VA1 1564208

CORRESPONDANCE
D'ALFONSE-EMMANUEL
DE CHAMPROMAIN,
MARQUIS DE LUZIGNY,
COLONEL AU SERVICE DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE.

TOME SECOND.

TROISIEME PARTIE.

AU MANS,

Chez CHARLES MONNOYER,
Imprimeur-Libraire.

Et ſe trouve à PARIS,
Chez SAVOYE, Libraire, rue S. Jacq.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXXIX.

CORRESPONDANCE D'ALFONSE-EMMANUEL DE CHAMPROMAIN, MARQUIS DE LUZIGNY.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

M. DE LANSAL, à la Marquiſe de LUZIGNY.

De Strasbourg, le 21 Novembre 176.

HIER au ſoir, Madame, on vint me dire qu'un voyageur me demandoit. Mille conjectures ſe préſenterent auſſi-tôt à mon eſprit: c'eſt quelqu'un qui me donnera des nouvelles de M. de Luzigny, me diſois-je;

peut-être eſt-il envoyé par lui-même? mais ſi ces nouvelles étoient mauvaiſes, ſi elles m'annonçoient ſa mort, ſon deshonneur! mon trouble parut dans ma contenance, je crus voler à la porte, & je n'y arrivai qu'en tremblant. Le veſtibule étoit obſcur, je m'approchois avec lenteur, lorſque je me ſentis étroitement embraſſé; c'étoit lui, Madame, c'étoit lui. Imprudent jeune-homme, m'écriai-je! je ne ſavois ſi je devois l'accabler de careſſes ou de reproches. Il ne me laiſſa pas long-tems indécis, il me conjura de lui accorder ſon pardon; il avouoit franchement qu'il étoit coupable. Je ne parle point, diſoit-il, des loix de ma profeſſion que j'ai violées; des ſoupçons que j'ai fait naître. Je ne ſonge qu'aux inquiétudes que je vous ai données, qu'à la défiance dont j'ai payé vos bontés; mais voyez mon état, écoutez mes excuſes. L'amour le plus paſſionné m'unit à Mademoiſelle de Saint-Juſt; ſon pere nous ſépare, [illegible] lui donne un autre époux. Vous avez [illegible] témoin de mon déſeſpoir; pour y mettre [illegible]comble, j'apprens que la mort va enlever [illegible]monde cette femme adorée. Le Chevalier Verſol me mande que ſes jours ſont en [illegible]r. Elle meurt, & je n'aurai pas fermé [illegible]eux où j'ai vu pour la premiere fois bonheur eſt ſur la terre! Hortenſe ravie, ſans que j'aie recueilli ſes ſoupirs! A ces mots, des pleurs [illegible] abondance, il tente vainement de

i
&
ét
le
au
de
dang
ces y
que le
me ſera
derniers
coulent en

les retenir, & pourſuit en ſanglottant. Elle va mourir! .... Séparés pour toujours ... Plus d'Hortenſe .... Qui ſoutiendroit une telle penſée.... Je n'aurois pas dû vous cacher ma peine, ô! mon ami; mais l'excès du malheur m'a égaré, il m'a fait concevoir un projet que vous auriez combattu: Vos inſtances auroient été inutiles; j'ai mieux aimé vous manquer de confiance que de vous déſobéir. Je ſuis parti. L'amour, ma douleur, l'eſpoir dont je me flattois, tout m'aveugloit ſur la démarche inconſidérée que je hazardois: avec quelle impatience je voyageai toute la journée! Il ſembloit que Paris fuyoit devant moi, qu'un génie acharné à me nuire ralentiſſoit les chevaux. J'arrive enfin à Metz, ſeul, ſans ſecours, ſans conſolateur. Alors, l'abſence de ce cher Mentor vient me déſoler. Je pleure, je gémis, je ſens ma faute & ſon inutilité. Je me diſois, Hortenſe n'eſt plus, & mon imprudence ſans me la rendre, m'aura fait perdre en un jour mon état, l'amitié de M. de Lanſal, la tendreſſe de la meilleure des meres. Toute la nuit mon cœur a été le théâtre du combat le plus violent; enfin l'amour étoit vainqueur, j'allois pourſuivre ma route: le neveu de M. d'Oinont qui commande à Metz, m'a fait prier de paſſer chez lui. Je n'avois pas eu la précaution de déguiſer mon nom, il l'avoit lu ſur la liſte des étrangers. Je n'ai pu cacher à ce reſpectable Officier le motif de mon

voyage ; je lui ai avoué que j'étois parti ſans congé. Il a tenté de me faire voir tous les dangers auxquels je m'expoſois. Il m'effrayoit peu, l'image d'Hortenſe toujours préſente à mon eſprit, me rendoit inſenſible. Alors il a pour me vaincre, employé les inſtances les plus touchantes. Hélas ! j'ai cédé. La cruelle raiſon a triomphé : c'eſt elle qui m'arrache à la douceur que je m'étois promiſe ; c'eſt elle qui me ramene dans vos bras, à vos pieds. . . . (Il alloit s'y jetter, Madame, ſi je ne l'avois retenu.) Ses larmes ont recommencé à couler —- Sentez-vous bien, a-t-il ajouté, toute la grandeur du ſacrifice que je vous fais ? N'efface-t-il pas un peu ma faute ? A l'heure qu'il eſt, Hortenſe . . . Raſſurez-vous, lui ai-je dit, en lui montrant votre lettre que je venois de recevoir : * Raſſurez-vous, Mademoiſelle de Saint-Juſt ſans être hors de danger, ſe porte beaucoup mieux : elle demande ſouvent de vos nouvelles —- Elle m'eſt rendue, s'eſt-il écrié avec le tranſport de la joie ! elle m'aime toujours ! Que j'expie ma faute pendant un

* M. de Luzigny s'empara de cette lettre que M. de Lanſal lui remit : il y avoit quelques lignes tracées de la main tremblante de ſa couſine ; on juge combien cet écrit lui étoit précieux. Il le portoit d'ordinaire ſur lui. Il fut perdu lors de l'accident qui lui arriva le 10 Mai de l'année ſuivante.

an, s'il le faut, je n'en murmurerai point. La cauſe en eſt trop belle. Il s'eſt jetté à mon cou, il m'a embraſſé; il a baiſé votre lettre, qui, diſoit-il, rappelloit dans ſon cœur le bonheur qui en étoit ſi loin. Il m'a fait les plus tendres proteſtations, il m'a accablé de careſſes. On eût juré que c'étoit moi, qui rendois à la vie Mademoiſelle de Saint-Juſt. Cette ſcène avoit été un peu longue. On commençoit à être inquiet ſur mon compte, quand je rentrai avec lui. Je remarquai que ſur tous les viſages, le plaiſir ſe mêloit à la ſurpriſe; pluſieurs de nos camarades le gronderent, mais amicalement. Le Major à qui ſa qualité de chef du Corps, impoſoit plus d'auſtérité, fut le ſeul qui ne parut pas attendri: & je m'apperçus de la contrainte où il étoit. Il ordonna ſur le champ au Marquis de ſe rendre aux arrêts. Il s'y rendit avec une réſignation qui nous toucha. Quand il fut ſorti, le Major en excuſant la faute de M. de Luzigny par ſon motif, me recommanda de la lui reprocher vivement. Je le lui promis, mais je ne lui tiendrai pas parole. Je n'en aurai point la force. Je ne me ſens que celle de plaindre M. votre fils & de l'aimer.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

II.

Le Marquis à ſa mere.

21 Novembre.

UN aveu de ſes fautes dicté par le repentir, déſarme quelquefois le Juge le plus ſevere : avec quelle confiance ne dois-je donc pas tomber à vos genoux ! M. de Lanſal ne vous a point laiſſé ignorer les circonſtances de la démarche que j'expie. La punition eſt legere ſans doute ; fût-elle plus grave, je la redouterois moins que vos juſtes reproches. Oui, ma mere, j'ai commis une haute imprudence. Quel en fut le motif ? Ce même amour que vous avez vu éclorre & croître ſous vos yeux. J'ai craint de perdre ce que j'ai après vous, de plus cher au monde : Des parens que je reſpecte, tout cruels qu'ils ſont envers moi, refuſent de m'unir à Hortenſe : ce coup eſt affreux ! mais qu'elle ſoit enlevée à ſon amant & à la vie ! Quel eſt l'homme, qui en pareil cas n'écoute que la raiſon ? Que je le plains !

Je devrois bien au reſte, attribuer une partie de ma faute à M. le Chevalier de Verſol. Son empreſſement à me mander une nouvelle affligeante, en a été la ſeconde cauſe, ſi mon amour en fut le principe. Le Baron de Flincourt m'avoit chargé de lui demander du tems pour le payement d'une ſomme que

lui devoit ſon malheureux fils. Il ne me falloit pas moins que cette raiſon pour lui écrire ; car, d'ailleurs nous ne ſommes point liés, & je crois que dorénavant nous le ſerons moins que jamais. Le cruel ! il s'eſt plû à me donner les plus vives allarmes que j'aie éprouvé de ma vie. » Je viens, dit-il, dans » ſa fatale réponſe, de me préſenter chez » Madame votre mere. On n'étoit pas viſible. » La jeune Demoiſelle qu'elle a auprès d'elle » & dont, par parenthèſe on aſſure que vous » étiez jadis épris, eſt très-dangereuſement » malade. (peut-on s'exprimer ainſi, *jadis* » *épris !*) Le Médecin de Madame de Luzigny » que je connois beaucoup, eſpere peu de » la ſauver. Sa maladie eſt des plus graves. » Mourir ſi jeune, & quand on a quelque » beauté ! Elle eſt aſſez bien, Mademoiſelle » de Saint-Juſt. (*Elle eſt aſſez bien !* » L'odieux perſonnage !) C'eſt une enfant » qui m'a paru fort intéreſſante. En vérité » ce ſeroit dommage de la perdre ! » J'aurois mérité la froideur cruelle avec laquelle il me déchiroit le cœur, ſi le danger de mon Hortenſe m'avoit permis de faire des réfléxions étrangeres à mon amour. Eh bien ! mettez-vous à ma place, à mon âge ? Repréſentez-vous Hortenſe prête à mourir & ſon amant à cent lieues d'elle. Le premier mouvement n'eſt-il pas de vouloir franchir cet eſpace effrayant ? Je m'y ſuis livré. Voilà mon tort. Vous paroîtra-t-il inexcuſable ?

Cette aventure a produit différentes impreſſions dans le Corps ; mais aucune, je crois, ne m'eſt bien défavorable. Le pis ſera que l'ardeur de ma paſſion me rendra ridicule aux yeux de pluſieurs. Mais je m'en conſole. Que dis-je ? J'en tire vanité. La critique de ces ames arides fait l'éloge de la mienne. Je leur laiſſe leurs plaiſirs honteux & paſſagers, où le cœur n'a jamais de part, que ſuivent les remords, qu'empoiſonne le dégoût : qu'ils me laiſſent mon amour, même avec ſes imprudences, même avec ſes tourmens.

Si l'état d'Hortenſe lui permet de me lire, ſi ma faute ne m'a pas rendu indigne de ſon attention, ſouffrez que je lui demande directement ma grace : je ſuis sûr de l'obtenir, ſi vous y donnez votre aveu ; & loin de vous redouter comme mon juge, je vous implore comme ma médiatrice.

III.

Le Marquis à Hortenſe.

21 Novembre.

QUOI ! mon adorable Hortenſe, vos jours ont été en danger, & des loix cruelles m'enchaînoient loin de vous ! j'ai eu le courage imprudent de les violer ; & je l'expie ſans me plaindre. Qu'eſt-ce que le ſacrifice de quelques jours de liberté, pour un objet

à qui j'immolerois ma vie ? Que ma peine n'eſt-elle plus grave ? Je vous l'offrirois avec tranſport. Loin de me repentir de la démarche qui me l'a méritée, j'ai regret de n'avoir pas conſommé une faute qui me paroît ſi legere..... Ne me trahiſſez point, Hortenſe, ce n'eſt qu'à vous, que j'oſe faire cet aveu. L'autorité d'un Mentor, celle de mes Chefs, celle d'une mere le déſaprouveroit ; mais l'amour ſe conduit par des loix différentes. Ah ! fermant l'oreille à toutes les autres, que n'ai-je juſqu'au bout ſuivi les ſiennes ! je tremble encore : je ſerois raſſuré. Que j'ai envié le ſort de ma mere ! Sa vigilance, ſes ſollicitudes affectueuſes, ſa préſence, ont bien mieux que tous les gens de l'art, mis en fuite l'ennemi qui nous a fait trembler. Que ne lui dois-je pas, à cette tendre mere, pour tant de bienfaits ! Elle m'a donné la vie ; elle m'a conſervé celle d'Hortenſe : Ah ! c'eſt m'avoir fait naître une ſeconde fois ; m'aſſurer de nouveaux droits à la félicité. Puiſſent-ils vous être auſſi chers, que mon amour m'eſt précieux ! Puiſſent vos parens reſpecter des nœuds qu'ils ont préparés eux-mêmes, & renoncer à des projets que l'ambition ſeule leur a fait concevoir ! Hélas ! je perdrois l'eſpoir de devenir votre époux ; & mon cœur l'a juré, je vous aimerai toujours.

IV.

Madame DE SAINT-JUST, *à la Marquiſe.*

Toulouſe, 20 Novembre.

VOTRE derniere lettre m'inquiéte. Quoi ! Hortenſe eſt aſſez indiſpoſée pour que vous ayez été obligée de quitter Limeuil & de vous rapprocher de votre Médecin ? Donnez-moi de vos nouvelles, ma chere amie, & calmez les allarmes que j'éprouve depuis quelques jours.

Je ne ſais comment expliquer la conduite de Madame de Villiers. Elle a propoſé à M. de Saint-Juſt, elle m'a propoſé à moi-même de ramener Hortenſe. Mon mari n'y a point conſenti, quoiqu'il deſire vivement de revoir ſa fille : quant à moi, j'ai remercié aſſez froidement Madame de Villiers, pour ne lui laiſſer aucun doute ſur le peu de gré que je lui ai de tous les ſervices qu'elle cherche à me rendre ſans que je l'en prie. Gardez, je vous en conjure, l'enfant dont vous avez bien voulu vous charger. A quelle autre perſonne la confirois-je avec autant de ſécurité ? Vous êtes pour elle, une ſeconde & très-tendre mere, & je l'aurois vue, ſans jalouſie, recevoir de vous le doux nom de fille. Hélas ! je n'oſe plus me flatter d'un eſpoir qui me conſoloit de tout l'ennui que me fait éprouver

le procès qui me retient ici. C'étoit pour Hortenſe, c'étoit pour Luzigny que je voulois le gagner: & c'eſt ce maudit procès qui engage mon mari à ſéparer nos deux enfans. Je ne ſuis point la dupe de ce qu'il m'écrit à ce ſujet. L'âge de votre fils ne peut être un obſtacle à ſon mariage. M. de Saint-Juſt feint de craindre que touché des charmes d'une vie privée, il ne renonce trop-tôt à la profeſſion des armes; mais s'il eſt bon époux, bon pere, bon citoyen; ſi bornant ſon ambition à rendre ſa famille heureuſe, il donne à ſes voiſins l'exemple d'une vertu pure & modeſte, Luzigny que des emplois éminens, que les faveurs brillantes de la Cour ne diſtingueront point, ne fera-t-il pas aſſez recommandable, je ne dis pas aux yeux du ſage, mais à ceux du Souverain? On veut que les Gentilshommes qui acceptent de l'emploi dans l'armée, ne ſe marient qu'à l'approche de la vieilleſſe: que deviendra la majeure partie des filles nobles qui leur ſont particulierement deſtinées. Nous avons vu un temps où ſans conſulter leur inclination, on les enſeveliſſoit dans les Cloîtres: ce tems n'eſt plus, & je ſuis loin de m'en plaindre. Les Monaſtères ſe dépeuplent, & le Gouvernement qui ne l'ignore pas, cherche à former des Chapîtres de Chanoineſſes, qu'on ne ſoumet plus à l'obligation de faire des vœux perpétuels. Ces établiſſemens me ſembleroient fort avantageux, ſi

un grand nombre de Prébendes n'exigeant point de réſidence, n'étoient données qu'aux femmes des Officiers ſubalternes & peu riches. J'exigerois qu'elles ne les conſervaſſent après la retraite de leurs maris, que lorſque ceux-ci auroient mérité cette grace par de longs ſervices. Les veuves de notre condition trouveroient dans les chef-lieux de ces Chapitres un aſyle reſpectable. Nos filles, y pourroient recevoir une éducation plus convenable que celle des Couvens, ſur-tout en Province; mais à l'exception de quelques Orphelines pauvres & ſans ſecours, elles n'auroient de droit au titre de Chanoineſſes, qu'en devenant épouſes & meres.

Je ſuis ravie de l'ardeur avec laquelle notre Nobleſſe ſollicite des emplois dans l'armée: je ne me diſſimule pas que cette ardeur doit ſe refroidir chez pluſieurs; mais ces Gentilshommes qui, après avoir paſſé leur premiere jeuneſſe à la tête de nos ſoldats, reviennent habiter leurs Châteaux avec une compagne digne d'eux, ont connu la diſcipline militaire, & ſeroient encore dans l'occaſion les défenſeurs de l'Etat. Ils le ſervent bien ſi, inſtruits des devoirs que leur impoſe la qualité de propriétaire, ils les rempliſſent avec fidélité, & ſur-tout en vue de Dieu.

Eſt-il impoſſible au reſte, que votre fils, quoique marié jeune, ne quitte point ſes drapeaux? Sa fortune le met à portée d'en ſacrifier une partie pour l'Etat, & de payer

des Agens qui en ſon abſence veilleront ſur ſes terres, & le remplaceront utilement. Vous n'aviez vu en moi qu'une émule de la Comteſſe de Pinbêche, vous allez y reconnoître une éleve du bon Abbé de Saint-Pierre. Je rêve quelquefois, moins ſagement que lui ſans doute, & cependant mes rêves me ſont également chers. Luzigny en eſt ſouvent l'objet. Il paroît ne plus le croire, & j'ai reçu de lui une lettre où il ſe plaint de moi & de mon mari. J'excuſe facilement ſon humeur; mais je lui ſaurois mauvais gré de conſerver du reſſentiment contre une parente dont il ſera toujours tendrement aimé. Adieu, Madame. Donnez-moi des nouvelles de ma pauvre Hortenſe, je vous en ſupplie, ma chere couſine, & j'attens votre réponſe avec une vive impatience.

V.

La Marquiſe à ſon fils.

1er Décembre.

OUI, Monſieur, vous avez commis *une très-haute imprudence.* L'aveu que vous en faites diminue, à la vérité, vos torts; cependant l'amour qui en eſt la cauſe, ne ſauroit en être l'excuſe. Penſez donc à quoi vous vous expoſiez en bleſſant ainſi la diſcipline militaire. Une femme ne peut vous faire

ſentir toutes les conſéquences de cette fauſſe démarche ; mais M. de Lanſal n'y aura pas manqué. Il vous aura dit ſur-tout, combien il eſt important de maîtriſer la fougue de ſes deſirs. La paſſion la plus honnête, lorſqu'on ſe livre à toute ſa vivacité, peut nous faire tomber dans les plus grandes fautes, dans le crime même. Si nous avions été en tems de guerre, mon cher ami! . . . . . combien de jeunes gens ont deshonoré leur famille, pour avoir fait des abſences moins longues que celle que vous expiez.

Ce ſeroit vous en punir trop cruellement, que de ne pas vous parler d'Hortenſe. Sa ſanté ſe raffermit de plus en plus. Elle ſortira la ſemaine prochaine pour aller voir Madame de Montalbin qui vient d'être nommée à une Abbaye.

Adieu, mon fils, j'eſpere que ma lettre vous trouvera en liberté; mais ſi vous étiez encore détenu, je vous exhorterois à ne pas vous laiſſer aller à la triſteſſe. Malgré votre faute, Hortenſe vous aime encore. M'en croirez-vous ſur ma parole. Je pourrois même vous dire quelque choſe qui vous conſoleroit entierement . . . Adieu, ma plume me trahiroit peut-être, & du repentir vous paſſeriez trop promptement à la joie. Je vous embraſſe tendrement, mon aimable priſonnier.

VI.

La Marquiſe, à M. de Lanſal.

3 Décembre.

QUE vous réparez bien, Monſieur, le prétendu tort dont vous vous accuſez généreuſement, celui de m'avoir allarmée ſans raiſon. Si c'en eſt un, il prouve parfaitement votre amitié pour mon fils; je vous en ſais gré comme d'un ſervice eſſentiel. Je viens d'écrire à votre pupille. J'ai voulu le gronder; en vérité je n'en ai pas eu la force. La démarche qu'il a faite, eſt ſans doute imprudente; mais j'y trouve ſi bien la ſenſibilité de ſon cœur, que j'ai été attendrie juſqu'aux larmes en liſant le récit de votre entrevue. Vous ne lui direz pas cela: une telle confidence détruiroit l'effet de vos ſages repréſentations; ne lui cachez point qu'Hortenſe a voulu lui écrire. Elle m'a même remis le billet qu'elle avoit tracé avec peine: cet écrit eût fait trop de plaiſir à notre priſonnier, & j'ai la cruauté de l'en priver. N'admirez-vous pas mon courage? Il m'en a fallu beaucoup, vous le croirez facilement. Soyez, je vous prie, auſſi convaincu de la reconnoiſſance & de l'eſtime ſinguliere avec leſquelles, &c.

VII.

La Marquiſe, à Madame de SAINT-JUST.

Le 5 Décembre.

DEPUIS ma derniere lettre j'ai paſſé quinze jours bien cruels. La ſanté de votre charmante fille qui n'étoit que dérangée pour lors, a toujours été de mal-en-pis, juſqu'au douze du mois paſſé, qu'elle fut attaquée d'une fiévre maligne; j'ai plus d'une fois tremblé pour ſes jours. Elle eſt enfin abſolument hors d'affaire: elle ſe ménage beaucoup, & j'ai tout lieu d'eſpérer que ſous peu, elle ſera entierement rétablie. Vous me permettez de la garder encore quelque tems, & ce n'eſt qu'à Madame de Villiers que je dois la triſteſſe dont je ne pouvois me défendre, en ſongeant que notre ſéparation étoit prochaine. Tout ce que vous m'écrivez adoucit d'avance le chagrin que nous prépare M. de Saint-Juſt. Mandez-lui donc, je vous en prie, que mon projet eſt d'engager mon fils à reſter attaché au Militaire. Pour vous aider à ramener le cher couſin, je vous envoie une lettre de M. de Lanſal, où vous verrez toutes ſes objections contre le mariage des jeunes Officiers, fortement combattues.

J'avois voulu cacher à Luzigny l'état d'Hortenſe. Je me flattois que vous & lui,

n'en ſeriez inſtruits que pour apprendre ſa convaleſcence; mais cet Officier dont je vous ai déja parlé, le Chevalier de Verſol, lui a imprudemment découvert mon ſecret. Vous vous figurez l'effet de cette nouvelle ſur Luzigny, avec une tête auſſi vive, auſſi ardente que la ſienne. Sans conſulter perſonne, ſans demander un congé qu'on lui eût peut-être accordé, notre jeune fou monte en voiture, & le voilà en route pour Paris. Jugez de l'inquiétude qu'il a cauſé à M. de Lanſal. Heureuſement qu'arrivé à Metz, M. de Motancin, Commandant de cette ville, l'a empêché de pourſuivre ſon voyage: il eſt revenu ſur ſes pas fort repentant, & ſur-tout fort affligé; une lettre de moi que M. de Lanſal avoit reçue le matin, n'a pas peu ſervi à le calmer. Il étoit aux arrêts, lorſque ſon Mentor m'a mandé ſon retour.

Je n'ai point laiſſé ignorer à M. de Verſol, combien j'étois mécontente de ſon indiſcrétion. Il m'a répondu avec ce ton leger d'un homme qui croit qu'un bon mot répare toutes les ſottiſes. Je vois quelquefois cet Officier; mais je ſuis loin de trouver à ſa ſociété le plaiſir que je m'en étois promis. M. le Chevalier de Verſol a le défaut commun à preſque tous nos jeunes gens doués de quelques avantages extérieurs, celui d'être fort content de lui-même, & de n'avoir pas l'adreſſe de le déguiſer. Il a de l'eſprit, mais de cet eſprit que tout le monde craint, qui amuſe les

mauvais cœurs, & afflige ceux qui ont quelque ſenſibilité. Son ton, quand il eſt en bonne compagnie, prouve que ce n'eſt point celle qu'il voit le plus; il cache ſon embarras ſous un air d'aiſance affectée qui approche de l'impudence, & l'on croiroit qu'il cherche à s'étourdir en parlant beaucoup; il réuſſit aſſez bien à étourdir les autres. Il décide ſur tout, il a des prétentions à tout. Je vous avouerai qu'au premier abord je ne l'avois pas jugé ainſi, ſoit que ſa qualité de camarade de mon fils, m'aveuglât ſur ſon mérite perſonnel, ou que l'on ſoit difficilement en garde contre le charme ſéduiſant & trompeur d'une figure heureuſe. M. le Chevalier de Verſol a reçu une bonne éducation. On en apperçoit encore quelques traces, mais il eſt entré trop jeune au ſervice, & ſans avoir un guide éclairé qui le prémunît contre les dangers de la vie militaire. Il n'a pu réſiſter à la corruption. Ses principes ſont altérés; il ſeroit preſque honteux qu'on lui ſoupçonnât de bonnes mœurs. Le titre *d'aimable libertin* paroît le flatter par-deſſus tout; & c'eſt par ces palliatifs dont on couvre le vice, que tant de jeunes gens ſont pervertis. Enfin il en eſt venu au point qu'une mere ſage doit craindre que ſon fils ne le fréquente. Je puis être tranquille à cet égard ſur le compte de Luzigny: je ne crois pas qu'il oublie de long-tems le chagrin que lui a cauſé M. de Verſol. Cependant la Préſidente de Sam * * * * paroît

entichée de ce Monſieur-là ; elle le mene par-tout : la belle ſociété pour une femme qui a quelque ſoin de ſa réputation ! je vous aſſure que s'il ne portoit pas le même uniforme que mon fils, ma maiſon lui ſeroit fermée.

Au reſte, juſqu'ici Luzigny eſt à pluſieurs égards aſſez mécontent de ſon nouvel état, quoiqu'il ait la louable envie de marcher ſur les traces des Chevaliers dont il deſcend. M. de Lanſal le regarde comme ſon fils. Que je lui ai d'obligations ! Il eſt inutile de vous dire que toutes les lettres de Luzigny parlent d'Hortenſe. Celles que vous recevez de lui, lors même qu'il vous fait part de ſes juſtes regrets, peuvent vous donner une idée de celles qu'il nous adreſſe ; & vous vous en formerez une du plaiſir que me fait ſa correſpondance. Il a été en Lorraine chez les parens d'un de ſes camarades, qui à ſon retour .... Je vous envoie les lettres de mon fils : c'eſt une avanture horrible, que je ſouffrirois trop à vous raconter .... Le malheureux jeune homme étoit un de ſes amis, il a été preſque témoin de ſa mort. Son récit nous a fait frémir.

Adieu, Madame la *ſolliciteuſe*. Votre procès avance-t-il ? Pourriez-vous le gagner ſans laiſſer à votre mari la fantaiſie de déſunir nos enfans ? Je ne vous dis pas tout ce que je penſe de Madame de Villiers, ma lettre deviendroit un livre entier. Je vous embraſſe ; Hortenſe pour achever de vous raſſurer, veut vous écrire.

De la main de Mademoiſelle de Saint-Juſt.

Ce billet, ma bonne maman, ſera bien griffonné; mais au moins il vous apprendra que je vous aime toujours bien tendrement, & vous confirmera ce que Madame de Luzigny vous dit de ma ſanté. Eh bien! Mon couſin m'a-t-il oubliée? Eſt-il impoſſible de trouver un militaire conſtant? . . .

Madame de Luzigny continue.

Il m'a fallu lui arracher la plume des mains. Elle ne ſongeoit plus à ſa foibleſſe, le plaiſir de cauſer avec vous lui rendoit ſes forces. Mon Chevalier a eu la petite vérole à Nanterre. Des perſonnes qui l'ont vu, m'ont aſſuré qu'il ne ſera marqué que très-légerement. L'en voilà donc quitte, ſans que j'aie eu recours à l'inoculation! Cette reſſource qui eſt à préſent ſi en vogue, m'effrayoit; je ne ſuis pas la ſeule mere dans ce cas, & je ne rougis point d'y être.

VIII.

Monſieur DE SAINT-JUST, *à ſa femme.*

NON ſans doute, ma chere amie, je ne veux point donner à Madame de Villiers la peine de me ramener Hortenſe; mais vous ferez entendre à votre couſine, que j'ai beſoin de cet enfant auprès de moi: vous l'engage-

rez honnêtement à la reconduire en Province. Hortenſe me paroît deſtinée à ne point habiter Paris. Je ne renoncerai pas facilement au projet de la marier à M. de Priville. Quand elle ſera ici je m'aſſurerai par moi-même de ſes véritables diſpoſitions dont je me crois mieux inſtruit que vous; & je la préſerverai, s'il en eſt tems encore, de tous les ridicules que la fille aînée de M. des Fougerais a rapporté de ſon ſéjour dans la Capitale. Cette petite perſonne que vous avez vue ſi modeſte, & qu'on croioit ſi ſenſée, nous eſt revenue avec un goût effrené de la parure & des ſpectacles. Les plaiſirs ſimples de la campagne ont perdu tout leur prix à ſes yeux; & les décorations de l'Opéra, l'élégance des villageois qui paroiſſent ſur nos théâtres, enlaidiſſent pour elle nos payſages & nos payſans. Elle trouve ſon pere trop reſſemblant à tous les nobles campagnards qu'on joue à la comédie; & vous ſavez cependant, ſi Monſieur des Fougerais joint à un eſprit ſolidement cultivé, des manieres nobles & le ton de la bonne compagnie qu'il a toujours fréquentée. J'ai ſervi long-tems avec lui, & je le tiens pour un des plus galans hommes que je connoiſſe: mais il a de grands torts au jugement de ſa fille. Occupé du ſoin d'améliorer ſes terres, & de ſe faire aimer des laboureurs qui les habitent, ce Gaulois-là dédaigne le luxe de nos Financiers, conſerve dans ſon ſallon les portraits & des meubles de ſes ancêtres,

& loin de conſentir à paſſer quelques mois tous les ans à Paris, refuſe même de prendre une Maiſon dans une ville de Province. Il trouve bon que ſes fils ſe livrent à l'exercice de la chaſſe, & ſe ſoucient peu de la muſique; de tous les jolis arts ſi fort à la mode. Il me ſemble en effet, qu'il vaut mieux pour un Gentilhomme ſavoir manier ſon cheval & ſes armes, qu'une harpe ou un pinceau. Les talens d'un Troubadour étoient enviés par nos preux Chevaliers; mais certes, ils rougiroient de voir leurs deſcendans en ſociété réglée avec des Jongleurs & des Ménétriers.

Notre petite voiſine ne pardonne point à ſon pere de ne s'être pas fait préſenter à la Cour. Suivre le Roi à la chaſſe lui ſemble une diſtinction néceſſaire, & ſans examiner ſi leur fortune les met à portée de la deſirer, il lui ſuffit de ſavoir que ſes freres ont, par leur naiſſance, le droit d'y prétendre, pour les engager à la ſolliciter. Avec elle il n'y a plus de milieu: il faut être préſenté, ſi-non vous êtes réputé Roturier, ou tout au plus un annobli. Cette thèſe a ſouvent été agitée pendant les huit jours que j'ai paſſés chez mon ancien camarade. Nous avions le Marquis de Lorenſière & ſa femme. Vous jugez bien que celle-ci étoit de l'avis de Mademoiſelle des Fougerais. Elle eſt ravie toutes les fois qu'on parle de la Cour, & que la Gazette lui rappelle le nom de quelques perſonnes titrées, dont elle a pu connoître les

parens. Sa jolie bouche s'aggrandit pour prononcer les mots de *Duc*, de *Maréchal*; & cette Dame ſi bonne & ſi ſimple, ne paroît plus la même. Que j'aimois bien mieux la voir s'entretenir avec Madame des Fougerais, de leurs enfans, de leur ménage; des moyens de ſoulager les pauvres du voiſinage! Car, ces Dames font l'aumône avec autant de zèle que d'intelligence; mais la fille de mon camarade trouve ce mot d'aumône trivial, & ne voudroit s'occuper que d'actes de bienfaiſance qui puſſent figurer dans les journaux. Je gémiſſois avec des Fougerais de toutes ces extravagances, & nous nous en conſolions en liſant quelques chapitres de Plutarque & de Montaigne. Le Marquis de Lorenſière citant toujours Bayle, & défendant les raiſonnemens de ce diſcoureur par des ſarcaſmes qu'il empruntoit à Voltaire, venoit ſouvent ſe mettre en troiſieme avec nous; & nous étaloit toute ſa Philoſophie. Je l'ai toujours combattu, & quelquefois avec ſuccès, quoique je ne me donne pas pour un Docteur. Je n'aimois point ſur-tout à l'entendre déclamer devant de jeunes Officiers contre l'Etat militaire. A ſon compte, il faut être ſans pain ou un ſot, lorſqu'on reſte juſqu'à vingt-cinq ans dans les grades ſubalternes. Revenez chez vous, leur diſoit-il, ſi à cet âge vous n'avez pas un Régiment ---- Eh morbleu! eſt-ce pour obtenir des diſtinctions & des emplois qu'un Gentilhomme marche à la

guerre : qu'il ſe rende digne des récompenſes dont le Souverain eſt le diſpenſateur ; mais qu'il n'ambitionne que la gloire d'avoir fait ſon devoir en défendant l'Etat. La vertu honore toutes les places, & le Chevalier Bayard vit dans la mémoire de tous les gens de bien, quand tant de Princes & de Connétables en ſont effacés. Le Marquis eſt encore moins traitable lorſqu'il parle contre la guerre & le mérite de la valeur. Comme il a une apparence de raiſon, on ne peut l'abattre tout-à-fait. J'étois obligé de convenir que la guerre eſt le plus grand des fleaux ; qu'on doit inſpirer aux Princes l'amour de la paix, & aux ſoldats du reſpect pour l'humanité ; & nous aurions été d'accord, s'il eût voulu laiſſer au courage & à l'héroïſme la place qu'ils ont encore dans l'opinion publique. Vous voyez que j'ai été aſſez occupé pendant ces Fêtes de la Saint Martin. Nous les avons chommées comme à l'ordinaire, & bu gaiement à la ſanté du Roi & de nos anciens freres d'armes. Mademoiſelle des Fougerais nous a regardés en pitié, & n'a jamais voulu s'abaiſer juſqu'à nous chanter quelque air un peu joyeux de la nouvelle muſique, quoique ſans en être priée, elle nous donnât chaque ſoir ce qu'elle en connoît de plus langoureux & de plus pathétique. Robinet que j'avois mené avec moi, nous en a dédommagé en nous récitant de bons vers & de jolies chanſons de ſon tems. Il a renouvellé connoiſſance

noiſſance avec M. de Lorenſière. Ils ont été enſemble à l'Univerſité ſous M. Coffin, ils ont vu le vertueux Rollin & les amis des derniers illuſtres du grand ſiecle : vous jugez combien le ſouvenir de ces hommes là, fournit matiere à la converſation. Notre Pariſienne n'y a pris part que pour nous citer les charlatans actuels dont elle exalte les prétendues découvertes. Elle à de l'eſprit, & défendoit ſes héros avec adreſſe. Je ſuis fâché de tous les travers qu'elle a pris, & je me brouillerois avec votre fille, ſi elle me revenoit auſſi merveilleuſe : rappellons-la près de nous, ma chere amie; je vous en conjure. Madame de Luzigny a pour elle trop d'indulgence, & ne s'appercevra pas auſſi facilement que nous, des ridicules qu'elle pourra ſe donner. Adieu, voyez notre Conſeiller-rapporteur, & tâchez de vous rapprocher du Préſident de Priville. Croyez-moi, ſon fils eſt un excellent parti pour Hortenſe.

IX.

Madame de SAINT-JUST, *à la Marquiſe.*

15 Décembre.

QUE je me félicite de la convaleſcence de ma fille! Quelles auroient été mes allarmes ſi, ne pouvant veiller ſur ſes jours, je les avois ſu en danger! Que je vous remercie

de vos ſoins pour elle ! Je lui dois auſſi un compliment ſur la fidélité de ſon couſin, quoique leur mutuelle tendreſſe nous prépare aux uns & aux autres bien des chagrins. M. de Saint-Juſt, malgré ce que je lui ai mandé de l'éloignement d'Hortenſe pour M. de Priville, perſiſte à deſirer ce mariage, dont Madame de Villiers a la premiere conçu l'idée. Pourquoi cette femme s'eſt-elle mêlée de nos affaires ? Vous la connoiſſiez mieux que moi, & j'ai mal fait d'accepter ſes offres de ſervice, d'ajouter foi à ſes proteſtations d'amitié. *Mieux vaudroit un ſage ennemi.* Mais laiſſons-la en paix, ſi toutes-fois elle conſent jamais à y demeurer. Je ne pourrois médire gaïement de notre ancienne amie, & je veux vous parler du Baron de Flincourt. Son image me ſuit par-tout depuis la lecture des lettres de votre fils. Quelle horrible paſſion que celle du jeu ! & c'eſt parmi les militaires qu'elle fait les plus grands ravages. Des jeunes gens éloignés de leurs familles, ne trouvent d'autre reſſource, quand ils perdent, que de ſe livrer à une foule d'uſuriers dont ils ſont entourés dans les garniſons. Le deſir de rétablir promptement leurs finances délabrées, la crainte de laiſſer parvenir juſqu'aux Chefs les plaintes de leurs créanciers, l'eſpoir enfin de conſerver quelque crédit parmi le reſte des joueurs : tout les aveugle ſur le danger des engagemens qu'ils contractent. Ils ne peuvent les remplir, voient leur

bien paſſer en d'autres mains ſans avoir reçu la moitié de ſa valeur, & réduits au déſeſpoir, touchent bientôt au deshonneur. Le Baron de Flincourt n'eſt pas le ſeul qui ait cherché à échapper à l'infamie, en oſant attenter à ſes jours. L'inſenſé, il a fui les hommes & eſt tombé coupable entre les mains de Dieu. Hélas! ma chere couſine, c'eſt l'eſprit d'incrédulité qui a multiplié les ſuicides; ces actes d'une démence furieuſe que l'on préconiſe quelquefois ſans pudeur dans les cercles même les plus graves; des hommes fiers d'avoir lu les écrits des Sophiſtes modernes, vous citeront l'exemple de Caton d'Utique, & prononceront au mépris des loix divines & humaines, que chacun de nous eſt maître de ſe débarraſſer du fardeau de la vie quand il le trouve trop peſant. Ils iront plus loin, & trouveront du courage, de l'héroïſme même dans un joueur qui après s'être ruiné, ſe tue. Caton, éclairé par la lumiere pure du Chriſtianiſme, ſe fût humilié devant la Puiſſance éternelle qui diſpoſe à ſon gré des Empires du monde; & ne regardant ſes ennemis que comme les Miniſtres des vengeances de Dieu, il eût ſu mettre à profit ſa défaite, l'eſclavage même. Voyez Saint Louis au milieu des Sarraſins: ſa foi, ſa piété, ſon reſpect pour ſa parole, toutes les vertus l'élevent au-deſſus de ſes vainqueurs. Il en triomphe & la Providence le délivre. Mais c'eſt la Religion ſeule qui forme le véritable ſage, & la Religion

calomniée par des écrivains audacieux, eſt chaque jour moins reſpectée. Vous en gémiſſez avec moi, ma chere amie ; conſolons-nous cependant, le règne de l'erreur eſt paſſager, & celui de la vérité ne peut finir. J'ai eu ce matin à ce ſujet une converſation fort intéreſſante avec M. Gaignot, jeune homme plein de raiſon & d'eſprit, & que je vois avec d'autant plus de plaiſir, qu'il fait grand cas du Marquis de Luzigny. Il lui a des obligations dont vous m'avez inſtruite. Ce jeune homme eſt auſſi fort attaché à M. de Priville qui l'a placé ſécrétaire du Conſeiller-rapporteur de notre éternel procès ; & à la priere de M. de Priville, il me rend ici beaucoup de ſervices. Il m'aidera, je l'eſpere, à ſortir du labyrinthe où mon mari n'eſt pas à ſe repentir d'être deſcendu. L'accommodement que nous avions propoſé à nos adverſaires, n'a point été accepté. On veut que le Parlement prononce ; & plus j'avance vers la fin de cette maudite affaire, plus j'ai ſujet de croire qu'elle ne ſera pas heureuſe.

X.

La Marquiſe, à Madame de SAINT-JUST.

7 Décembre.

JE viens d'avoir avec M. de Priville une entrevue, dont je me hâte de vous faire part. Que le Conſeiller trouve votre fille aimable, nul doute à cela. Qui eſt-ce qui ne rend pas juſtice à Hortenſe ? mais qu'il en ſoit amoureux, qu'il veuille l'épouſer, c'eſt un rêve de Madame de Villiers. Elle en avoit entretenu le Préſident, & celui-ci a eu une explication très-vive avec ſon neveu, qui, malgré lui, a été obligé de faire l'aveu de l'inclination qu'il a pour une jeune Demoiſelle de ſa Province. Cette inclination n'eſt point approuvée du Préſident, & vous jugez ſi notre jeune amoureux, fâché de voir ſon ſecret découvert plutôt qu'il ne l'auroit voulu, m'a témoigné de l'humeur contre Madame de Villiers. Je le lui ai pardonné, & je crois même avoir ajouté quelques coups de pinceau au portrait qu'il me faiſoit dans ſa colere, de cette tracaſſiere ſi dévote & ſi ennuyeuſe. Que mon couſin ne croie pas ſon procès perdu pour cela ! M. de Priville détermine ſon pere, quoiqu'il lui ôte l'eſpoir de nous enlever Hortenſe, à ſe déſiſter de ſes prétentions ſur la ſucceſſion de M. Duvalboiſé. On mande aujourd'hui cette bonne nouvelle à Moulins. Votre procès ne doit plus vous donner que de légeres

inquiétudes. N'en ayez aucune de la ſanté de notre aimable fille. Cette chere enfant eſt au comble de ſa joie, Madame de Montalbin vient d'être nommée à l'Abbaye de Rai * * * Nous n'avions pu encore aller lui en faire compliment; nous y fumes hier: la nouvelle Abbeſſe, ſans doute inſtruite des diſpoſitions actuelles d'Hortenſe, ne lui parla point de l'accompagner; mais nos Saintes meres, tout en l'accablant de queſtions ſur les plaiſirs dont elle jouiſſoit, ſur la vie qu'elle menoit; (car, la curioſité & la dévotion ſont ſouvent en ſociété) nos Saintes meres répétoient à chaque inſtant: eh bien! quand viendrez-vous parmi nous? Ah! Madame de Montalbin va nous l'enlever; mais c'eſt une petite ingrate: elle oublie qu'elle a été élevée dans cette maiſon, qu'elle l'avoit d'abord choiſie pour ſon aſyle. Les bonnes filles! elles étaloient ainſi leurs droits, ſans ſonger à ceux de ſa mere, ſans ſonger à ceux de mon fils. Hortenſe ne répondoit à tout cela que par des monoſyllabes. Son embarras divertiſſoit infiniment Madame de Montalbin, qui me diſoit à demi-voix: toutes les promeſſes que faiſoit Mademoiſelle de Saint-Juſt il y a ſix mois, ſont bien oubliées, & je l'en félicite: quand on a une mere & une tante comme elle, il vaut mieux faire leur bonheur, que de s'enſevelir dans un Cloître, dût-on y devenir Abbeſſe. Mais, hélas! ſouvent des parens ambitieux & cruels, nous rejettent hors

de leur ſein, nous ſacrifient : Hortenſe eſt bien heureuſe . . . . . Puis elle changea de converſation ; car il y a dans les Couvens comme ailleurs des ſecrets de corps qu'on ne révéle pas impunément.

Cette pauvre Madame de Montalbin m'intéreſſe chaque jour davantage. Son Abbaye n'eſt qu'à dix lieues de Clerfontaine. J'eſpere que ſi mon fils continue à avoir du goût pour ce château, j'aurai le plaiſir de la voir quelquefois. Quand aurai-je donc, ma chere couſine, celui de vous embraſſer & de vous aſſurer de tous les ſentimens que vous me connoiſſez pour vous depuis ſi long-tems ?

P. S. Je r'ouvre ma lettre, afin de vous apprendre que Madame de Villiers me fait demander un entretien particulier : elle a des affaires qu'elle croit importantes & qu'elle veut me communiquer. Je deſirerois pouvoir poliment la refuſer : je ne ſaurois exprimer l'inquiétude que me cauſe l'annonce d'une viſite de ſa part ; & je me vengerai en lui diſant bien franchement tout ce que je penſe ſur ſon compte.

XI.

HORTENSE, au Marquis.

8 Décembre.

MADAME de Luzigny m'a trompée, Monſieur, elle vient de me le dire. Je vous écrivis dernierement ; mais elle ſupprima ma

lettre : ainſi ne me ſachez point mauvais gré de ne vous avoir pas répondu plutôt : ſi j'en avois eu la force, je vous aurois bien témoigné le regret que j'avois de vous ſavoir privé de votre liberté, & à cauſe de moi encore.

M. le Chevalier de Verſol, de l'indiſcrétion duquel vous devez vous plaindre, étoit ici il y a une heure. Quel homme ! Madame votre mere en eſt fort peu contente ; elle m'a bien répété qu'elle ne veut point que vous en deveniez l'ami. Comme il m'a ennuiée par toutes ſes fadeurs ! Il falloit qu'il en fût auſſi honteux que j'en étois laſſe ; car il s'obſtinoit à me les dire à l'oreille ; & je n'ai trouvé d'autre moyen de le faire taire, que de lui répondre très-haut : M. de Verſol ne peut-il m'entretenir que de ma figure ? Ah ! ce n'eſt pas pour lui que je voudrois être belle.

XII.

Le Marquis à HORTENSE.

13 Décembre.

OH ! mon Hortenſe ! méritai-je bien l'effort que vous venez de faire en ma faveur ? Oui, j'oſe le dire, ſi l'amour le plus tendre peut m'y donner des droits, vous prenez vous-même la peine de terminer mes allarmes ; les voilà diſſipées : il ne m'en reſte plus que ce reſſentiment doux qui ſurvit à la douleur

lorſqu'elle a été profonde. Je reſſemble à ces matelots qui, en ſureté dans le port, trouvent du plaiſir à ſe rappeller, quoique en frémiſſant, les horreurs du naufrage auquel ils viennent d'échapper. Que le calme eſt délicieux après une agitation auſſi violente ! Ah ! conſervez déſormais avec ſoin une vie qui me fait chérir l'exiſtence. Que n'ai-je pu veiller moi-même à ſa conſervation ! Que ne ſuis-je à la place de cet imprudent Chevalier de Verſol ! C'eſt bien la ſeule choſe que je lui envie.

Je vous quitte pour aller auprès de M. de Milville. Depuis la mort du malheureux Flincourt, il eſt dans l'état le plus affreux : pourſuivi par le ſpectre ſanglant de notre ami commun, il ſe croit aux priſes avec les joueurs qui l'ont dépouillé. Il ſait que les auteurs de ſon déſaſtre, ſont deux fripons qui, uſurpant des noms reſpectables & des décorations dont ils ſont indignes, ont abuſé de ſa bonne-foi. Ce ſouvenir cruel ſe mêlant à tous les maux qu'une fievre ardente lui fait éprouver, ne lui laiſſe pas un ſeul inſtant de repos. Je ne ſuis plus l'objet de ſa fureur : il me reconnoît pour le véritable ami du Baron de Flincourt ; il avoue avec larmes, qu'il doit être regardé comme l'auteur de ſa mort, & me parle ſans ceſſe de la ſcène qui les a réduit l'un & l'autre au déſeſpoir. Je cherche à le diſtraire, je veux adoucir ſes peines, mes efforts ſont auſſi inutiles que ceux des médecins ; & ſi on le rend à la vie, ſa raiſon ſera peut-être aliénée.

pour toujours. Quelle affreuſe exiſtence ! Un de ſes proches parens, inſtruit de ſes malheurs, eſt venu le trouver, & lui donne tous ſes ſoins. Milville ne voit dans ce parent, qu'un complice des fripons dont il eſt la victime. Il ſe figure qu'il veut l'empoiſonner, & depuis deux jours, il ne prend rien que de ma main ..... Dugué me cherche, le malade me demande; je vole au chevet de ſon lit.

XIII.

Le Marquis, à ſa mere.

20 Décembre.

MA faute eſt donc oubliée ! Elle m'a même valu de nouvelles preuves de votre tendreſſe. Le moyen de m'en repentir ! Vous avez bien jugé celui qui en eſt le véritable auteur : j'ai prévenu vos conſeils à ſon égard ; jamais je n'ai été tenté de ſon intimité. Il eſt encore plus ridicule à ſon Corps qu'ailleurs ; l'uniforme, la ſociété de ſes camarades, avec leſquels on jouit d'une liberté exceſſive, l'habitude du ton bruſque du commandement, donnent à ceux de ſon eſpèce, une audace qu'ils ſont un peu forcés de réprimer dans les cercles de Paris. D'ailleurs, avec l'eſprit qu'on ne peut lui refuſer, il doit voir que ſes manieres habituelles

y ſont déplacées. Il eſt du nombre de ces gens dont l'effronterie en impoſe quelquefois aux ſots, ou à ceux qui jugent ſuperficiellement. De ce qu'ils oſent tout, on en conclut qu'ils peuvent tout. Quelques hâbleurs propagent cette réputation uſurpée, & on ſe trouve avoir l'eſtime, ſur parole, de bien des perſonnes auxquelles on paroîtroit fort ridicule ſi l'on en étoit connu particulierement. Le Chevalier de Verſol a cependant un peu manqué ſa fortune parmi-nous: ſa ſuffiſance n'en impoſe plus; elle déplaît même, & on le lui dit quelquefois; car nous ſommes, ſur ce point, d'une franchiſe rare. C'eſt un des bons côtés des Corps militaires; on n'y reſte pas long-tems maſqué, & dès qu'on y eſt généralement eſtimé, on peut ſe croire eſtimable. Tel eſt M. de Lanſal; il n'eſt perſonne qui ne le reſpecte, qui ne s'honore de ſon amitié. Plus je vois le monde, plus je m'attache à ce digne Mentor; & je m'apperçois que les autres hommes ne valent guère la peine d'être recherchés.

C'eſt de chez M. de Milville que je vous écris: ſa ſituation eſt toujours auſſi triſte. Il eſt dans une démence continuelle, & j'ai perdu l'empire qu'il m'avoit donné ſur lui. Il me croit ligué avec tous ceux qui l'approchent, & me ſuppoſe comme à eux, le projet de le faire mourir. Madame la Comteſſe de Neubourg veut le conduire dans une de ſes terres dès qu'il ſera en état de voyager: elle m'invite à m'y

rendre ; j'ai des raiſons pour la refuſer, & ſi je quitte Strasbourg, ce ſera pour aller à Saverne, voir l'oncle de mon malheureux ami.

XIV.

M. de Saint-Just, à ſa fille.

A Moulins, 10 Janvier.

QUOIQUE vous n'ayez pas voulu, Mademoiſelle, nous ménager les bonnes graces de M. de Priville, nous avons conſervé celles de ſon pere, & notre procès s'en trouve à merveille. Cela vous affligera-t-il, ſur-tout ſi je vous dis qu'avant un mois vous pourriez bien embraſſer votre mere, ainſi qu'elle vient de me le mander ? Comment donc, ma bonne amie, tu fais des miracles ! Tant d'amour, tant de conſtance dans un jeune homme ! Le Marquis a penſé en devenir fou. J'ai auſſi aimé dans ma jeuneſſe ; diantre ! jamais ſi vivement. Oh ! tu as fait là une conquête en règle : Luzigny ne peut t'échapper ; & ſans vouloir contrarier votre mutuelle inclination, je vois qu'on pourra différer votre mariage : vous êtes raiſonnables l'un & l'autre ; je ſuis sûr que ſi l'on vous conſultoit pour marier des jeunes gens de votre âge, vous diriez comme moi, qu'il ne faut pas y ſonger de trop bonne-heure. Je conſens à ne pas éloigner le terme de votre

union autant que la ſageſſe l'exigeroit : mes chers enfans, il faut bien par pitié pour vous, être moins ſenſé qu'on ne le voudroit. Dès que ton couſin ſera pourvu d'un emploi dans le Corps de la Gendarmerie, nous pourrons écouter les propoſitions que ſes parens nous feront. J'en agis franchement avec toi, mon Hortenſe, bien certain que tu n'en abuſeras pas. En attendant, ne t'aviſe point de mettre une ſeconde fois, & de la même maniere, la tendreſſe du Marquis à l'épreuve. Ménage-toi, mon enfant, & penſe quelquefois à un pere qui t'aime. Je ne te recommande pas de dire les choſes les plus affectueuſes à Madame de Luzigny. Cela s'entend de ſoi-même.

XV.

Le Marquis à M. de Lansal.

Au Château de *** près Saverne,
le 28 Décembre.

J'avois beſoin, Monſieur, de venir me repoſer ici : je n'y oublierai pas mon malheureux ami ; mais je ſerai moins près de Milville. J'échapperai peut-être à la triſteſſe que m'inſpire la vue de ſes maux. La vie que nous menons eſt douce, & M. le Chevalier de Flincourt eſt d'une ſociété bien intéreſſante. Attaché à l'Ordre de Malthe, il a quitté le ſervice de France

de bonne-heure, & pour de juſtes raiſons, que vous connoiſſez mieux qu'un autre. Il n'en aime pas moins à s'inſtruire de nos uſages militaires, de notre police. Tout ce qui y a trait, eſt aſſez ſouvent la matiere de nos entretiens, ſur-tout depuis que M. Blondel eſt avec nous. Nous liſions hier un livre eſtimable où l'on propoſe de confier aux troupes nos travaux publics. J'approuvois ce projet. Le Chevalier me fit obſerver qu'il y a dans nos Régimens, moins d'hommes propres à ces ſortes de travaux qu'on ne le penſe, & que leur paye eſt trop foible pour qu'on les exige de ceux qui y ſont accoutumés. La modicité de la ſolde n'eſt pas le ſeul inconvénient que préſente l'exécution de ce projet. Sans m'arrêter à les détailler, me dit-il, je conviendrai avec vous, de tous les maux qu'entraîne l'oiſiveté de vos Guerriers. Ils ſont deſtinés à une vie active, & vous les empriſonnez dans les garniſons; vous les fatiguez par des veilles qui n'ont preſque aucun objet d'utilité. Ils doivent camper, & pendant une longue paix, plus de la moitié ne connoît pas l'uſage d'une tente. Ils doivent ſavoir ouvrir une tranchée, conſtruire des retranchemens, & on ſe borne à leur apprendre quelques évolutions qu'on exécutera rarement devant l'ennemi. Si vous raſſemblez des camps, c'eſt pour que vos Officiers généraux faſſent aſſaut de luxe avec vos jeunes Colonels. Le plus grand avantage qu'ils en retirent, eſt l'avancement de ceux qui ſont en

crédit. Je voudrois, pourſuivit le Chevalier de Flincourt, voir nos troupes toujours en mouvement ſur nos frontieres & dans l'intérieur du pays, qu'elles parcoureroient avec le même ordre, & autant de précautions que ſi elles étoient en préſence de l'ennemi. Elles paſſeroient pluſieurs fois pendant une campagne, du ſervice des places à celui des camps, & ne prendroient d'établiſſement un peu durable qu'à l'approche de l'hiver. On ne feroit point de canaux de navigation, de fondation de pont ſur les grandes rivieres, d'ouvertures de routes un peu importantes, que je ne m'arrangeaſſe pour mettre quelques Régimens à portée de fournir des pionniers à l'entrepreneur de ces ouvrages; mais ils n'y travailleroient point en Corps.

Nous traitâmes enſuite de la maniere de recruter nos Armées. M. Blondel nous découvrit les vices de celle qui eſt en uſage, & nous convînmes qu'il eſt bien difficile de la perfectionner. Nul doute que tout citoyen eſt appellé à la défenſe de ſa Patrie; mais quelle injuſtice de contraindre l'un plutôt que l'autre, à marcher lorſqu'elle ſera menacée? Et ſi je ne poſſéde pas un ſillon de votre territoire; ſi n'ayant que mes bras & tout au plus la connoiſſance d'un métier, & que vous m'obligiez d'acheter le droit de l'exercer en concurrence avec des hommes privilégiés, m'ordonnerez-vous de combattre pour le maintien de vos propriétés? Eſt-ce l'enfant

déshérité qui s'occupera de préférence, du bonheur & de la gloire de ſa famille ? Avant de me choiſir pour défenſeur, ayez l'adreſſe ou plutôt l'équité de m'intéreſſer à votre cauſe. Si je ne poſſéde rien, conſtituez-moi un patrimoine qui puiſſe s'accroître ſous votre protection, & dont je diſpoſerai à mon gré après l'avoir mérité par mes ſervices --- Mais les dix écus d'engagement. ... Quoi ! vous me parleriez de cette ſomme ſi modique, ſi peu proportionnée .... Parcourez les rangs de notre Armée, interrogez ces ſoldats. C'eſt par la voie du ſort que vous avez tiré celui-là de ſon village où il étoit ſimple journalier. Il a été déclaré milicien en préſence d'une foule de bourgeois aiſés, de valets oiſifs, à qui, ſous de vains prétextes, vous accordez des exemptions onéreuſes aux pauvres. Celui-ci a été ſéduit par des recruteurs de profeſſion, qui ont détourné à leur profit l'argent que vous lui offriez pour prix de ſa liberté. Le terme de l'engagement de ce troiſième eſt fini ; mais . . . . . (Il y a dans cet endroit, un paſſage que l'Editeur n'a pu lire.)

Nous qualifions nos peres de barbares : leur conſtitution militaire, toute défectueuſe qu'elle nous paroiſſe, mérite à pluſieurs égards, d'être regrettée. Elle ſe ſoutenoit ſans impoſitions ſur le peuple, & plus les propriétaires étoient riches & puiſſans, plus ils étoient obligés à faire de frais pour la défenſe commune. A préſent au contraire, c'eſt peu d'accorder aux

chefs, des honneurs juſtement enviés, ils voudroient qu'on accumulât ſur leurs têtes, des portions immenſes du tréſor public. Tel Grand, ſans jamais avoir commandé les Armées, ne ſe laſſeroit pas de demander de nouvelles graces pécuniaires, quand il auroit en appointemens ou en penſions, les tailles de cent paroiſſes. (Il y a encore après cette phraſe, pluſieurs lignes qu'on ne peut déchiffrer.) Vos Armées ſont trop nombreuſes, me répéta le Chevalier --- Mais, lui dis-je, Monſieur, ne ſeroit-il pas poſſible de ſe faire reſpecter au-dedans & au-dehors en entretenant moins de ſoldats ? Suppoſons quarante ou cinquante mille hommes ſi bien diſciplinés, ſi inſtruits, que les moins habiles fuſſent en état de remplacer nos bas-Officiers actuels. Cette Armée diviſée en petits Corps, ſeroit repartie vers le mois de Mars, dans toutes les provinces de la France. Deux cent mille hommes déſignés ou engagés pour être ſoldats, viennent ſuivant les ordres qu'ils en ont reçus, ſe partager entre ces différens Corps : vous les exercez pendant quelque mois ; & ſi vous êtes en paix, la récolte arrivée, vous les licenciez, & vos vétérans ſeuls vous reſtent. Je conçois que ce projet eſt moins propoſable pour l'artillerie & les troupes à cheval. Eh bien ! que ces Corps reſtent à peu-près tels qu'ils ſont. Il faut du tems pour former un bon cavalier ou un bon artilleur ; mais, de grace, hâtez-vous de rendre à la culture & aux arts, tant

de bras que vous leur enlevez --- Donneriez-vous à vos recrues & aux vétérans, une ſolde égale ? reprit le Chevalier ----- Non, ſans doute. Je choiſis ces derniers avec un ſoin extrême ; je veux qu'ils faſſent honneur à leur état par leurs mœurs. Il eſt juſte que je le rende aſſez avantageux pour qu'il ſoit envié--- Que deviendra cette multitude de villes de guerre dont la France eſt entourée --- Elles ſont inutiles ſur les côtes ; c'eſt à la flotte à nous y garder. Elles ſont onéreuſes dans le plat pays, ſi elles ſont trop multipliées.

Voilà, Monſieur, une partie de notre converſation d'hier. J'y pris plus d'intérêt que je ne l'aurois penſé ; mais je ne ſuis pas encore convaincu de la néceſſité de méditer toutes nos Ordonnances. Je ne crois point que la guerre ſoit un art auſſi ſavant que vous le dites : euſſiez-vous raiſon, je ne crois pas ſur-tout qu'il ſoit utile de l'étudier dans les livres. C'eſt en ſe battant contre les ennemis qu'on doit l'apprendre. Vous allez me gronder, je le gage ; mais permettez-moi toujours de vous aſſurer de mon reſpectueux attachement.

XVI.

M. de Lansal, au Marquis.

IL paroît, mon ami, que vous voilà tout accoutumé à la vie de Château. Chacun des hôtes ſe conſtitue Roi à ſon tour ; le Conſeil eſt aſſemblé, & l'on règle l'Etat ſans craindre de remontrances. Tous vos Edits s'enregiſtrent gaiement à table. Je me garderai de venir troubler par mes réflexions, la paix dont vous jouiſſez. Je ſuis fort de votre avis ſur la néceſſité de mieux former nos ſoldats aux travaux de la guerre. Quant à la compoſition que vous voulez donner à l'Armée, il me ſembleroit indiſpenſable de s'aſſurer que nos voiſins l'adopteront, & de n'agir que de concert avec eux. Vous vous élevez bien vivement, mon ami, contre les richeſſes qu'on accumule ſur la tête de quelques chefs. Je ſais que tout homme appellé à l'honneur de ſervir la Patrie, ne devroit prétendre qu'à être indemniſé des frais qu'il fait pour elle. On ceſſe d'être un citoyen, & l'on devient un mercénaire quand on ſe fait payer ſi chérement le prix de ſes ſervices. Plus nous ſommes nés riches, & plus nous ſommes coupables de ſolliciter avec avidité des graces pécuniaires. Le tréſor public où nous deſirons de puiſer tout à notre aiſe,

eſt le fruit du travail du pauvre. Auſſi je ne vous dirai point qu'il eſt de la gloire d'un grand Prince, de récompenſer avec profuſion les ſerviteurs de l'Etat : ſa véritable gloire eſt d'être juſte, & la prodigalité ne peut s'accorder avec la Juſtice. Mais nos Guerriers les plus diſtingués ne recevront-ils que ce qu'exige ſtrictement l'éminence des fonctions dont ils ſont chargés, lorſque des traitans étaleront une opulence que rien ne peut leur faire pardonner, & que les mœurs ſeront aſſez corrompues pour que les Miniſtres de la Religion, uſurpant le patrimoine des pauvres, dont la garde leur eſt confiée, croiront devoir nous en impoſer par l'éclat d'un luxe que la foi & la raiſon condamnent ? N'ayez plus de traitans, me direz-vous, & diminuez les biens du Clergé. Voilà une déciſion digne d'un Seigneur châtelain jaſant avec ſes amis. Heureuſement ceux qui nous gouvernent agiſſent avec moins de légéreté qu'un réformateur ſans miſſion ne prononce ſes jugemens. Souvent un vice qu'ils ne peuvent détruire, les oblige à en tolérer d'autres plus faciles à corriger : tout leur art ſe borne alors à en diminuer les mauvais effets, & ils méritent notre reconnoiſſance quand ils y parviennent. Vous êtes dans un tems où l'on connoît mieux que jamais le défaut de nos conſtitutions. L'eſprit plus éclairé voit tous les abus ; mais ce ſont nos vices qui les ont fait naître : & dites-moi, mon ami, croyez-vous que nos vices diminuent en proportion

de nos progrès dans les ſciences ? Connoître n'eſt pas deſirer & ſentir. Le ſoleil luit ſur le bon & ſur le méchant ; l'un & l'autre en profitent, le bon pour faire mieux, le méchant pour faire plus mal. Si l'ignorance diſparoît, les paſſions reſtent, & la ſcience donne de nouveaux moyens de les ſatisfaire. Je ne vous blâme pas cependant de vous occuper de ce qui a trait à l'utilité publique. Simple paſſager dans le vaiſſeau de l'Etat, vous pouvez ainſi que nous tous, être appellé à en diriger quelques manœuvres. Gardez-vous à préſent de gêner les opérations de ceux qui nous conduiſent, vos diſcours même pourroient les importuner, les diſtraire : taiſez-vous ; mais cherchez à vous inſtruire en ſilence, afin de conſerver quand vous ſerez à leur place, le bien que vous reconnoîtrez, & de corriger ſans prévention & ſans humeur, le mal que vous aurez remarqué.

J'eſtime trop M. le Chevalier de Flincourt, pour ſuppoſer qu'il penſera jamais que l'art de la guerre ne vaut pas la peine d'être étudié dans les livres, & qu'il n'exige que de la pratique. On naît Général, & Condé triomphoit à Rocroy avant d'avoir médité la théorie de cet art, dont il fut un ſi grand maître : j'en conviens ; on peut même avoir approfondi toutes les ſciences néceſſaires à l'homme de guerre, joindre à de grands talens beaucoup de bravoure, & être ſouvent battu ; mais je ſoutiens qu'il eſt de votre devoir de vous

inſtruire des moyens de gouverner les hommes, & ſur-tout les ſoldats; d'étudier dans nos bons livres militaires, la conduite des Généraux les plus fameux, & de prendre une connoiſſance ſuffiſante des Loix & des Ordonnances qui nous concernent. Vous êtes dans un grade ſubalterne, vous ne commanderez jamais en chef; ce n'eſt pas une excuſe: celui qui commandera aura beſoin de vos conſeils; & ſi l'aveugle fortune vous éleve au-deſſus de vos eſpérances, Luzigny, je ne veux pas que les gens de bien en gémiſſent.

J'apprens à l'inſtant, que M. de Flincourt doit recevoir demain la viſite du jeune Duc de *** Il arrive de Pruſſe, & eſt enthouſiaſmé de la diſcipline des troupes de ce Royaume.

Depuis votre départ, il ne vous eſt venu aucune lettre de Paris: le bon Dugué qui va vous joindre en paroît tout chagrin. Pour vous conſoler l'un & l'autre, je pourrois vous dire que j'ai reçu des nouvelles de Madame votre mere. Elle eſt en bonne ſanté, ainſi que Mademoiſelle de Saint-Juſt. Je vous embraſſe, mon cher camarade, & vous aime pour la vie.

XVII.

Le Marquis, à M. de Lansal.

6 Janvier.

Quel homme vous nous avez envoyé, Monſieur ! Un caporal des troupes Pruſſiennes l'a inſtruit, & le voilà auſſi ſavant que Frédéric II. A l'entendre, nous n'avons que des recrues & point d'Armées. Tout eſt perdu ſi nous n'adoptons pas la conſtitution militaire qu'il admire excluſivement. M. Blondel l'écoutoit avec ſurpriſe, & lui a répondu avec autant de ménagement que de raiſon. C'eſt la différence de leurs opinions ſur la nature des châtimens à infliger aux ſoldats, qui a fourni la plus abondante matiere à leur entretien --- Vous attachez, diſoit M. Blondel, beaucoup d'importance à la prompte & préciſe exécution des manœuvres; le ſoldat qui y manque, vous voulez qu'on le batte; & moi je demande qu'on l'inſtruiſe. Celui dont la tenue n'eſt pas bonne, vous paroît ſi coupable, que vous le traitez avec autant de rigueur que s'il avoit déſobéi formellement aux ordres du Prince, & vous vous applaudiſſez de cet excès de ſévérité. Quant à moi, j'en gémis. La priſon a de notables inconvéniens; mais une fois que vous aurez ſoumis vos ſoldats à re-

cevoir des coups, les battre ſera votre ſeule manière de les punir ; & qui ſait juſqu'à quel point on en abuſera ? Nous ſommes partiſans ſi fanatiques des nouveautés. Il faut des châtimens ; qu'ils ſoient proportionnés à la nature des fautes ; qu'ils varient comme elles : vous aurez atteint le but de toute bonne législation, ſi vous trouvez le moyen en les faiſant expier, de forcer les coupables de s'inſtruire des devoirs dont l'oubli leur a mérité votre diſgrace. La foibleſſe n'oſe rien punir. L'extrême ſévérité ſuppoſant les hommes capables d'atteindre à la perfection, ne pardonne rien : tout eſt crime à ſes yeux. Evitons l'un & l'autre excès. Voyons nos freres dans ceux qui nous obéiſſent, jugeons-les avec équité, puniſſons-les avec indulgence, & ſachons toujours diſtinguer les défauts des vices. Vouloir les combattre avec les mêmes armes, c'eſt avilir les foibles, révolter les bons, & s'ôter l'eſpoir de corriger les méchans --- Sans doute, reprit le Duc, il faut, ſuivant l'importance des fautes, augmenter ou diminuer le nombre de coups de plat de ſabre --- Ah ! Monſieur le Duc, ce ſont toujours des coups ! & nos François de Rocoux, de Laufelt, de Fontenoy, n'en reçoivent point. J'avois l'honneur d'être grenadier pendant ces campagnes à jamais mémorables. M. le Maréchal de Saxe connoiſſoit bien la diſcipline Allemande, il l'avoit conſervée dans les troupes où elle étoit établie ; mais il ne cherchoit point à l'introduire parmi nous ---

Bon !

Bon ! bon ! continua le Duc en ricanant ; quelques coups de bâtons, bagatelle : ſi mon cheval bronche, l'éperon le redreſſe, & il n'en marche que mieux --- Ne faites-vous aucune différence --- Peu, très-peu --- Oui, repris-je avec humeur ; eſt-ce que nos inférieurs ſont des hommes comme nous ? Eſt-ce qu'on croit encore à l'honneur, à l'ame ? . . . Le Chevalier m'entendit, & s'approchant de nous, ſut donner à la converſation un autre cours. Je ſortis alors, & fus rejoindre un Officier du Régiment de M. le Duc. Si votre Colonel, lui dis-je, n'a pas voyagé avec fruit, ce n'eſt pas manque de mémoire : j'admirois tout-à-l'heure l'aſſurance avec laquelle il nous a récité la longue liſte des maiſons de poſte qu'on trouve entre Moſcou & Varſovie. Je ne puis aſſurer qu'il n'en oublie aucune ; mais il me ſemble qu'il eſt de l'avis du Géographe Buſching, ſur toutes les villes qu'il a vu ou dû voir ; & je gagerois que s'il connoît quelque choſe de la conſtitution Germanique, c'eſt comme une perſonne que je pourrois nommer pour avoir, en ſe rendant à Dreſde où il alloit rejoindre ſa maîtreſſe, appris par cœur un joli extrait des plus graves Publiciſtes Allemands, que ſon ancien Gouverneur avoit eu la complaiſance de rédiger --- M. le Duc, reprit cet Officier, a l'envie de s'inſtruire, & vous devez l'en louer, quand même nous ririons enſemble des efforts inutiles qu'il fait pour acquérir de ſolides connoiſſances.

Je ne vous diſſimulerai pas qu'il eſt peu aimé à ſon Régiment, & il s'en applaudit. On n'aime, ſelon lui, que les Chefs foibles & négligens. M. le Duc veut ſe faire une bonne réputation, & croit qu'on y parvient en vexant les Officiers & les ſoldats. Je lui repréſente ſouvent qu'il ſe trompe : montrez-vous, lui-dis-je, fidèle obſervateur de la loi que vous voulez faire reſpecter ; c'eſt un tort irréparable de prétendre la modifier à votre gré, & d'exiger de nous, pour ce que vous preſcrivez de votre autorité privée, la même obéiſſance que nous devons aux ordres du Souverain. Vous avez des Chefs, M. le Duc ; ſi vous en parlez avec légéreté en notre préſence ; ſi, comparant ce que vous vous croyez de crédit à ce que vous leur en ſuppoſez, vous jugez pouvoir vous moquer de leurs ordres, de quel droit attendez-vous une ſoumiſſion dont vous ne nous donnez pas l'exemple ? Nos loix ſont ſévères & multipliées, & l'Officier le plus zèlé les enfreint ſouvent ſans le vouloir : ſi vous n'excuſez jamais les fautes de vos inférieurs ; bien plus, ſi vous cherchez avec un ſoin malin les occaſions de les punir, croirez-vous avoir bien mérité des honnêtes gens ? Vous aurez quand vous le voudrez, des créatures qui vanteront vos qualités militaires ; mais l'eſtime public ne s'acquiert pas par les mêmes moyens qui vous attachent des courtiſans & des flatteurs : M. le Duc en convient, me loue de ma franchiſe ; mais il eſt jeune, mais il eſt

enivré de l'honneur de commander, & oublie à la tête de ſon Régiment, toutes les bonnes réſolutions qu'il a formées ; vous le plaindrez de n'avoir pas la force de s'en ſouvenir toujours, lorſque vous ſaurez qu'il ne ſe permet jamais, même dans ſes plus grandes vivacités, aucun mot, aucune expreſſion capable d'affliger un galant homme. Il a beaucoup d'amour-propre, mais il reſpecte celui des autres. On ne peut juſqu'ici l'accuſer d'aucune partialité. Il reconnoît que ſon devoir eſt d'être juſte, & ne cherche point à élever celui qu'il chérit le plus, au-deſſus de celui qui mérite mieux ou depuis plus long-tems. On le taxe à Paris avec raiſon, d'aimer le gros jeu ; je l'ai ſuivi dans de très-grandes garniſons, & jamais d'autres Colonels ne ſont parvenus à l'engager de jouer : ſon exemple ſeroit dangereux, & il a la ſageſſe de renoncer parmi-nous, à une paſſion qui n'a pour lui que trop d'attraits. Je citerois des Officiers ſupérieurs qui, à la tête de leurs troupes, oſent s'entourer d'actrices, de chanteuſes & de femmes perdues. M. le Duc n'eſt pas auſſi prude que Sir Charles Grandiſſon, mais il n'ignore point que les bonnes mœurs d'un Chef affermiſſent ſon autorité. A ſon Corps, il n'édifie pas tout le monde ; il ne ſcandaliſe pas non plus, & ſe conduit de manière à faire oublier ſes foibleſſes. Il eſt ſerviable, c'eſt un protecteur ardent ; mais il n'a point l'art de rendre ſa protection déſirable. Il veut enlever ce qu'on le prie de demander,

plutôt pour qu'on diſe qu'il obtient tout, que pour jouir du plaiſir de donner. --- Il n'eſt pas le ſeul, repris-je en rentrant dans le ſallon, & comme tant d'autres, il aura l'injuſtice de ſe plaindre de l'ingratitude de ceux qu'il protégera. Au ſoupé, j'obſervai que M. le Duc de *** qui avoit toujours eu peu d'égards pour M. Blondel, exalta beaucoup le mérite des Officiers choiſis entre les ſoldats : il n'en auroit pas voulu avoir d'autres à commander. Oui, me diſois-je, il les traiteroit auſſi leſtement que celui-ci. Je fus confirmé dans cette penſée, lorſque je le vis quelque tems après, parcourant la liſte des Officiers généraux, s'indigner d'y rencontrer des noms inconnus à la Cour. Il lui ſembloit que les hauts grades du Militaire devoient appartenir excluſivement à ce qu'il lui plaît d'appeller grands Seigneurs. C'eſt les proſtituer ces grades, que de les accorder à des hommes moins diſtingués par leur naiſſance ou la faveur du Prince ---- Mais, reprit le Chevalier de Flincourt, ces Généraux ſont recommandables aux bons citoyens par l'importance de leurs ſervices ---- Oui, ajouta M. Blondel, s'ils ſont ignorés à Verſailles, les ennemis de l'Etat s'en ſouviennent, & c'eſt ſous leurs ordres que nos ſoldats préféreroient de marcher --- Quant à moi, je convins que ſi nos premieres familles doivent être plus favoriſées, on auroit tort de leur ſacrifier le mérite que le haſard a placé dans un rang moins éminent. Le Duc nous regarda en pitié,

& nous nous ſéparâmes. J'ai paſſé une partie de la nuit, tête-à-tête, avec ſon compagnon de voyage. Il a eu la complaiſance de me communiquer quelques-unes de ſes obſervations ſur les pays qu'il a parcourus, & m'a remis le manuſcrit d'un ouvrage qu'il prépare ſur les devoirs des Officiers particuliers en campagne. Ce que j'en ai lu m'a fait deſirer de connoître le reſte.

XVIII.

M. de Lansal, au Marquis.

J'ai ſouvent entendu ceux que nous appellons les gens de la Cour, ſe plaindre de ne pas être les ſeuls à parvenir aux premiers grades du Militaire, & je vous ſais bon gré à vous, mon ami, qui êtes fait pour les obtenir à pareil titre qu'eux, de ne pas penſer de même.

Les poſſeſſeurs des grands fiefs, étoient de droit, ſous le régime féodal, les Chefs de l'Armée; s'enſuit-il que les familles qui prétendent les remplacer, & qui ſervent l'Etat d'une manière ſi différente, doivent toujours être à notre tête? Que la diſtinction de la naiſſance ou la faveur conſtante de nos Rois, leur donne les talens qui font le Général, ils ne le croient pas eux-mêmes; & s'ils ne les poſſédent pas, leur place n'eſt point parmi

nos Guerriers, elle eſt fixée à la Cour. Qu'ils ſervent à la décoration du Trône, que le Souverain les appelle à ſes Conſeils ſi leurs lumieres lui ſont utiles ; mais qu'ils laiſſent à des hommes moins illuſtres, l'honneur de guider nos combattans. Il leur en coûte trop d'y renoncer : eh bien ! qu'ils s'en rendent dignes, & que des enfans ſans expérience, ne répétent plus que des hommes comme eux, ſont faits pour avoir des Régimens, & devenir Généraux. La claſſe de ces jolis Meſſieurs, s'eſt fort augmentée depuis un certain tems. Dans la vue de ſe défendre d'une foule importune, on a fixé une époque à laquelle ceux qui prétendent aux honneurs de la Cour, doivent, pour en jouir, faire remonter les preuves de leur Nobleſſe. Cette époque n'eſt-elle pas, mon ami, l'an 1400 ? Auſſi-tôt, dans toutes les provinces, on a raſſemblé les vieux titres, on en a fait des dépôts, & peut-être des fabriques à Paris ; & tout ce qui nous reſtoit de bons Gentilshommes au fond de leurs châteaux, ont intrigué à l'envi pour venir, uſurpant les qualités de Comte & de Marquis, ſe faire préſenter au Roi, monter dans ſes voitures, chaſſer avec lui & confier à la Gazette, le ſouvenir de ce grand évènement. Ce n'eſt plus HENRI IV entouré d'une Nobleſſe à qui il doit l'avantage d'avoir triomphé de ſes ennemis & des nôtres ; d'une Nobleſſe qui revoit avec tranſport, dans un Monarque adoré, un compagnon d'armes

auſſi brave que loyal. Son petit-fils ſi digne de notre amour, n'eſt environné que de Gentilshommes, qui, fiers d'avoir prouvé en beau parchemin, que leur filiation remonte au-delà du quinzième ſiècle, s'indignent de n'être pas Colonels à l'âge où les Ordonnances leur permettent d'eſpérer cette grace. Encore, ſi tous ces prétendans étoient d'une Nobleſſe auſſi ancienne qu'ils oſent s'en flatter, j'aurois pour eux plus d'indulgence; mais nous ſavons trop ce que le crédit des protecteurs, ce que l'argent des protégés, ont de pouvoir, ſans compter celui que nous accordons aux Dames. Quoiqu'il en ſoit, mon jeune ami, vous avez fait vos preuves, pluſieurs Gentilshommes de mon nom, ont fait les leurs & les miennes; nous rougirions l'un & l'autre de n'avoir pas d'autres titres pour demander des emplois plus élevés.

N'allez pas conclure que je veuille, dans l'ordre ſocial, ranger tous les citoyens ſur la même ligne. Je ſais que la Nobleſſe héréditaire eſt une partie néceſſaire de nos Monarchies modernes. Elle a des droits qui aſſurent la durée de ceux du Souverain, & qui datent de la même époque que la fondation du Trône. Si des hommes nouveaux ont été admis à partager ces droits, loin de chercher à les humilier en leur laiſſant appercevoir que ne pouvant prouver qu'ils ſont Nobles depuis 1400, ils n'obtiendront jamais l'honneur d'approcher du Prince, à qui ils doivent le

rang qu'ils occupent, je voudrois les animer à bien ſervir la Patrie, en annonçant à la Nobleſſe, que pour jouir de tous ſes avantages, il ſuffira, quelque ſoit l'origine de chacun des Membres de ce grand Corps, de prouver qu'on a eu trois de ſes ancêtres qui ſe ſont diſtingués entre les autres Nobles, par leur valeur, par leurs vertus, par leurs lumieres; ou qui ont été pourvus de charges éminentes que la fortune donne ſouvent, mais que le talent obtient quelquefois. Les preuves que j'exigerois, & en général toutes celles que les Gentilshommes auroient à faire, ne ſeroient plus reçues par des commiſſaires, mais devant un Tribunal dont la vénalité ne terniroit point l'éclat; & je voudrois que le public, inſtruit de ſes Jugemens par la voie de l'impreſſion, en fût toujours le cenſeur. Ne croyez-pas qu'après avoir fait vos preuves, vous aurez un droit preſque excluſif aux premieres places. Non, aſſurément. Soyons de bonne-foi. Qui eſt-ce qui diſtingue vraiment les hommes? C'eſt l'éducation qu'ils ont reçue, & la manière dont ils en ont profité. Eh bien! raſſemblons devant nous, une brillante jeuneſſe ſortant avec empreſſement de nos Colléges & de nos Univerſités. Les fils du Noble, de l'Annobli; ceux des anciens militaires, ceux même des Membres les plus diſtingués du tiers-Etat, nous preſſent de leur accorder des places d'Officiers dans les Régimens. Ce n'eſt point ici le cas de demander plus, de ceux

qui ſont les plus élevés : ainſi, après vous être aſſurés de la Nobleſſe de tous les aſpirans, fuſſent-ils jugés les moins inſtruits à l'examen qu'ils vont ſubir en commun, ils ſeront des premiers placés. Les fils des anciens militaires non nobles, auront droit après eux, ſuivant le rang qu'ils auront obtenu de leurs examinateurs ; & s'il ſe trouve dans le tiers-Etat des ſujets diſtingués, ne vous en privez pas : il me ſemble que Dugueſclin, Bayard, Catinat & nos anciens Preux vous en conjurent. Mais ſuppoſons qu'après une longue paix, vous ne trouviez pas à les emploier tous : recevez-en quelques-uns de tems en tems, & conſignez dans un regiſtre public, le ſouvenir du mérite des autres. Le jugement favorable que vous en aurez porté, ſera un titre qui rapprochera leur famille des claſſes les plus privilégiées.

Le dernier grade de votre Hiérarchie militaire étant ainſi formé, il s'agit de remplir les places vacantes dans les autres. N'abandonnons pas la voie des examens, propoſée bien avant nous par le Maréchal de Montluc. Déſignez par Régiment, trois ſujets pour chaque emploi que vous aurez à donner. Que le premier de ces Officiers ſoit le plus habile de ceux à qui leur âge & leurs ſervices permettent d'y prétendre ; le ſecond, le plus ancien du grade inférieur ; le troiſième enfin, s'il s'agit ſur-tout de créer un Colonel, vous le choiſirez parmi les Gentilshommes qui ont

l'avantage d'être nommés au Roi. Aucun de ces trois ſujets ne ſera peut-être agréé. En vous demandant votre avis, on ne ſe ſoumettra pas à le ſuivre ; mais vous aurez fait connoître des hommes eſtimables, auxquels votre recommandation pourra ſervir un jour : car vous écarterez ſans doute de votre liſte, ceux que leurs bonnes mœurs ne diſtingueroient pas encore plus éminemment que l'ancienneté de leur race, celle de leurs ſervices, ou l'étendue de leurs connoiſſances. Que dis-je ? Garderiez-vous volontairement au nombre de vos camarades, des ſujets vicieux ou même ſuſpects ? Non, ſans doute ; & cette ſeule penſée me porteroit ſouvent à donner la préférence au plus ancien prétendant. Il y auroit des inconvéniens à ſuivre avec exactitude l'ordre du tableau : il y en a davantage encore à multiplier les Officiers d'un grade ſupérieur, afin d'avancer leurs cadets.

Mais vous aurez des Colonels & des Généraux peu riches : faut-il l'être beaucoup pour commander des ſoldats, & voler à la gloire en affrontant tous les dangers ? Mais ces roturiers admis au rang d'Officiers, deviendront-ils nos Chefs ? Oui, s'ils en ſont dignes. Et que parlez-vous de roturiers ? Ils ne le ſont plus. La Nobleſſe que je leur accorde n'eſt pas encore tranſmiſſible de droit à leur poſtérité ; cependant ils en jouiront tant qu'ils conſerveront le grade qu'ils ont obtenu. Ce ſera une des récompenſes qu'ils pourront ſolliciter en

ſe démettant de leurs emplois dans un âge avancé, ou à la ſuite de bleſſures honorables. Ils ont reçu en parvenant au rang d'Officier, le nom d'une famille noble éteinte; ils l'uniſſent au leur propre; ils en portent les armes, d'abord avec une briſure, puis pleines; & cette adoption, conſacrée pas des formalités que la loi preſcriroit, ſeroit un moyen puiſſant d'exciter en une ame bien née, une louable ambition qui tourneroit en entier au profit de l'Etat.

Et puiſque je ſuis ſur un ſujet que j'aime, & dont je m'occupe ſouvent, je veux vous entretenir de tout ce que je propoſerois pour améliorer notre conſtitution militaire, ſans y faire de trop grands changemens. Je tâcherois autant qu'il me ſeroit poſſible, de me rapprocher de nos anciens uſages. Ainſi, les jeunes Gentilshommes, avant de paroître aux examens dont je vous ai parlé, recevroient ſolemnellement en préſence de leurs parens & au pied des Autels, l'épée qu'ils conſacreroient au ſervice de l'Etat. Ce n'eſt que de ce jour que les enfans des Nobles, honorés de quelque titre, auroient droit de prendre celui que le Souverain voudroit leur concéder. Les ſimples Gentilshommes recevroient alors celui d'Ecuyers, & les uns & les autres, leur ſcel d'armes ancien & accoutumé. Après ces mêmes examens, les Membres du tiers-Etat appellés à commander nos troupes, obtiendroient également la qualité d'Ecuyer. Aux

époques fixées dans chaque grade pour entrer dans l'Ordre de S. Louis, je n'accorderois qu'un brevet de Chevalier. Ce titre uſurpé ſans pudeur, ſeroit encore réſervé à quelques Magiſtrats, & on veilleroit avec ſoin, à ce que perſonne ne ſe l'attribuât ſans l'avoir mérité. On régleroit les honneurs & priviléges qui y ſeroient attachés; mais je ſerois fort d'avis de ne donner à ceux qui l'obtiendroient, aucune marque oſtenſible de leur dignité. C'eſt parmi ces nouveaux Chevaliers qu'on choiſiroit ceux de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis. Cet Ordre ne recevroit jamais de ſujets qu'en tems de guerre. Devenu plus rare, il ſuffiroit à l'ambition d'un plus grand nombre de Guerriers, & remplaceroit ces graces pécuniaires ſi multipliées, ſi avilies & ſi onéreuſes. L'Officier qui emploie tout ſon crédit pour obtenir le grade de Maréchal de Camp, pourroit, ſi la réforme que je propoſe étoit conduite avec prudence & fermeté, ſe contenter, dans vingt ans d'ici, d'un ſimple ruban rouge; & un jour enfin, nous ne verrions pas plus de Généraux que nous n'avons de Régimens.

Je connois un peu la diſcipline Pruſſienne. Admirateur de Fréderic II, je rends à ſes ſoldats la juſtice qui leur eſt dûe: mais ſa nation & la nôtre différent en bien des points. Ils ont des uſages que nous ne devions pas leur envier. Pourquoi M. le Duc de *** ne vous a-t-il pas dit que dans ce pays-là, on a

peu de ce que nous appellons les conſidérations de Cour ; que le faſte n'eſt point un moyen de s'y faire conſidérer ; que les penſions ſans emploi, les brevets ſans fonctions ; que mille autres abus y ſont inconnus ? Mais il ne s'eſt arrêté qu'à la ſuperficie de toutes choſes. Les uniformes l'ont frappé plus que le reſte, & je gage que ſon chapeau eſt retapé à la Pruſſienne.

J'ai diſtingué ainſi que vous, le mérite de l'Officier qui l'accompagne. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas reſté plus long-tems avec lui, il vous auroit guéri des préjugés que je cherche à combattre. Ce Gentilhomme dont j'ai admiré l'eſprit & les connoiſſances, n'a pas craint, comme vous, la lecture des bons livres qui traitent de notre profeſſion, & ils lui ont donné une expérience qui le rendra un jour fort recommandable.

M. de Milville partit hier pour ſe rendre chez madame la Comteſſe de Neubourg. On ne nommera pas avant un an à ſon emploi ; mais je préſume qu'il ne l'exercera jamais. Le coup eſt frappé. Il ne pourra ſe rétablir que très-difficilement. Adieu, mon camarade, ne m'oubliez pas auprès du Chevalier de Flincourt, que j'eſtime autant que je vous aime.

(*Note de l'Éditeur.*) Les nouvelles Ordonnances militaires publiées en 1788, laiſſeroient peu de choſes à déſirer à M. de Lanſal. Elles aſſurent aux troupes du Roi, une excellente conſtitution.

XIX.

Le Marquis, à HORTENSE.

10 Janvier.

DEPUIS quelques jours, mon aimable couſine, j'ai quitté Strasbourg, & ſuis près de Saverne, chez l'oncle de mon malheureux ami. Son pere, ſa mere & ſes deux ſœurs arriverent ici hier au ſoir. Je ne puis vous exprimer combien je fus touché de les revoir. Nous venions de quitter M. le Duc de *** Il a paſſé un jour entier avec le Chevalier de Flincourt, pour qui toute ſa famille a beaucoup d'eſtime. Nous ne ſongions point à la viſite que nous allions recevoir, lorſque le Baron de Flincourt entra, & nous annonça la prochaine arrivée de ces Dames. Il m'aborda, non pas comme une connoiſſance qu'on eſt bien aiſe de rencontrer; mais ſon fils m'a été cher, ſon fils n'eſt plus; & il me ſembla que cette penſée rendoit ſon ſalut plus affectueux; qu'il lui en coûtoit même pour ne pas me traiter avec cette douce familiarité que l'amitié autoriſe, & à laquelle elle prête tant de charmes. Je fus ému en voyant les ſœurs de mon camarade paroître en deuil, & ſi différentes de ce qu'elles étoient à Flincourt. Elles tenteroient vainement de diſſimuler tout ce-

qu'elles ſouffrent, & pour les plaindre, il ſuffit de les regarder. Nous ne pûmes retenir nos larmes, quand la Baronne, arrêtant ſes yeux ſur une partie de l'apartement où étoit il y a deux mois, un portrait de ſon fils, s'écria involontairement : ô mon Dieu! il n'y eſt plus. Non, il n'y eſt plus. Nous reſtâmes en ſilence, nous pleurâmes avec elle; hélas! qui auroit oſé lui parler de conſolation ? Bien-tôt, s'appercevant de ſon trouble & du nôtre, elle ſe leva, & ſe retira ſuivie de ſes deux filles, nous laiſſant pénétrés de leur douleur. Ces Dames ont trouvé ici Mademoiſelle Blondel, qui mérite tous les égards qu'elles lui témoignent. Cette jeune perſonne réunit à une ame ſenſible, un eſprit aimable & juſte. Le Chevalier en fait grand cas. Il regrette quelquefois, de ne lui avoir pas donné ſon neveu pour époux. Elle l'aimoit, tout me l'annonce. Si vous voyiez avec quelle réſerve elle cherche à m'en parler, avec quel plaiſir elle m'en parle ſans ceſſe! O! oui Flincourt étoit aimé; mais qu'il ait pu oublier ſitôt ſes ſermens de l'adorer toujours; que la froide eſtime ait ſi promptement remplacé dans ſon cœur, un amour que je croiois devoir être éternel. . . . . Des hommes mûris par l'expérience, me répétent que la nature humaine veut que tout finiſſe, & que plus les paſſions ſont vives, moins elles ſont durables : je les écoute, Hortenſe, mais je ne les crois pas. Je finirai en emportant au fond de mon cœur, le ſouvenir

de vos vertus & celui de vos attraits. O ! mon amie, ô ! mon amante, rien ne me ſéparera de vous : nos parens, touchés de ma conſtance & de mes larmes, conſentiront à notre mariage, qu'ils ont eux-mêmes deſiré ; vous ſerez à moi, je ſerai à vous pour toujours ; & tous les deux, éclairés par leurs conſeils, encouragés par leurs exemples, nous paſſerons doucement & avec ſécurité, au milieu des dangers de la vie. Je ne puis être heureux ſans Hortenſe ; & quel autre vous mérite mieux que celui à qui vous inſpirez plus vivement le deſir d'être digne de vous ?

X X.

M. de LANSAL, *au Marquis.*

REVENEZ promptement, mon ami, il nous eſt arrivé de nouvelles Ordonnances pour nos exercices. A peine aviez-vous conſenti à étudier celles que nous ſuivons, que les voilà changées : vous allez en murmurer, & vous ne ſongez pas que les progrès de nos voiſins dans l'art de faire mouvoir leurs Armées, néceſſite ces changemens. J'avouerai que dans bien des parties, ils ſont moins utiles & trop fréquens ; mais, comme je vous le diſois, nous voyons le bien, nous deſirons le mieux, & nos paſſions nous en éloignent. Dans toutes nos conſtitutions Européennes, nous n'avons

pas assez de respect pour les générations qui nous ont précédé : nous nous faisons un jeu de renverser leurs plus solides établissemens. *Nos peres étoient des barbares.* Ce mot se répète de siècle en siècle, & la vanité fait qu'on croit la chose vraie. Quoiqu'il en soit, mon cher Luzigny, notre devoir est de nous attacher à suivre nos loix : de nouvelles abrogent les anciennes ; étudions-les, pénétrons-nous de leur esprit. Celle que nous venons de recevoir n'a pas, à mes yeux, l'importance de plusieurs autres que vous refusez de méditer ; mais il faut vous hâter de la connoître.

Avant votre retour, mon ami, je veux vous gronder, pour n'avoir plus qu'à jouir du plaisir de vous revoir : vos finances sont en mauvais état, & vous y faites trop peu d'attention ; c'est vous exposer beaucoup, quoique vous ayez de l'aisance. Plus heureux que bien d'autres, vous ne devez point rougir de vos dépenses ; mais c'est un grand malheur d'avoir la générosité d'un Roi, quand on ne dispose que de la fortune d'un particulier : encore, si vous n'étiez que généreux ; mais je vous accuse d'une sorte d'insouciance, ou plutôt d'une mauvaise honte, qui vous éloigne de vos affaires : vous craignez, lorsque vous avez résolu d'être œconome, qu'on ne vous accuse d'être avare, &, par vanité autant que par nonchalance, vous ne manquez guères d'être la dupe des ouvriers & de tous les gens de cette classe, avec lesquels vous traitez : rappellez-

vous les maux auxquels je penſai me livrer lorſque, connoiſſant auſſi peu que vous le prix de l'argent, je donnai ma confiance à un franc coquin qui tenoit mes biens à ferme : il s'en fallut peu qu'il ne m'en dépouillât, & cependant je n'avois, comme vous, ni la paſſion du jeu, ni celle des femmes : j'étois moins recherché dans mes meubles ; je n'avois point la manie des bijoux, mon grand défaut étoit d'agir comme ſi je me fuſſe cru encore au Collége, où je n'avois d'argent que pour mes plaiſirs : je l'emploiois en ſuperfluités, & négligeois de ſolder les dépenſes eſſentielles. Revenu de mon erreur, j'ai ſenti bien vivement que pour être heureux, il faut être œconome. C'eſt moins notre condition & l'exemple des autres, qui doivent nous déterminer à faire plus ou moins de conſommation, que la connoiſſance de nos facultés. Je ne dirois pas à tout le monde, épargnez pour amaſſer ; je ne riſque rien de vous le dire à vous : votre tréſor ſeroit la reſſource du malheureux, ſi jamais vous étiez aſſez ſage pour théſauriſer. Au moins, mon cher Luzigny, ne diſſipez pas, employez votre revenu, & rien au-delà. Prévoir & compter ſont deux ſources de peines, j'en conviens ; cependant vous ſeriez trop malheureux ſi vous n'aviez point de prévoiance, ni aucun ordre dans vos affaires.

Dites-moi, mon ami, qu'eſt-ce qu'une Dame de Villiers ? Elle me recommande un jeune homme qu'elle veut faire entrer au Ré-

giment. Elle m'écrit beaucoup de bien de vous. Elle eſt des amies de votre maiſon ; vos vues ſur Mademoiſelle de Saint-Juſt, lui ſont connues, & elle apprend avec plaiſir, que tous les obſtacles qui s'oppoſoient à votre mariage, ſont preſque applanis : je vous en félicite, & vous embraſſe de tout mon cœur.

XXI.

Le Marquis, à ſa mere.

Strasbourg, 1er Février.

J'AI quitté Saverne, & ſuis de retour ici depuis deux jours : une nouvelle Ordonnance m'y rappelle ; il faut s'en inſtruire. En arrivant, j'ai trouvé qu'on venoit d'arrêter un ſoldat d'un Régiment d'Infanterie avec qui nous ſommes en garniſon. Ce jeune homme, né aux environs de Clerfontaine, & que Dugué m'avoit préſenté, avoit au mépris des Règlemens militaires, été choiſi pour domeſtique par un Officier ; non qu'il portât ſa livrée & qu'il le ſervît en public, cet abus auroit paru trop criant ; mais il lui rendoit en particulier, tous les ſervices qu'on attend d'un laquais. Cet Officier a été volé, & le ſoldat eſt accuſé d'être l'auteur de ce vol : je crains bien de faire, pour le ſauver, des tentatives inutiles, quoique je ſois très-porté à le croire innocent. Quelle maladreſſe à nous, d'expoſer ainſi, &

d'avilir de tant d'autres manières, les hommes avec leſquels nous voulons marcher à la gloire! Qu'il ſeroit bien plus raiſonnable, bien plus avantageux, de leur donner une grande idée de leur état; de ne rien négliger pour leur en inſpirer l'amour. Défenſeurs de la Patrie, ils ont droit à la conſidération de tous les citoyens: leur rang devroit être marqué parmi nous, après les Magiſtrats du ſecond ordre. En vain l'amour-propre de l'oiſif bourgeois en murmureroit, je n'en tiendrois compte; & ſi le Légiſlateur a jugé à propos de donner la Nobleſſe héréditaire à l'Officier qui a pour pere un Général, ou pour aïeux, trois Capitaines, je lui demanderois d'accorder des honneurs & des priviléges aux deſcendans de nos ſoldats vétérans. Qu'il ſeroit beau de voir un Gentilhomme faire valoir en public, les ſervices militaires de ſes légionnaires, & après des informations rigoureuſes, obtenir à leurs fils, une place dans une école vraiment militaire, d'où les plus diſtingués d'entre eux ſortiroient pour remplir dans l'Armée, des places d'Officier. M. de Lanſal à qui je faiſois part de ces idées, m'a engagé à les mettre par écrit. Il veut que je vous les adreſſe: je lui obéis. De grace, maman, ne montrez pas ce griffonnage au Commandeur d'Oiſemont; je craindrois ſa critique.

Je viens de lire une lettre de Madame de Villiers. Elle me fait eſpérer que M. de Saint-Juſt ne me ſera plus contraire, & qu'il con-

ſentira à mon mariage avec Hortenſe. C'eſt à vous, maman, que je dois ce bonheur; je le gagerois, vous avez été touchée de mes peines, & vous n'avez rien épargné pour les terminer. Ah! je vous en remercie du fond de mon cœur. Madame de Villiers, en me donnant des éloges que je mérite peu, mande à M. de Lanſal, qu'on m'accuſe d'aimer trop la retraite & l'étude: j'ignore qui lui a fait un tel rapport; quand il ſeroit fidèle, me blâmeriez-vous, ma mere? Celui qui connoît les doux liens de l'amour, de la tendreſſe filiale & de l'amitié, ne ſe ſoucie plus de ces liaiſons qui ſe forment dans nos cercles. Eh! qu'y apprend-on dans ces cercles? A ſe déguiſer avec art, à jouer tous les ſentimens, à n'ouvrir ſon ame à aucun: j'y renonce. O! mon Hortenſe! O! ma mere! que vos images chéries m'accompagnent ſans ceſſe. Pourrai-je deſirer des plaiſirs frivoles? Je jouis des ſeuls véritables.

XXII.

M. de LANSAL, *à la Marquiſe.*

12 Février.

JE me doutois bien que le Marquis obtiendroit facilement ſa grace: l'émotion qu'il m'avoit cauſée, m'avoit d'abord empêché d'apprécier ſa faute; maintenant que je ſuis

calme, elle m'enchante : je trouve que cette imprudence vaut preſque une belle action ; mais je me garde de le lui dire.

Tout eſt à préſent dans l'ordre ; nous vivons au mieux : il me marque beaucoup de confiance ; il ſemble vouloir me forcer d'oublier qu'il m'en a manqué un inſtant : je ne l'ai jamais vu ſi docile ; mais il n'eſt pas ainſi avec tous ceux qu'il fréquente : ſi je lui reprochois quelque choſe, ce ſeroit de ne point connoître de milieu entre la roideur & la molle complaiſance : il n'y a que l'uſage du monde, qui peut le lui faire trouver, & il dédaigne trop cette connoiſſance. C'eſt à tort ; le monde, tout pervers qu'il le ſuppoſe, eſt utile aux jeunes gens ; à la plupart, pour les détromper des belles chimères qu'ils s'en ſont formées ; à ceux qui reſſemblent à M. de Luzigny, pour les réconcilier avec ce monde, que des peintures infidèles leur ont fait prendre en horreur à tous, pour leur donner cette expérience qu'ils chercheroient en vain dans la ſolitude & dans les livres. Quand M. votre fils y paroît, Madame, il y apporte un air de dégoût qui ne peut que déplaire : je lui ai dit bien des fois, que l'ennui étoit ſouvent un mal néceſſaire ; qu'il n'y avoit aucun état où l'on n'y fût expoſé. En effet, que ſeroit la ſociété, ſi tous ceux qui la compoſent n'y vouloient jamais trouver que de l'agrément, & ſi l'on témoignoit ſans détour, qu'on n'y en trouve aucun ? Je ne ſçais quel Auteur Anglois a écrit ;

nous pardonnons à ceux qui nous ennuyent; mais non pas à ceux que nous ennuyons. Quel qu'il ſoit, il connoiſſoit le cœur humain.

Le goût de l'étude, qui ſeroit avantageux à tant de jeunes gens, a des inconvéniens pour M. de Luzigny. Il retardera l'époque où il doit devenir plus ſociable. Quand on eſt oiſif, on eſt trop heureux de trouver une ſociété qui nous ſauve de l'ennui; il n'eſt pas d'efforts qu'on ne faſſe pour y être bien venu. Quand on ſait s'occuper, cette reſſource eſt preſque inutile. Les hommes ont beau manquer, on reſte toujours avec ſes livres, avec ſoi-même; en ſorte que c'eſt ſur-tout aux oiſifs que nous ſommes redevables des agrémens de la ſociété, & c'eſt le ſeul bien que nous en ayons reçu. Heureux cependant, lorſque les perſonnes éclairées ne dédaignent pas de venir ſe délaſſer au milieu de nos cercles; d'y apporter quelque agréable diverſion à la futilité qui y regne, & de faire ſavourer à l'oiſiveté, ces fruits délicieux qu'elles ont mûri dans le ſilence du cabinet. C'eſt alors que la ſociété mêlant l'agréable à l'utile, devient pour la jeunſſe, une école d'autant plus précieuſe, que les leçons y ſont cachées ſous l'enveloppe du plaiſir.

M. votre fils ne l'a pas encore enviſagée ſous ce point de vue; il affecte trop de rendre ſon bonheur indépendant des autres: heureuſement qu'à cet amour pour la ſolitude, il ne joint pas les goûts qui n'éloignent de la ſociété, que parce qu'ils mettent hors d'état

d'y paroître avec agrément. M. de Luzigny ſait allier aux ſciences exactes, les fleurs de la belle littérature, phénomène beaucoup moins rare de nos jours, que dans aucun autre tems. Les ouvrages qui reſpirent le ſentiment, l'intéreſſent beaucoup. Nous aimons tout ce qui eſt analogue à notre ſituation ; & les vers d'Hyppolithe doivent ſe graver facilement dans ſa mémoire, puiſque ce n'eſt point à une Aricie imaginaire qu'il les récite.

Bien plus, loin que j'aie à lui reprocher de ſe borner aux lectures graves, je le vois ſur le point de donner dans l'excès contraire. Ces livres, qui reſpirent une douce inſouciance, qui font trouver des charmes à la pareſſe, ont quelque choſe de dangereux pour un jeune homme deſtiné à la gloire & aux travaux pénibles de l'art brillant, mais cruel, qui y conduit. La premiere nourriture d'Hercule, fut de la moëlle de lion. L'aïeul du grand Henry, commença l'éducation toute martiale de ce Prince adoré, en frottant d'une gouſſe d'ail, ſes lèvres délicates, & en lui faiſant connoître le vin, même avant cette liqueur que la nature offre aux enfans au ſortir de ſes mains : c'eſt ainſi qu'on forme le phyſique des Héros ; & l'on doit ſe preſcrire les mêmes précautions dans leur éducation morale. Les hauts faits de nos Guerriers doivent occuper les premieres places dans leur mémoire : je ne voudrois pas qu'ils trouvaſſent tant de plaiſir aux ouvrages de Raçan, de Chaulieu, de Madame Deshoulieres.

Ces

Ces Muſes ; pour de jeunes militaires ; ſont de véritables ſyrènes. Il faut avoir toute la force d'Uliſſe, pour réſiſter aux accens de ces enchantereſſes, & vingt ans n'eſt guères l'âge où l'on triomphe de leurs ſéductions. Que diroit-on d'un homme qui, prêt d'entreprendre un voyage long & pénible, loin de ſe corroborer par une nourriture ſaine, ſurchargeroit ſon eſtomac de mêts affadiſſans ? C'eſt, ſelon moi, le cas d'un Guerrier qui, dès l'entrée de ſa carriere, ſe délecte aux deſcriptions de la vie champêtre, & fait ſon étude chérie, de cette philoſophie douce, qui eſt peut-être la vraie route du bonheur ; mais dont il faut ſe défendre quand on met ſa gloire à affronter toutes les fatigues, tous les périls, la mort même. Que le paiſible citoyen détrompé des chimères de l'ambition, ſavoure les plaiſirs honnêtes dont nos Poëtes lui offrent l'image ; qu'ils le conſolent de l'obſcurité à laquelle il eſt réduit ; qu'ils la lui faſſent même chérir : l'aliment qu'il donne à ſon ame, eſt analogue à ſa ſituation ; il en augmente les charmes, il en prévient les dégoûts. Anacréon, Tibulle, la Fare, ſoyez ſes ſeuls Docteurs ; mais j'en choiſirois d'autres à mon jeune pupille. Il ſent déja avec tant d'énergie les déſagrémens de ſa profeſſion, il répugne tellement aux horreurs dont il ſera tôt ou tard le miniſtre, que je redoute tout ce qui nourriroit cette averſion. Plein de l'eſprit des ouvrages agréables qu'il chérit avec paſſion, quelquefois,

dans ſon enthouſiaſme, il m'en récite des morceaux entiers. *Quels délices*, me dit-il enſuite, *on goûte à la campagne, ſans ambition, ſans projets, uniquement occupé à cultiver ſes champs! On eſt Roi de ſon petit Domaine, on trouve l'Univers dans ſa famille.* Au fond, il n'a pas tort; mais comme ſon état l'appelle à une autre deſtination, je lui repréſente que ce repos auquel il trouve des charmes ſi grands, doit être le prix des travaux; que ce ſeroit peut-être à moi d'y aſpirer après trente ans de ſervice; qu'y penſer à ſon âge, c'eſt ſe vouer à l'inutilité & à l'ennui, qui en eſt la punition. C'eſt ainſi, Madame, que je travaille à perfectionner l'éducation de M. votre fils; & je me croirai trop payé de mes ſoins, ſi je parviens à juſtifier la confiance de la plus digne des meres.

XXIII.

La Marquiſe, à ſon fils.

18 Février.

TOUJOURS le même ton de miſantropie. Je me flattois que vous vous en guéririez. Vous n'avez guères fait attention à la lettre que je vous écrivis il y a quelque tems. *Les hommes*, me dites-vous, *ne valent pas la peine d'être recherchés.* On ne tient ſouvent de tels diſcours,

que lorſqu'on mérite ſoi-même d'être délaiſſé. Je compare tous ces gens ſombres & mécontens, aux plaideurs qui, pour ſe dédommager de la perte de leur procès, accablent les Juges d'invectives. Vous n'avez pas cependant perdu votre cauſe au Tribunal de la ſociété. Faut-il attribuer à l'amour, vos accès de mélancolie ? Hortenſe & moi nous exigeons que vous n'ayez plus de ces vilains accès. Entendez-vous, mon ami, Hortenſe & moi ? Vous êtes déſolé d'être ſéparé de votre couſine ; vous avez craint de la perdre, à peine êtes-vous raſſuré. En proie aux plus vives allarmes, loin d'elle tout vous déplaît. Pauvre amant ! voilà votre excuſe, & je crois que j'emprunte aſſez bien votre ſtyle. Cette excuſe ne mé ſatisfait pas. Formez-vous donc une raiſon plus douce, plus convenable à votre état actuel. Vous allez contracter l'habitude d'une humeur chagrine, & qui ſait ſi quelque jour, Hortenſe n'aura point à en ſouffrir ? Quoique vous en puiſſiez dire, je trouve mauvais que vous renonciez à ces cercles qui vous ſemblent ſi frivoles. Le commerce du monde eſt néceſſaire à votre âge, ſur-tout quand on péche par un peu de roideur dans le caractère, & par l'excès de la franchiſe. On cite, je le ſais, bien des jeunes gens que la ſociété des femmes a corrompus ; mais c'eſt que la plupart du tems, ils choiſiſſent mal. S'il eſt une femme bien folle, bien inconſéquente, pourvu qu'elle ait quelques agrémens, c'eſt la fleur à laquelle

mes papillons portent leur hommage ; vous avez plus de reſſources qu'un autre, pour vous préſerver d'un ſi mauvais exemple : voyez donc la ſociété ; mais que ce ſoit la bonne, la meilleure, celle que fréquente un homme auſſi reſpectable que M. de Lanſal. N'allez pas, comme l'oiſif & galant Dom Quichotte, vous arranger pour être épris en ſortant de chez vous, de la premiere beauté qui s'offrira à vos yeux : imitez encore moins ces petits-maîtres ſi communs parmi-vous. Formés ſur le modèle de ceux qu'on ridiculiſe au Théâtre, ils répétent à leurs créanciers & aux Dames, les bons mots qu'ils ont entendu à la comédie : petits Sultans, ſans amour & ſans deſirs, ils croient que tout mon ſexe eſt à leurs pieds ; ils jettent le mouchoir, & menacent de perdre celle qui le refuſera. Vous ne trouverez point dans la province, les ameublemens ni les perſonnes que vous voyez à Paris ; conclurez-vous avec dédain, que l'eſprit, le goût & le ton de la bonne compagnie, en ſont bannis ? Mon ami, par-tout où vous rencontrerez des hommes, ce ſont vos freres : tolerez leurs opinions, leurs uſages ; ménagez leur amour-propre : lorſqu'ils vous accueillent avec des témoignages d'affection, ils ont droit à vos égards & à votre bienveillance. Promettez-le moi, Luzigny, ne chériſſez pas tant la ſolitude : l'excès de ſon goût a peut-être plus d'inconvéniens que celui de la diſſipation. Il nourrit les chimères, il aigrit l'humeur, il

retarde l'expérience. Allons, plus de miſantropie ; conſervez vos excellens principes ; qu'ils ſoient la règle, non la cenſure de votre conduite : vous ne feriez pas tout le bien que vous pourriez, ſi en pratiquant la vertu, vous ne la rendiez pas aimable : prêtez-lui tous les charmes dont elle eſt ſuſceptible. Adieu, mon fils, je finis en vous diſant, comme je ne ſais quel Philoſophe à l'un de ſes diſciples : ſacrifiez aux graces.

XXIV.

M. de SAINT-JUST, *à ſa fille.*

JE vous remercie, Mademoiſelle, des jolies lettres que vous m'écrivez. (*) Elles m'amuſent, elles me ſervent de récréation au milieu des ennuyeuſes *paperaſſes* que je ſuis obligé de feuilleter ; Madame de Saint-Juſt prétend que j'y trouve un plaiſir infini. Elle ſe trompe bien ; ſi je ne craignois que nos affaires n'en allaſſent plus mal, j'abandonnerois de grand cœur cette beſogne à d'autres. Je dois pourtant me louer des peines que cela me coûte. Ta mere me mandoit hier que notre procès avance vers ſa fin : j'en ſuis enchanté. C'eſt pour vous, ma chere enfant, que nous travaillons : ma femme ni moi, ne jouirons

(*) M. de Saint-Juſt ne les a point conſervées.

pas long-tems du bien que le Jugement de notre affaire va vous aſſurer. Il doublera vos eſpérances; & Luzigny, quand nous ſongerons à ſon contrat de mariage, ce qui ne peut être encore de quelque tems, Luzigny ſera fort aiſe de cette augmentation de dot. Cent mille écus de plus, ſont un objet au moins: quoique le marquis ne connoiſſe guères le prix de l'argent, & qu'il t'aime autant qu'il peut t'aimer, ce petit incident ne te fera point de tort. Il eſt toujours conſtant, n'eſt-ce pas? Oh! je vois bien que le coquin veut que je paie ſon guidon de Gendarmerie. Allons quand il lui plaira, je ſuis à ſes ordres. Adieu, ma fille, je vous embraſſe tendrement.

XXV.

La Marquiſe, à M. de SAINT-JUST.

Nota. A la ſuite de pluſieurs nouvelles écrites de la main de Mademoiſelle de Saint-Juſt, & que l'Editeur a cru devoir ſupprimer, on lit ces mots de Madame de Luzigny:

JE vous félicite, Monſieur, de l'heureuſe tournure que prend votre affaire. Je n'ai pas beſoin de vous dire que cette augmentation de fortune, n'ajoutera rien aux ſentimens de mon fils & aux miens. Je veux le bonheur de Luzigny, votre aimable fille peut ſeule le faire; & quelque ſoit l'iſſue de votre procès,

j'attacherai un prix infini à une alliance qui doit reſſerrer nos nœuds & cimenter la tendre amitié qui unit nos deux familles.

XXVI.

Le Marquis, à ſa mere.

8 Mars.

J'ARRIVE accablé de fatigue & d'ennui; je ne puis me délaſſer qu'en dépoſant mes plaintes dans votre ſein. Quel métier que cette profeſſion des armes à laquelle on attache tant de conſidération! Que d'inutilités! Que de tems perdu! Il faut être automate pour le faire ſans dégoût. Quelles occupations pour un homme qui penſe! Ah! j'aurois bien pu laiſſer mon eſprit auprès de vous & d'Hortenſe, comme j'y ai laiſſé mon cœur. Les lumieres ſont de trop dans un militaire qui n'eſt deſtiné qu'à un rôle ſubalterne: à quoi lui ſerviroient-elles? A ſentir tout le ridicule des loix puériles qu'on lui impoſe, à lui faire élever courageuſement ſa voix contre la tyrannie. Ce n'eſt point là le compte de la plupart des Chefs militaires de nos jours. Des yeux & de la docilité pendant la paix, des bras & du courage pendant la guerre, c'eſt tout ce qu'ils attendent de ceux qui rempliſſent les grades inférieurs: s'ennuier, obéir & ſe taire, ſont les ſeules tâches qu'on doive s'y preſcrire. Oh! quant

à la premiere, on ne ſauroit la remplir plus exactement. Loin de vous, loin d'Hortenſe, & aſtreint aux devoirs les plus faſtidieux ; reſpirer la moitié de la journée, l'air infect & poudreux du manége ; être en ſociété, ſuivie avec ſes chevaux, s'occuper des plus minces détails de ſa *tenue*, comme une jolie femme de ſa parure.... Seroit-ce là ce qu'un Gentilhomme entend par ſervir le Roi & la Patrie ? *Il faut faire quelque choſe*, nous répétent les hommes à préjugés. Venez voir ce que nous faiſons, & jugez. *Il ne faut point perdre le tems de ſa jeuneſſe.* De grace, eſſayez d'inventer un moyen de le perdre auſſi complettement. Le Rentier le plus oiſif, le plus inepte, eſt un être moins inutile, & ſur-tout moins dangereux. Oui, mon état, auquel j'aſpirois avant de le connoître, m'inſpire l'ennui le plus profond ; mais vous m'ordonnez de le continuer : j'obéis ; la ſeule conſolation que j'aie, c'eſt de ſavoir qu'en ſubiſſant mon ſort, j'exécute vos volontés.

Encore ſi l'on voyoit devant ſoi une perſpective qui pût dédommager d'un tems ainſi perdu ; que la guerre vienne mettre fin à notre oiſiveté, tourner notre attention vers des objets plus importans : ſi nous gagnons au change, l'humanité y perd. Nous étions les jouets de caprices puérils ; nous allons devenir les inſtrumens des caprices les plus cruels : nous n'étions qu'à plaindre, nous allons devenir redoutables ; & à qui ? A nos ſemblables,

à des malheureux qui n'ont d'autre tort à notre égard, que celui d'habiter au-delà de nos frontieres. Cette deſtination n'eſt-elle pas révoltante ? Qu'on a bien fait d'attacher de la gloire à la remplir ! Sans cela, quelle eſt l'ame ſenſible qui eût pu s'y réſoudre ? Je frémis toutes les fois que je me retrace les horreurs auxquelles je ſerai peut-être forcé de préſider. Que ſais-je ſi moi qui aime tant ma mere & Hortenſe, je ne dois pas quelque jour, plonger mon épée dans le ſein d'un fils, dans le ſein d'un amant ? Et nous oſons former des vœux pour que la guerre nous arrache à notre inaction. Que la paix dure à jamais. Il vaut mieux végéter dans l'obſcurité que de recueillir des lauriers ſanglans. Il vaut mieux être oiſif que cruel.

S'il y a un peu d'humeur dans le début de ma lettre, ne me le pardonnez-vous pas ? La cauſe m'en ſemble ſi juſte ! mais je vous ai confié mes peines, & en m'entretenant avec vous, je les oublie. Pour les ſupporter avec autant de réſignation que vous le deſirez, il me faudroit la raiſon & le courage de M. de Lanſal : un Chef qui lui reſſembleroit, arrêteroit ſans effort toutes les plaintes que nous nous permettons. Il adouciroit les loix de la diſcipline ſans la relâcher ; il feroit régner l'humanité même au milieu des combats : la tête la plus fiere fléchiroit docilement ſous ſon joug ; ſon exemple rendroit le cœur le plus féroce ſenſible au cri touchant de la nature. Il ſeroit en tout ſemblable à un Lieutenant-

Colonel (M. de Béroncourt) que nous avons en garniſon avec nous. Ce digne Militaire inſpire au premier abord, l'eſtime & le reſpect. Il a le talent ſi rare d'allier la douceur à la fermeté : ſous ſes ordres, on remplit ſes devoirs par goût & non par contrainte. La plupart des Chefs voudroient trouver d'humbles cliens dans les Officiers qui leur ſont ſoumis ; il n'y veut voir que des camarades, ſur leſquels il n'a que l'aſcendant de l'expérience. Pour les autres, les ſoldats ſont des eſpèces d'eſclaves ; pour lui, ce ſont des enfans d'autant plus chers, que leur ſort eſt plus triſte : auſſi, combien il eſt récompenſé des ſoins qu'il prend d'eux ! Dès qu'il paroît, le ſourire du contentement eſt ſur toutes les lèvres ; on l'entoure, il ſemble qu'on cherche à deviner ce qu'il deſire, & qu'on ſe diſpute l'avantage de lui être utile. J'ai été pluſieurs fois témoin de ce touchant ſpectacle, & je me ſuis dit : ſi je pouvois eſpérer un pareil ſort, je fermerois les yeux ſur tant de minuties qui me dégoûtent, ſur tant d'horreurs qui me révoltent. Végéter trente ans dans les grades ſubalternes, être criblé de cruelles bleſſures, ce ne ſeroit pas acheter trop cher le bonheur de réunir à ce point l'amour & la conſidération.

Il vient de recevoir une preuve bien éclatante de ces deux ſentimens de la part de ſes camarades. Ils l'avoient invité à un grand repas avec leur Colonel, dont le caractere dur & les manières hautaines reſſerrent tous

ces cœurs qui ſe dilatent à l'aſpect de M. de Béroncourt. Vers la fin du repas, cet homme exemplaire, qui ſait fermer reſpectueuſement les yeux ſur les défauts de ſes ſupérieurs, & qui ne leur en rend pas moins ce qu'il leur doit, voulut porter à ſon Corps la ſanté du Chef commun; mais lui qui eſt accoutumé à n'y trouver que des hommes dociles au moindre acte de ſa volonté, ne cauſe point, cette fois, la plus légére émotion. Tous reſtent immobiles; un ſilence général eſt le ſeul ſigne d'improbation qu'on ſe permette: celui qui le cauſoit eſt incorrigible, ſi une leçon auſſi énergique ne le change pas. M. de Béroncourt paroiſſoit fort déconcerté, lorſque le plus ancien Officier ſe leve & répare ce chagrin paſſager. C'eſt la ſanté de M. de Béroncourt qu'il porte à ſes camarades. Quelle révolution ſoudaine! Chacun retrouve la voix pour exprimer ſon contentement. Le plancher retentit du nom de Béroncourt mille fois répété. C'eſt la ſanté de notre digne, de notre brave Lieutenant-Colonel que nous buvons. Tous s'empreſſent; on eût dit qu'il s'agiſſoit du pere commun de l'aſſemblée.

Voilà à mon gré, un des plus beaux triomphes auquel un militaire puiſſe aſpirer en tems de paix: auſſi M. de Béroncourt en a-t-il été attendri juſqu'aux larmes. Larmes délicieuſes, ne vous répandrai-je jamais?

Ce ſont de tels hommes qui me réconcilieroient avec la ſociété, ſi vos conſeils & vos

inſtances ne leur en épargnoient la peine. Je vois le monde davantage depuis quelque tems: j'y trouve même du plaiſir, parce que je crois vous en faire ; je crois plaire à Hortenſe.

Je ſuis avec reſpect.

XXVII.

La Marquiſe, à ſon fils.

JE veux encore vous gronder, mon ami ; mais pas auſſi vivement que la derniere fois : vous avouez qu'il y a de l'humeur dans le commencement de votre lettre, cet aveu me déſarme ; & ce que vous me dites de M de Béroncourt, me prouve que vous êtes guéri de vos accès de mélancolie. On ne peut haïr les hommes, quand on connoît, comme vous, tout le prix de leur eſtime.

Il faut, m'écrivez-vous, qu'un militaire deſtiné à un rôle ſubalterne, s'ennuie, obéiſſe & ſe taiſe. Obéir, ſans doute ; n'y ſeriez-vous pas obligé en quelque claſſe que vous vous ſuppoſiez ? L'obéiſſance au pouvoir légitime, eſt le premier devoir dans l'ordre ſocial : vous le ſentez trop bien pour que je m'abandonne à des raiſonnemens dont peut-être je me tirerois fort mal. Je vous rappellerai ſeulement que c'eſt parmi les Guerriers ſur-tout, que la ſoumiſſion aux loix eſt indiſpenſable. Eh ! où en ſerions-nous, ſi la portion des citoyens

qui a toujours les armes à la main, venoit à méconnoître la néceſſité de la ſubordination ? Obéiſſez, mon fils, & même avec plaiſir : donnez-en l'exemple à ceux que vous commandez, & ils obéiront à leur tour, avec moins de répugnance.

Vous vous ennuyez ; mais c'eſt votre faute. A quoi vous ſervent vos connoiſſances ? L'ennui eſt la punition des oiſifs & la maladie des ſots. Doit-on l'éprouver lorſqu'on a de l'eſprit & le deſir de le cultiver par l'étude ? J'entends dire à tout le monde, que l'art militaire eſt une ſcience très-vaſte & très-peu connue : pourquoi ne feriez-vous point votre principale occupation de vous la rendre familiere ? Ne ſeroit-ce pas, dans le fond, le premier & le plus légitime emploi des talens que vous avec reçus, ſauf à partager vos loiſirs entre la ſociété & des lectures plus agréables : car vous ne vous attendez point qu'une femme vous interdiſſe les fleurs de la belle littérature. Croyez-moi, diſtribuez ſur ce plan, les heures dont vous diſpoſez, & demandez à M. de Lanſal, ſi l'ennui empoiſonne une vie ainſi occupée.

Vous étiez haraſſé de fatigues lorſque vous m'avez écrit, vous voyiez tous les objets en noir ; vous avez déclamé contre votre état : je vous le pardonne, sûre que votre humeur une fois paſſée, vous avez ſenti le faux de vos raiſonnemens. Il eſt mille inſtans où l'on eſt livré à un dégoût qui nous éloigne de ce

que nous chériſſons ; l'exiſtence même nous devient à charge : mon cher Luzigny, on ſe guérit facilement, pour peu que la raiſon ait encore d'empire ſur nous.

Votre profeſſion vous déplaît, vos devoirs vous ſemblent faſtidieux ; le Rentier le plus oiſif, le plus inepte, eſt à vos yeux un être moins inutile que vous. Voilà le véritable ton d'un déclamateur : vous mettre ce ſeul trait ſous les yeux, c'eſt vous en faire ſentir le ridicule. M. le Commandeur d'Oiſemont qui vous aime toujours beaucoup, & qui a lu votre lettre, me diſoit hier : le langage que vous tient M. de Luzigny, ne m'eſt point inconnu : c'eſt celui de la plus grande partie des Officiers. Ils exagerent leurs peines, leurs fatigues ; ils ſe plaignent ſans ceſſe ; & ce qui vous étonnera, c'eſt que j'en ai rarement vus qui ne fuſſent déſeſpérés d'avoir quitté le ſervice. Ce ſont, pour la plupart, des amans chagrins, qui jurent cent fois par jour, de devenir infidèles, & qui éprouveroient la plus vive douleur ſi on briſoit leurs chaînes. Pendant la paix, ceux qui ont fait la guerre rougiſſent de revenir aux élémens d'un art dans lequel ils ſe ſont diſtingués au prix de leur ſang. Les jeunes gens qui ne ſentent pas le rapport qu'il y a entre les grandes opérations d'une campagne & les détails dont on les charge dans leurs garniſons, s'en indignent, & l'ennui ſuccéde au mépris qu'ils conçoivent pour leur état.

Je ne vous dirai point trivialement : *il faut faire quelque choſe, il ne faut pas perdre ſa jeuneſſe.* Je vous rappellerai les droits qu'a ſur vous la Patrie, comme citoyen opulent & noble : le ſoin qu'elle prend de conſerver vos poſſeſſions, les priviléges, les honneurs ſurtout qu'elle accorde à votre famille, vous font à chaque inſtant, contracter avec elle une dette que vous devez reſpecter. En vain m'objecteriez-vous que vous l'aurez payée en vous bornant à améliorer vos biens, en élevant pour elle, les rejettons d'une union légitime : la Patrie en demande autant de chacun de ſes enfans ; mais vous, à qui elle accorde une des premieres places dans la ſociété, vous lui devez bien davantage : ce n'eſt que par les plus généreux ſacrifices, que vous vous acquitterez. Deux carrieres s'ouvroient devant vous ; celle de la robe & celle des armes : vous avez choiſi celle-ci ; marchez au but avec conſtance. Il n'eſt plus tems de regarder en arriere : ou renoncez aux avantages que vous avez reçus en naiſſant, ou indemniſez-nous, vous diront vos concitoyens, des avances que nous vous avons faites.

Ne croyez pas que la Patrie ſoit une maîtreſſe ſévere, une créanciere impitoyable ; c'eſt une mere tendre qui vous ſaura gré des ſervices même que vous êtes obligé de lui rendre : de nouveaux bienfaits en ſeront le prix. Voyez M. de Béroncourt ; ſon mérite l'a avancé, il eſt chéri & reſpecté de ceux qui le connoiſſent, &

cependant il n'a fait que ſon devoir : combien il en eſt récompenſé ! Les triomphes, ſelon vos expreſſions, viennent le chercher juſqu'au ſein de la paix.

Ceux qu'on brigue en tems de guerre, ſont odieux aux Philoſophes ; vous vous les retracez avec horreur. Hélas ! ſi nous ſortions de cette paix dont les loiſirs vous peſent, ô ! mon fils ! je vous verrois voler avec tranſport au-devant des dangers. Senſible à la pitié, vous frémiriez des ſcènes ſanglantes que vous auriez ſous les yeux ; plus ſenſible à l'honneur, vous vous expoſeriez à tout pour mériter d'être diſtingué ; & moi je ſerois forcée d'applaudir. Ah ! c'eſt pour une mere que la guerre eſt le premier des maux. Vous pourrez ſortir ſain & ſauf de toutes les batailles où vous vous trouverez : il ne s'en donnera aucune où je n'aie autant à ſouffrir que celui de vos ſoldats le plus griévement bleſſé. Ah ! que ſont les maux du corps auprès de ceux de l'ame ? Dans la chaleur du combat, enivré par l'amour de la gloire, vous oublierez (& je vous y exhorte en mere courageuſe) vous oublierez tout ce qui vous attache à la vie, vous mettrez votre honneur à affronter la mort ; & moi, mon enfant, quelle comparaiſon ! . . . Je m'arrête, & ne veux point qu'un tel tableau affoibliſſe votre zèle. Je fais des vœux ſincères pour que la paix ſoit éternelle : ſi le Ciel les rejette, je n'aurai pas cette magnanimité des Dames de Lacédémone & de Rome ; mais ſûre que vous

ferez votre devoir, je me réſigne d'avance à tous les évenemens, & me dis : il eſt affreux d'égorger ſes ſemblables, il eſt cruel de réduire une mere au déſeſpoir ; mais il eſt beau de défendre ſa Patrie. Les larmes me gagnent. Adieu, Luzigny, adieu mon fils, mon cher fils.

XXVIII.

Le Marquis, à ſa mere.

QUELLE lettre vous m'avez écrite, ô ! la plus tendre des meres ! Que ſous votre plume la raiſon eſt aimable & touchante ! Il n'eſt aucune de vos expreſſions qui n'ait pénétré juſqu'à mon cœur : vous m'avez attendri, vous avez plus fait encore, vous m'avez donné une force qui me manquoit. Mon état ceſſe de m'être odieux : cependant je viens d'être témoin d'une ſcène d'horreur qui eût pu ébranler mes bonnes réſolutions ; mais je me ſuis rappellé votre lettre, j'ai gémi ſur le ſort de la malheureuſe humanité, & je me ſuis réſigné au mien. Je vous ai promis de ſuivre conſtamment la carriere dans laquelle je ſuis entré : puis-je oublier ma promeſſe ? Ah ! ce ſeroit aujourd'hui, ſi cela étoit encore en mon pouvoir. C'eſt peu d'égorger des hommes qui ne nous ont fait aucun mal, mais qui vivent ſous d'autres loix que les nôtres : notre barbarie s'étend ſur nos compatriotes. N'eſt-ce

pas être barbare que d'arracher à des travaux utiles, que d'arracher des bras d'une mere, un jeune citoyen qui remplit paiſiblement dans ſon village, ſa tâche envers l'Etat ? Tel étoit l'infortuné qui m'a donné le ſpectacle le plus touchant. Victime d'un moment d'imprudence & de la coupable ſupercherie d'un recruteur, il avoit quitté ſes parens, dont il étoit l'unique ſoutien, pour s'enrôler ſous les drapeaux d'un des Régimens que nous avons ici. Il ne fut pas long-tems à s'en repentir. Depuis deux ans, il languiſſoit ſous les chaînes qu'on lui avoit impoſées contre ſon gré : on lui apprend que ſon pere vient de finir ſes jours, le chagrin qu'il lui a cauſé en a avancé le terme ; ſa mere eſt inconſolable, elle ſuivra dans peu ſon époux ſi elle tarde à revoir ſon fils. Le jeune homme fond en larmes. (Je tiens ces détails de témoins oculaires ; je les ai crus précieux pour une ame telle que la vôtre.) Il va ſupplier ſes Chefs de lui accorder un congé, (*) les trouve inexorables ; & déſeſpéré, part, bien décidé, dit-il à un de ſes camarades, d'être de retour avant un mois. Son abſence eſt bien-tôt connue. Il eſt arrêté à dix lieues d'ici. & un Conſeil de guerre le condamne à mort. N'allez point vous indigner contre les Membres de ce Conſeil : en pareil

(*) Cette lettre étoit écrite avant les Ordonnances concernant les déſerteurs, dont l'humanité eſt r... vable a Louis XVI.

cas, ils ne peuvent avoir que l'inflexibilité de la loi, qui n'eſt malheureuſement que trop poſitive. Ils gémiſſent intérieurement, ils excuſent tout-bas le coupable, mais prononcent l'Arrêt fatal: leur victime alloit donc être immolée ce matin; ſon ſort avoit intéreſſé la ville entiere: j'ai vu toutes les meres ſanglotter à l'aſpect de cet infortuné. Il ne s'occupoit que de la ſienne en ces triſtes momens. Elle en mourra, diſoit-il, elle en mourra. On ne remarquoit point dans ſes traits, le déſeſpoir du crime, mais l'accablement profond d'un fils ſenſible, qui alloit faire le malheur de ſa famille. On voyoit qu'il regrettoit plus ſa mere que la vie. Il avoit fendu la preſſe, il étoit ſur la place deſtinée à l'exécution: on lui avoit bandé les yeux; ſes camarades tremblans alloient faire voler contre lui le plomb mortel. Tout-à-coup, le morne ſilence qui régnoit dans l'aſſemblée, eſt interrompu. On entend des cris & le bruit d'un caroſſe qui arrive rapidement: c'étoit celui de la Marquiſe de T.... femme du Colonel de ce malheureux jeune homme: elle apporte ſa grace. Le mot de *grace*, *grace*, eſt auſſi-tôt répété de bouche en bouche, avec des tranſports de joie: vous euſſiez dit que chacun des aſſiſtans venoit de ſauver ſon fils ou ſon frere. On ſe preſſe autour de lui, on l'accable de largeſſes. Cette premiere émotion fut ſi vive, qu'il en perdit l'uſage de ſes ſens: en les recouvrant, ſon premier ſoupir fut pour ſa mere. Madame de T.... eut bien

de la peine à percer la foule & à pénétrer juſqu'à lui. Dès qu'il l'apperçoit, il ſe jette à ſes pieds. Cette Dame qui aux agrémens les plus piquans, joint l'ame la plus ſenſible, le releve avec bonté, le conduit à ſa voiture, l'y place à ſes côtés, & retourne à ſon hôtel, aux acclamations de tout le peuple. C'étoit elle qui avoit preſſé ſon mari d'obtenir la grace de cet infortuné; & M. de T.... l'avoit reçue la veille. Elle avoit brigué le plaiſir de la lui annoncer: on y avoit mis pour condition, que le coupable ſubiroit toutes les horreurs qui précédent la mort. Qu'il en avoit coûté à la Marquiſe d'attendre pendant vingt-quatre heures, le moment de ſauver un miſérable! Elle ne s'en eſt pas tenue là: elle a pris ſoin de raſſurer celui qu'elle avoit délivré, & ſe charge de lui ſolliciter un congé. Il vouloit que l'argent qu'il avoit reçu fût pour ſa mere. Madame de T.... a doublé la ſomme, & s'eſt engagée à faire paſſer le tout à ſa deſtination. Je pourrois me livrer ſur cette avanture, à des réflexions qui ne ſeroient que trop fondées; je pourrois me récrier ſur la manière odieuſe dont on recrute nos Armées, ſur les fraudes & les violences que ſe permettent impunément ceux qui en ſont chargés; ſur la barbarie qu'il y a à punir de mort des malheureux qui échappent à un joug que ſouvent on leur a impoſé par force, & qu'on appéſantit de peur qu'ils ne le ſecouent, ſans s'appercevoir qu'on produit un effet contraire. Je pourrois

m'élever contre tant de cruelles inconſéquences dont je ſuis témoin chaque jour ; mais je ne veux pas troubler l'attendriſſement que mon récit vous cauſera peut-être.

Je ſuis avec reſpect, &c.

XXIX.

HORTENSE, au Marquis.

VOUS nous avez fait frémir, Monſieur ; mais que nous vous avons ſçu gré du dénouement qui a terminé nos allarmes ! Ma tante & moi avons partagé les impreſſions de tous les aſſiſtans. L'infortuné ! il a penſé perdre la vie, parce qu'il aimoit trop ſa mere. Quand on a pris le parti des armes, il faut donc renoncer aux ſentimens de la nature ? Ah ! ſi cela étoit, je ſaurois bien mauvais gré à Madame de Luzigny de vous y avoir engagé : heureuſement vous êtes loin de cette funeſte inſenſibilité, votre lettre l'annonce, & l'on n'a point à craindre que le ſpectacle des horreurs de la guerre endurciſſe votre ame. Comment ! il n'y avoit pas moyen de ſauver ce déſerteur ſans recourir à la Cour ? Ah ! Pour moi, ſi j'avois été l'un des Juges, j'aurois refuſé de prononcer la ſentence.... Mais je raiſonnerois peut-être de tout cela en femme qui n'entend rien à vos loix ; vous ririez de mes fauſſes idées : mon couſin, pardonnez mon igno-

rance. Je ne veux vous parler que de M. de Verſol : il eſt venu ici ces jours derniers avec Madame de Villiers. M. de Lorme nous apprit qu'elle avoit procuré à votre camarade, une penſion ſur la caſſette de Monſeigneur le Duc de *** & rioit de bon cœur en ſongeant aux menſonges officieux que cette Dame avoit dû ſe permettre pour détourner en faveur d'un Officier bien étourdi, bien merveilleux, & peut-être opulent, un or qui n'eſt réſervé par le Prince, qu'à la vertu indigente. » Tout s'accommode avec les bonnes ames, » me diſoit Madame votre mere, à qui je » faiſois part de mes réflexions à ce ſujet ; « » & vous ſeriez bien étonnée ſi je vous dé- » couvrois les fils ſecrets qui ont rapproché » pour quelques inſtans, Madame de Villiers » du Chevalier de Verſol ; ſi vous voyiez » qu'une grace indiſcrettement demandée par » celle-ci à un homme en place, l'a forcée » de ſolliciter auprès de M. le Duc de *** la » penſion qu'elle ſe repent ſans doute d'avoir » obtenue. « Quoiqu'il en ſoit, votre camarade ne gagne guères à ſe faire mieux connoître de nous. Que j'ai été révoltée du ton avec lequel il nous a parlé de M. de Flincourt, & ſur-tout de Mademoiſelle Blondel ! La mort de votre ami m'a coûté des larmes ; mais je plains davantage encore celle qu'il aima, qui ceſſa ſitôt de lui plaire, & dont il conſeva toute la tendreſſe quoiqu'il ne la méritât plus. M. de Verſol ne nous cacha point que ſans

lui, M. de Flincourt auroit peut-être épouſé cette *petite perſonne* : (c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſervit.) Il nous aſſura qu'en bon camarade, il s'étoit cru obligé d'avertir la famille du Baron, du *ſot projet* qu'il avoit conçu, & finit en copiant le ton & le geſte de l'acteur qu'il avoit vu la veille, par nous dire : *on a de ces filles là, on trouve des fous qui ſe ruinent pour elles ; mais épouſer, épouſer !*

La viſite de Madame de Villiers fut un peu longue : elle eut un entretien ſecret avec Madame votre mere. Je crois qu'il y fut queſtion de vous ; je ne peux vous dire à quel ſujet : j'imagine qu'elle ne ſe rétracta point dans ce tête-à-tête, de ce qu'elle avoit avancé d'avantageux ſur votre compte quelques minutes auparavant. M. de Verſol chantoit vos louanges de concert avec elle ; & je ne ſais pourquoi l'un & l'autre me déplaiſoient encore plus en m'entretenant de vous. J'aime bien cependant tout ce qui me rappelle le ſouvenir d'un parent qui me ſera toujours cher.

XXX.

Le Marquis, à Mademoiſelle de SAINT-JUST.

HORTENSE, ma bien-aimée, ô ! vous l'unique objet de mes penſées & de mes affections, avec quelle ivreſſe j'ai lu votre derniere lettre ! Les mots que vous avez tracés, ont

porté dans mon ame une paix délicieuſe : vous m'aimez! depuis l'aveu charmant que j'ai obtenu de vous, aveu arraché à votre délicateſſe, & qui fait palpiter mon cœur toutes les fois que je me le rappelle ; l'amour me tient lieu de tous les plaiſirs, me conſole de toutes les peines. Luzigny vous eſt cher, Luzigny vous adore. Hortenſe, je braverai déſormais, & les caprices de la fortune, & ceux plus cruels encore des hommes qui ont voulu nous ſéparer. Oſeroient-ils diſpoſer de votre main, forcer votre bouche à répéter à mon rival un ſerment que j'ai reçu ? Vous m'aimerez toujours. Qu'il ſera beau l'inſtant où, unis à jamais, nous commencerons à vivre l'un pour l'autre : mon impatience ne peut-elle le hâter ? Demain, aujourd'hui, à cette heure même j'irois aux pieds des Autels recevoir de vous le titre d'époux. .... Cette Madame de Villiers ! Eh ! de quoi ſe mêle-t-elle ? Parler, agir en ma faveur ! De grace qui l'en prie ? Croirez-vous qu'elle eſt venue entretenir ma mere d'un projet de mariage qu'elle a conçu ? Il eſt queſtion de la fille d'un riche Financier. Qu'elle ſoit aimable, cette fille, qu'elle ſoit opulente & belle, que m'importe ? Elle poſſéde une partie des fertiles Domaines que, pour ſervir l'Etat, mes aïeux ont engagés à des traitans : qu'elle les garde, puiſque le ſort l'en rend maîtreſſe ; qu'elle ſoit la proie de l'ambitieux ou de l'avare qui ſaura le mieux tromper ſon pere ; qu'on la vende à beaux deniers

derniers comptans ; je me suis donné à Hortense Moi, consentir à vous perdre ! jamais, jamais l'offre du monde entier ne sauroit me tenter

Le ton qu'a pris le Chevalier de Versol en vous parlant de Flincourt & de Mademoiselle Blondel, me révolte autant que vous, & ne me surprend plus. Il est si plein de l'idée de son mérite, ce M. de Versol ; il se voit si fort au-dessus des autres hommes par l'élégance de ses manières, les graces de son esprit ; il place si à propos des citations de nos opéras comiques. O ! c'est un être charmant. Je suis peu reconnoissant de tout le bien qu'il vous a dit de moi ; mais je lui envie le plaisir qu'il a de vous voir, de vous entendre : Hortense, il n'en sent pas le prix.

XXXI.

La Marquise, à son fils.

Vous êtes sans doute bien content de votre derniere lettre à votre cousine : vous allez être étonné d'apprendre que je vous sais mauvais gré de l'avoir écrite ; & peut-être dans votre humeur, m'accuserez-vous de rigorisme. Il vous semble si naturel de chercher à exprimer avec force les sentimens dont votre cœur est plein. J'approuve ces sentimens, mon ami ; mais la peinture en doit être modérée & décente, sur-tout lorsque vous vous adressez

à Mademoiſelle de Saint-Juſt. Il vous en coûtera pour ſuivre mon avis : Luzigny, croyez-moi, vous ſerez paié de votre docilité à vous y conformer ; parlez de votre amour avec plus de ſimplicité & de réſerve, vous ſerez plus perſuaſif. En liſant votre lettre, j'étois tentée de penſer que vous aimiez moins votre couſine : vous faites tant de phraſes pour aſſurer que vous l'adorez. Ce mot eſt très-beau, mon ami, tous les Héros de Romans & d'Opéra le répétent ; mais il eſt trop dangereux de les prendre pour modèles : leurs maîtreſſes ſont des Divinités ; l'épouſe que votre famille vous deſtine n'eſt qu'une femme. Elle fait honneur à ſon ſexe par un beau naturel, par ſon amour pour la vertu. Luzigny, ſi vous obtenez la main de Mademoiſelle de Saint-Juſt & que vous méritiez ſon eſtime, je vous trouverai heureux. Je vous le redis encore, craignez de livrer votre imagination aux rêves de nos Romanciers, non que je mépriſe leur talent, vous le ſavez, je le chéris ; mais il faut beaucoup de ſageſſe pour en jouir ſans riſque. Je ne parle que de ceux qui ont reſpecté les mœurs. Ils m'intéreſſent quand ils offrent un tableau fidele de nos uſages, de nos travers. Ils peignent ſouvent les hommes d'une manière outrée, & le défaut de vraiſemblance nuit à l'effet de leur pinceau. Je ne haïs point cependant ces modèles dont l'art aggrandit avec goût les proportions, & je ſais gré à l'Auteur qui, m'arrachant au monde,

que j'habite, me fait exiſter avec des êtres plus parfaits que ceux qui m'entourent : l'illuſion à laquelle il me livre eſt d'une courte durée ; elle eſt douce & ſouvent utile. Quelque éloge que je faſſe de la belle Poëſie & des bons Romans, ne nourriſſez pas votre eſprit de ces ſeules lectures, & ſur toutes choſes, n'écrivez plus à votre couſine en ſtyle de Roman : cachez au fond de votre cœur le feu dont Télémaque brûloit pour Eucharis ; que la vertu l'épure & le rende digne d'une autre Antiope.

Je ne vous louerai pas d'avoir fait confidence de ce que je vous mandois de mon entretien avec Madame de Villiers : vous préférez Mademoiſelle de Saint-Juſt à toutes les autres femmes ; vous jugez comme moi, que les méſalliances ne ſont pas auſſi avantageuſes qu'on le penſe quelquefois. La fille opulente qui s'allie à une famille noble, veut jouir avec faſte de toutes les prérogatives du rang que ſon mari a dans la ſociété : les préjugés de ſes parens ne ſont point ceux de la maiſon qu'elle va enrichir : ſes enfans ne verront en elle qu'une bourgeoiſe qui deshonore leur arbre généalogique. Ou elle rougira elle-même de ſon pere, & ne s'attachera qu'aux titres de ſon mari, ou elle ſera toujours en guerre avec ce dernier. Ajoutez que cette guerre ſera d'autant plus vive, que c'eſt le ſot orgueil qui la fomente. Sur tous ces points, vous avez bien raiſon ; mais je n'approuve pas l'indiſcré-

tion que vous commettez, & je blâme la manière hautaine avec laquelle vous rejettez l'offre qu'on vous faiſoit. Il y a des claſſes différentes dans l'Etat ; vous êtes d'une des premieres, eſt-ce une raiſon pour mépriſer les autres? C'eſt un grand malheur de nourrir entre les membres d'un même corps, l'eſprit de haine & de diſcorde. Si les Gens de la Cour ne diſtinguent qu'à peine quelques Nobles au-deſſous d'eux, & traitent dédaigneuſement tout le reſte de peuple ; ſi le Militaire & la Magiſtrature ſont dans un combat perpétuel ; ſi la Nobleſſe s'obſtine à ne voir dans la roture que ſes eſclaves affranchis, que réſultera-t-il du choc de tous ces intérêts? Notre malheur commun. Nous ſommes tous freres : la Religion & la Morale nous le répétent de concert. Le pere de famille vous retient auprès de lui, il ſe conduit par vos conſeils; méritez ſa confiance ; ne vous croiez pas d'une autre eſpèce que ceux qui ſont chargés des ſoins du ménage, ou des travaux de l'agriculture & des arts. Mon jeune Philoſophe, conſervez vos diſtinctions, vos priviléges, j'y conſens ; mais reconnoiſſons enſemble que le vice ſeul eſt roturier.

Encore un mot, mon ami, & ma mercuriale eſt finie. Vous, moi, ni M. de Verſol, ne ſommes exempts de ridicules & de défauts. Nous avons tous beſoin d'indulgence, & il me ſemble que vous n'en avez guères pour votre camarade.

XXXII.

La Marquiſe, à M. de SAINT-JUST.

IL ſe préſente pour Mademoiſelle de Saint-Juſt, mon cher couſin, un parti ſi avantageux, que je me crois obligée de vous en donner avis. Ce n'eſt plus Madame de Villiers qui veut enlever à Luzigny votre aimable fille, au contraire, dès qu'elle a été inſtruite des vues de M. le Comte de More, m'a conſeillé de ne vous en point parler. Elle vous écrit, eſpérant vous détourner de ce projet de mariage. Quelles raiſons apportera-t-elle pour motiver votre refus? M. le Comte de More poſſéde plus de cinquante mille écus de rente en fonds de terre, jouit à la Cour, à l'Armée & ici de la meilleure réputation. Entiérement maître à vingt-cinq ans, de ſa grande fortune, il en a diſpoſé avec ſageſſe. Son extérieur eſt noble, ſa phyſionomie douce & ſpirituelle, ſon eſprit aimable & cultivé: une femme ſera heureuſe avec lui ſi elle veut l'être. Il connoît le prix d'une vie paiſible & retirée, & c'eſt avec Mademoiſelle de Saint-Juſt qu'il deſire paſſer la ſienne: ſes offres ſont ſérieuſes. Il demande une prompte réponſe. Hortenſe ne ſait encore rien de tout cela, non plus que mon fils, qui en ſeroit déſolé. Il m'en coûte pour vous l'écrire; mais

je me reprocherois de n'en avoir pas le courage. Adieu, mon cher couſin ; examinez ma propoſition, conſultez-vous mûrement : le cœur me battera bien fort en recevant votre réponſe.

Avis de l'Éditeur.

Nous avons vu le Marquis de Luzigny partir très-épris de ſa couſine, & arriver à Strasbourg déſeſpéré de l'avoir quittée. J'ai eu vingt ans comme lui, & je n'ignore point qu'à cet âge, on croit ne pouvoir ſe conſoler des chagrins que cauſe l'amour. Eclairé par l'expérience, je ſouriois au récit de ſes peines, & comme M. de Saint-Juſt, je craignois d'apprendre qu'Hortenſe étoit oubliée, ou du moins que malgré tant de promeſſes de l'aimer toujours, ſon couſin lui étoit infidele. La conduite de M. de Luzigny avec Madame de Goertz ne me raſſuroit qu'à peine : je jugeois bien qu'il ne s'aviliroit point par le libertinage ; mais je ne croiois pas qu'un ſentiment avoué de la vertu, pourroit ſeul occuper ſon ame. J'appris avec inquiétude, que la Comteſſe de Neubourg avoit remarqué ce jeune homme, & que cette femme inconſidérée & coquette, ſe flattoit de triompher d'une ſageſſe devenue l'objet de ſes agréables plaiſanteries, quoiqu'elle lui inſpirât une eſtime véritable : auſſi je fus fort aiſe de ſavoir qu'au lieu d'aller

avec Madame de Neubourg en Allemagne, il ſe rendoit au Château de . . . . . près Saverne. Le mérite de Mademoiſelle Blondel étoit aſſez éminent pour qu'il le diſtinguât : bientôt il s'imagina avoir retrouvé en elle l'ami qu'il avoit perdu ; mais j'ai entrevu que cette Demoiſelle s'étoit mépriſe ſur la nature des ſentimens qu'elle lui inſpiroit. Cette erreur fut courte, & n'eut aucunes ſuites facheuſes. Mademoiſelle Blondel à la mort de ſon pere, ſe retira auprès de Madame de Montalbin, à l'Abbaye de Rai ** & y a mérité l'eſtime de toutes les perſonnes qui l'y ont connue.

De retour à Strasbourg, le Marquis de Luzigny ſe lia indiſcrétement avec une actrice jeune & jolie, qui avoit alors dans cette ville beaucoup de ſuccès. Les mœurs de cette femme n'offroient à l'extérieur rien de déréglé. On la croioit mariée, & elle ſe faiſoit gloire de ſon attachement pour l'homme à qui elle donnoit publiquement le titre d'époux. Elle ſe plaignoit de ſi bonne-foi au Marquis, des dangers de ſon état ; elle paroiſſoit faire tant de cas de la vertu, elle en parloit avec tant de graces & ſi peu d'emphaſe en même-tems, qu'elle lui inſpira des ſentimens trop tendres, & qu'il cherchoit à ſe cacher à lui-même. Bientôt l'ami de Mademoiſelle Blondel connut à ſes dépens, combien il y a de riſques à vouloir être celui de toutes les femmes aimables. Mais revenons à M. de Saiut-Juſt : Madame de Luzigny en reçut la lettre ſuivante.

XXXIII.

M. de SAINT-JUST, à la Marquiſe.

Moulins 15 Mars.

JE ſuis bien aiſe, Madame, de voir que vous vous rapprochez de ma façon de penſer; vous trouvez, comme moi, M. votre fils trop jeune, vous ne ſongez plus à le marier, & c'eſt avec raiſon : ſi cet aimable jeune homme avoit une trentaine d'années, je vous ſaurois mauvais gré de me propoſer pour Hortenſe un autre parti : celui dont il eſt à préſent queſtion me ſemble excellent; mais j'ai promis à Madame de Saint-Juſt de ne plus me mêler du mariage de ma fille. Elle veut, ſous prétexte d'accorder à cette enfant une entiere liberté, influer ſeule ſur le choix de ſon époux : je ne ſuis point à m'appercevoir de cela, & pour avoir la paix, je laiſſerai cette importante affaire entre ſes mains. Ne croiez pas Madame, que ſi je conſervois le droit de nommer mon gendre, la grande fortune du Comte de More fût un motif aſſez puiſſant pour me porter à deſirer ſon alliance. L'aiſance ne gâte rien en ménage; mais la richeſſe ne fait pas les meilleurs. On s'eſt ſi bien accoutumé dans ce ſiecle de luxe & d'égoïſme, à ne calculer que la dot de ſa femme, ſans tenir compte de ſes vertus, qu'on ne demande plus en elle la

beauté ou les graces. Des courtiſanes conſolent les maris, de la laideur ou du peu d'agrément de leurs épouſes ; & je ne ſais quelle Philoſophie fournit de beaux raiſonnemens pour excuſer nos déſordres. Elle nous apprend ſurtout à ne plus rougir de nous méſallier pour nous enrichir. Ne croyez pas que notre Nobleſſe devenue à moitié roturiere, en ſoit plus traitable & moins fiere. On ne prouve plus par quartiers, on s'en conſole en faiſant des recherches pour multiplier les degrés ; & ſi on remonte à une certaine époque, on ſe juge aſſez bon Gentilhomme pour annoblir une fille riche, dût ſon pere être banqueroutier. Eh ! que nous importe la famille de nos femmes ? Eſt-ce qu'on a des parens à préſent, à moins qu'ils ne ſoient dans des places éminentes & en crédit ? Auſſi, quel eſt le fruit de tous ces ménages qu'aſſortit l'avarice & l'ambition, & que le prêtre bénit en dépit des hommes incrédules qui les contractent ? Un petit nombre d'enfans deſirés par la vanité ou par haine pour nos héritiers ; & après quelques années de mariage, l'éloignement des époux ou leur ſéparation éclatante & ſcandaleuſe. Les mœurs de ce ſiecle me révoltent à un point que je ne puis exprimer. Par-tout je trouve des traces de corruption ; ſi vous ſaviez combien j'en ai découvert chez tous les hommes dont j'ai eu beſoins pour conduire mon grand procès au point d'être jugé ſous un mois ; ma chere couſine, cela fait horreur. Il reſte encore

d'honnêtes gens ſans doute ; mais que le nombre en eſt petit ! & qu'eſpérer de la génération qui nous ſuivra ? L'éducation me ſemble ſi défectueuſe. Plus d'études ſérieuſes ; on ne demande que des talens agréables. Chercher la ſcience pour mieux connoître ſes devoirs, les connoître pour les pratiquer avec fidélité, ce n'eſt point là le vœu de notre jeuneſſe actuelle. Parler de tout, décider ſans appel, aſſigner les rangs à nos maîtres, voilà le ton des écoliers d'à-préſent ; & quand je leur cite le vertueux Rollin dont je n'oublierai jamais les touchantes leçons, ces jolis étourdis me répondent en ſouriant avec dédain, que ce Rollin n'étoit pas Philoſophe --- Mes petits amis, il fut réglé dans ſes mœurs, d'un commerce sûr & doux, d'un eſprit agréable & ſolide : rarement la raiſon, la probité & la ſcience furent ſi bien unies que dans ce Chrétien-là. Vos Philoſophes ne ſeroient-ils pas formés ſur un ſi parfait modèle ? En ce cas, je vous plains de les écouter avec tant de complaiſance ---- Ils ont mis leur doctrine dans de jolis contes ; ils chargent des actrices charmantes de nous la débiter, &c. -- Juſtement, Meſſieurs, certains propos, certaines maximes qu'on entend au Théâtre, qui ſont conſignés dans les brochures du jour, & qu'on répéte dans nos cercles, gâtent les meilleures éducations. On écrit trop, & on ſonge à mieux dire qu'à bien faire. Je ne ſuis pas dévot quoique ma femme ne néglige rien pour me rendre auſſi

bon qu'elle ; mais encore une fois, ma chere couſine, je ſuis indigné de la licence de nos mœurs, & je fais des vœux ſinceres pour que nos enfans échappent à la contagion générale. Je voudrois que mon Hortenſe trouvât bientôt dans un honnête mariage, le bonheur dont je la crois digne, & que votre fils évitant les piéges ſemés ſur ſa route, méritât l'amitié de ſes égaux, le reſpect de ſes inférieurs & l'eſtime de ſes Chefs : qu'il avance avec zèle dans la carriere que ſes peres lui ont ouverte, & à l'âge où le ſage Montaigne ſe maria, nous lui chercherons une femme qui le rendra heureux. On m'a dit que M. de Luzigny aimoit le livre de Montaigne ; j'en ſuis ravi. C'eſt beaucoup à vingt ans, de ſe plaire à marcher avec un tel guide, quoiqu'il ne faille pas le ſuivre aveuglément. Je lui conſeillerois encore la lecture de Plutarque, ſur-tout s'il pouvoit le lire dans ſa langue originale. C'eſt un avantage que je n'ai point & que je regrette de ne pas poſſéder ; mais je ſuis entré trop jeune au ſervice, & tant que j'y ſuis reſté, je n'ai guères pris le tems d'étudier : je voulois faire mon devoir, & je le faiſois bien. Je montrerois vingt lettres qui prouvent en quelle eſtime j'ai été auprès de MM. les Maréchaux d'Aſfeld, de Saxe & de Belleisle. Ce premier ſur-tout m'a honoré d'une amitié particuliere : le ſouvenir que j'en conſerve & le témoignage de ma bonne conſcience me conſolent dans ma retraite, de quelques déſagrémens que mes

envieux m'ont donné. Je ſuis reſté long-tems en chemin, & je n'ai pas été bien haut ; mais je ne rougirai devant aucun de ceux avec qui j'ai voyagé.

Revenons, Madame, au mariage que vous me propoſez pour Hortenſe ; je ne m'en mêlerai point, cela eſt décidé. J'écris à Madame de Saint-Juſt pour déterminer ma fille à y conſentir, & je vous remercie de nous avoir ménagé un auſſi bonne affaire.

XXXIV.

M. de SAINT-JUST, à HORTENSE.

VOTRE mere doit, ma chere amie, vous faire part d'une propoſition très-importante, & que je vous conſeille de ne pas re jetter légérement. J'ai connu bien des jeunes perſonnes qui, fieres de la liberté qu'on leur laiſſoit, ont dédaigné les bons avis de leurs parens, & ſe ſont préparés des chagrins dans un âge avancé, en choiſiſſant pour mari, non l'homme qu'elles eſtimoient le plus, mais celui qu'elles croioient aimer davantage. M. le Comte de More que vous voyez quelquefois chez Madame la Maréchale, nous fait l'honneur de vous demander en mariage : je vous conſeille, ſi vous m'aimez, de ne le point refuſer. Il paroit que Madame de Luzigny penſe comme moi que ſon fils eſt trop jeune pour vous unir à lui. J'ai con-

ſenti d'abord à cette alliance : ce qu'on m'avoit mandé de M. de Priville m'engagea depuis à changer de ſentiment ; mieux inſtruit, vous m'avez vu vous parler encore de votre couſin ; c'étoit par pure complaiſance. A préſent mon Hortenſe, je te conjure de ne point rejetter les offres du Comte, elles ſont très-avantageuſes, & Madame la Maréchale ſans l'aveu de laquelle je ne vous marirai point, puiſque vous avez l'honneur d'être de ſes parentes, m'écrit pour te déterminer à nous accorder la ſatisfaction que nous deſirons tous. Adieu, ma fille, décidez-vous promptement. Adieu, aime toujours, ton bon homme de pere. Il ne deſire que le bonheur de ſon Hortenſe.

XXXV.

La Marquiſe, à M. de SAINT-JUST.

VOUS n'avez pas ſaiſi le véritable ſens de ma lettre, Monſieur, je ne trouve point mon fils trop jeune pour le marier. je perſiſte an contraire à croire que dans quelque état & de quelque condition qu'on ſoit, dès que la nature nous appelle à nous reproduire, il eſt ſage à ceux qui ont le moyen d'élever une famille, de s'occuper de ce ſoin reſpectable. S'il y a eu plus de vertus chez quelques peuples que vous n'en trouvez parmi

nous, c'eſt que la loi du mariage y a été plus ſacrée, & qu'on s'y ſoumettoit, & plus généralement & plutôt. L'autorité des chefs de famille qui eſt la ſauve-garde des bonnes mœurs, ne ſe conſerve bien que dans les ſociétés où les vieillards jouiſſent de la gloire de ſe voir entourés de pluſieurs générations. Le pere intéreſſé à mériter le reſpect de ſes enfans, s'écarte moins de celui qu'il doit à leur ayeul, & de la bonne police des familles particulieres, naît le bonheur général. En France & dans les autres Etats de l'Europe, un homme déja d'un certain âge, attend que ſes pere & mere ſoient morts pour ſonger à leur donner des ſucceſſeurs. On lui choiſit une fille très-jeune, & ſouvent au ſortir du Couvent Elle ne lui inſpire aucune confiance, & s'il conſent à regret à lui permettre de nourrir, ou du moins de veiller ſur la nourriture de leurs enfans, il n'oſe lui en confier l'éducation. L'enfance a perdu toutes ces graces, aux yeux de cet époux déja valétudinaire, il ſe hâte d'éloigner de lui & ſes fils & ſes filles; & meurt enfin ſans connoître ceux qui lui doivent le jour. L'Abbé de Réville me diſoit dernierement qu'il avoit été étonné de la grande quantité de familles nobles dont les chefs depuis un ſiécle & demi, ont preſque de génération en génération, laiſſé leurs enfans ſous la tutelle de leur mere. Ce grand amateur de généalogies croit s'être apperçu qu'il n'en étoit pas ainſi en remontant à une époque

plus éloignée. Sans m'arrêter à fixer la valeur de cette petite obſervation, mon fils eſt ſelon de moi dans l'âge où l'on doit penſer ſérieuſement à ſe marier ; & c'eſt à Mademoiſelle de Saint-Juſt que je voudrois l'unir. J'aurois cru me manquer à moi-même en ne vous inſtruiſant pas des offres de M. le Comte de More. Vous laiſſez à votre fille la liberté de les accepter ou de les refuſer. Je deſire vivement qu'elle ne les accepte pas, & que renonçant en faveur de Luzigny à votre opinion ſur le mariage des militaires, vous me donniez l'eſpérance d'obtenir bientôt de nos enfans le titre de grand'mere. Il ne m'effraie plus, mon cher couſin! au contraire, je l'ambitionne. J'aime Mademoiſelle de Saint-Juſt autant que j'aimai ma fille. Ma chere Julie n'eſt plus! je croirai l'avoir retrouvée ſi vous m'accordez Hortenſe.

Vous avez bien raiſon, Monſieur, de vous élever contre tout ce qui choque la décence & tend à corrompre les bonnes mœurs. Je m'applaudis de penſer à cet égard comme vous. Je ſuis révoltée des tableaux licencieux que la peinture & tous les arts multiplient ſans ceſſe ſous nos yeux. La Poëſie même ſe deſhonore depuis long-tems par des images trop laſcives. Je retrouve juſques dans les ſalons de nos anciens Châteaux des livres plus dangereux & bien moins intéreſſans que nos Amadis. Vous ſavez ce que le brave la Noue penſoit de cet ouvrage. Quoi, mon cher

couſin, la fiction ne pourroit-elle plus nous plaire qu'en bleſſant la pudeur? Le Curé de Dom Quichotte brûleroit ſans doute la plus grande partie de ces livres nouveaux, & effaceroit bien des lignes du peu de pages qu'il conſerveroit. Si je l'oſois, je m'adreſſerois à leurs auteurs, & leur dirois, l'homme adonné au vice en connoît en dépit de lui-même toute la difformité; mais il ſe diſſimule les charmes de la vertu, diſſipez ſon erreur. Qu'il voie le bien qu'il a perdu, & qu'il gémiſſe de s'en être privé. Plus j'y réfléchis; ce n'eſt pas la peinture du libertinage qui corrige le voluptueux: ſi elle eſt forte, il la juge outrée; & qu'elle ſoit outrée ou vraie, elle a trop de dangers. Je ne ſais quel écrivain a dit: Venus, ſous le fatal reſeau dont l'enveloppa ſon jaloux mari, Venus adultère, loin de s'enlaidir aux yeux de l'Olympe, enflamma tous les Dieux, & leur fit envier le ſort de celui qui préſide à la guerre.

Je vois avec plus d'indulgence que vous, mon cher couſin, la génération qui nous ſuivra. J'aurois de la peine à croire que nous allons toujours à grand pas vers le vice, ſans jamais retourner à la vertu. L'éducation de la jeuneſſe a été négligée. Eſpérons qu'on s'en appercevra, & que ſi on s'eſt écarté des bons principes, on y reviendra. Pour s'en éloigner encore? j'en conviens, la vie des états, ſi on peut s'exprimer ainſi, eſt comme celle des particuliers partagée entre le bien & le mal.

Les hônnêtes gens travaillent à rendre ce partage inégal, mais qu'ils ne ſe flattent point de rappeller Aſtrée, & de réaliſer la fable du ſiécle d'or.

Je reçois à l'inſtant une lettre de Madame de Saint-Juſt, & je ſuis au comble de la joie. Ma couſine m'envoie la réponſe de l'aimable Hortenſe. Liſez-la, Monſieur, liſez-la. Il n'eſt plus queſtion de M. le Comte de More N'eſt-ce pas ? Hortenſe eſt à moi. Je vous donne mon fils. Puiſſe le préſent que je vous fais, vous paroître d'un prix égal à celui que je reçois, & dont je vous remercie de tout mon cœur.

XXXVI.

M. de LANSAL, *au Marquis.*

VOUS êtes donc, mon cher Luzigny, de la partie de campagne que Delphire a préparé pour demain: il faut ſans doute vous en féliciter. Déja votre bonheur a éveillé l'envie, & vous êtes trop heureux de conſerver quelques amis pour vous défendre de ſa rage. M. de Colanget eſt de ce nombre: il vient de prendre votre parti avec chaleur contre pluſieurs jeunes gens qui me rappellant les plaintes que je me ſuis permis ſur votre éloignement pour la ſociété, me plaiſantoient de votre aſſiduité auprès de Delphire. J'avois

beau proteſter que votre attachement eſt pur ; & répéter tout ce que vous m'avez dit de votre amitié pour cette femme charmante, les rieurs n'étoient pas de mon côté : ſans Colanget j'étois réduit à me taire. Mais il eſt ſi perſuadé que vous ne vous écarterez point du ſentier de l'honneur & du devoir, qu'il s'eſt élevé contre vos adverſaires avec un courage qui a ranimé le mien. J'ai preſque affirmé que jamais vous n'oublieriez Hortenſe. Ne croiez pas cependant que j'aie commis l'indiſcrétion de prononcer au milieu de ces étourdis un nom ſi reſpectable à vos yeux ; mais je ſuis convenu que vous étiez amoureux d'une jeune perſonne auſſi vertueuſe que belle. Je les ai aſſuré avec Colanget, que ſi Delphire vous paroiſſoit aimable comme à nous tous, Delphire cependant ne vous ſéduiroit pas. . . . Vous partez, Luzigny, hélas ! me ſerois-je trop engagé.

XXXVII.

M. de LANSAL, *à la Marquiſe.*

JE vais être indiſcret, commettre même une eſpèce de trahiſon ; mais c'eſt un triomphe de mon jeune éleve que j'ai à célébrer. Ne ſuis-je pas excuſable ? Le Marquis m'a bien dit : » De grace, qu'on ignore ma faute ; qu'Hor-» tenſe ſur-tout n'en ſache rien. Oh ! ſi elle

» le ſait, je ſuis inconſolable, je ſuis perdu ». Je lui ai promis qu'elle l'ignoreroit, c'eſt à vous Madame, à remplir mon engagement, en lui taiſant la victoire qu'elle vient de remporter: elle eſt complette, & d'autant plus glorieuſe, qu'elle a été plus diſputée, qu'Hortenſe eſt à cent lieues; que ſa rivale eſt ſéduiſante, & que le Marquis eſt dans l'ivreſſe de ſes ſens.

Une jeune Actrice plus décente qu'on ne l'eſt communément dans cet état, paroiſſoit avoir intéreſſé M. de Luzigny, moins encore par ſes charmes, que par ſes talens. Il aime la déclamation, & pour cultiver cet art, il préféroit depuis quelque tems ſes leçons à celles d'un grave rival de Briſſart que nous avons ici. * Il eſt des choſes que le Mentor le plus vigilant ne doit point appercevoir; cette préférence étoit fort innocente: je voyois d'ailleurs que la ſociété de cette femme donnoit à notre jeune miſantrope, une certaine aménité dont je ne le croyois pas ſuſceptible. Félicitons-nous de l'effet, me diſois-je, ſans rien craindre de la cauſe, je connois ſon cœur; il eſt en ſûreté. Le goût de M. de Luzigny pour la jeune Melpomène ſe décidoit cependant, & devenoit plus vif chaque jour. Il briguoit les places voiſines du théâtre, dès qu'elle avoit un rôle. Il ſacrifioit le plaiſir de

* M. Aufreſne, célébre acteur qui a long tems habité Strasbourg.

l'illuſion à celui de la voir de plus près. Tout étoit enchanteur pour lui dans cette belle bouche. Il avoit l'air d'applaudir au Poëte ; mais moi qui ai étudié ſa phiſionomie, j'y liſois que c'étoit uniquement à l'Actrice. Lorſqu'on exaltoit ſes talens, il rougiſſoit comme s'il eût eu part à l'éloge : ſi on la critiquoit, & qu'il ne pût la défendre avec ſuccès, elle ſe formera, diſoit-il, elle eſt ſi jeune ! titre charmant à l'indulgence ! il ne s'appercevoit pas que ce titre produiſoit dans ſon ame d'autres ſentimens. L'Actrice plus clairvoyante, avoit ſoin de les nourrir. Enchaîner ce fier Hippolyte, lui paroiſſoit un triomphe flatteur pour ſa vanité. Je veux bien préſumer qu'elle n'avoit point d'autres vues, ou que du moins elle a eu l'adreſſe de les diſſimuler à ſon eſclave. Car, voilà depuis quelques jours, ce qu'étoit le Marquis, & il l'ignoroit. J'ai voulu le ménager. J'ai fait mes remarques en ſilence. En les lui découvrant il eût fallu les accompagner de reproches, il ne les méritoit pas alors, & il eſt quelquefois dangereux de marquer de la méfiance aux jeunes gens ſur les diſpoſitions de leur cœur : j'aurois parié d'ailleurs qu'il n'avoit point parlé de ſa flamme ; cet aveu l'eût trop fait rougir. D'un autre côté, une jeune Actrice pleine de talens, déployant tout le manége d'une coquetterie décente, parlant le langage du ſentiment, & dépouillant l'amour de ce qui peut faire paroître cette paſſion groſſiere aux ames déli-

eates, une telle Syrène me ſembloit redoutable, au moins pour la tête ardente de mon pupile. En vain me diſois-je avec l'un des plus ingénieux de nos Poëtes, (le C. de Bernis)

Efforts dangereux d'une Belle:
L'Amour peut vous rendre impuiſſans;
Et le cœur d'un amant fidèle
Echappe au preſtige des ſens.

Pluſieurs indices m'annonçoient que le cœur du Marquis alloit céder à l'impétuoſité de ſes ſens. Je le voyois dans un trouble qui me découvroit, non une paſſion malheureuſe après la jouiſſance; mais une paſſion produiſant des remords même avant d'être ſatisfaite. Je devinois ſes combats intérieurs. Je crus enfin devoir me montrer pour aſſurer ſon triomphe. Inſtruit qu'il devoit y avoir une partie de campagne dont cette femme étoit, je préſumai que M. de Luzigny l'accompagneroit. Je remis une lettre pour lui à Dugué, avec ordre de la lui préſenter avant ſon départ. Le bon homme n'avoit point encore remis mon meſſage, lorſque tourmenté par l'inquiétude que me cauſoit M. votre fils, j'entrai hier dans ſa chambre. Il étoit ſi ému que d'abord il ne m'apperçut point. Une lettre qu'il venoit de cacheter étoit ſur ſa table. Il ſe promenoit à grands pas, & à ſon agitation, j'imaginai qu'il récitoit un rôle. J'en fus preſque convaincu quand je l'entendis dire avec

force : *Non, tu ne partiras point ;* mais le nom d'Hortenſe prononcé d'un ton de voix attendri, me tira d'erreur. Je l'appellai ; il ſe retourna avec vivacité, & ſans me donner le tems de le queſtionner, il ſe précipite dans mes bras, & s'écrie : ah ! mon pere, venez m'aider. J'ai beſoin de votre ſecours. Sauvez-moi d'un crime, d'un parjure. Une fatale paſſion alloit m'égarer. Je ſentois mon cœur céder à ſa violence ; mais au fond de ce cœur, l'image d'Hortenſe me reprochoit l'infidélité dont j'allois me ſouiller, & pour qui ? Apprenez . . . . Je vous entends, mon ami, ai-je repris d'un air tranquille. Je connoiſſois votre ſituation. Elle ne m'allarmoit pas encore. Un goût léger, le caprice des ſens, ne peuvent avoir des ſuites dangereuſes, lorſqu'on a comme vous des principes ſolides d'honnêteté. Vous vous exagérez votre état — Oh ! non, Monſieur, non. Il eſt déſeſpéré ſi vous ne ſecondez ma foibleſſe. Emparez-vous de ce fatal billet, auteur de mon crime, déchirez à mes yeux cette lettre coupable qui devoit lui ſervir de réponſe. Ne m'épargnez point ; vengez Hortenſe en m'humiliant, en m'affligeant. Je mérite de la perdre ; mais je vous en conjure, qu'elle ignore mon égarement, ou bien vous me mettez au déſeſpoir. Je le lui ai promis. Je l'ai raſſuré, conſolé : j'ai ouvert le billet. Il étoit conçu dans les termes les plus paſſionnés. Mon pupille avoit fait la conquête la plus entiere, on en con-

venoit dans ce dangereux écrit. Une premiere lecture lui avoit tourné la tête : c'eſt dans un premier tranſport qu'il avoit tracé ſa réponſe ; tout y annoncoit le défaut de réflexion, bien plus que le ſentiment. Je ſuis arrivé au moment où la raiſon, où le véritable amour reprenoient leurs droits ; & j'ai fort peu contribué à leur triomphe : il ne doit être attribué qu'à l'ame honnête & ſenſible du Marquis. Quand même il auroit conſommé ſa faute, il ne la ſentiroit pas plus vivement ; il a pris la déclamation en horreur, il ne veut plus aller au ſpectacle qu'il ne ſoit parfaitement guéri. Ces remédes violens feroient croire que le mal l'étoit ; mais il ſe fait illuſion à lui-même. C'eſt la pureté de ſon premier amour qui lui exagére ſes torts. Je les lui ai déja pardonnés, je fais bien plus, je l'en aime, je l'en eſtime davantage.

J'ai été le voir ce matin, il avoit paſſé une nuit plus calme que la précédente. » On eſt ſi tranquille, m'a-t-il dit, quand on eſt rendu à la vertu. L'yvreſſe qui agitoit mes ſens, le remords qui déja me dévoroit, m'avoit ôté la paix de l'ame, mon ſacrifice me l'a fait recouvrer. Avouerai-je à ma honte qu'il m'a beaucoup coûté ? . . . . Combien cet humiliant aveu offenſe mon Hortenſe ».

Il m'a fallu lui répéter ma promeſſe de ne pas l'en inſtruire. La crainte qu'il en a, fait bien honneur à l'un & à l'autre. Le Marquis ne redouteroit point tant Mademoiſelle de Saint-Juſt, s'il l'aimoit moins. M'objectera-

son qu'une Actrice a pu lui disputer un moment le cœur de mon pupile, je repondrai que ce n'est pas connoître celui d'un jeune homme, que d'ignorer qu'il peut allier un goût passager & même vif, à une passion beaucoup plus sérieuse, à laquelle l'absence a fait perdre quelque chose de son empire sur les sens. Je regarde donc, Madame, la scène dont j'ai été témoin, comme un des plus beaux momens de la jeunesse du Marquis. Elle prouve que ce n'est point à l'apathie qu'il doit sa sagesse précoce ; & à son âge la fidélité est toujours méritoire. Triomphons l'un & l'autre, notre cause est commune. Dans un siécle, dans une profession, à un âge où l'on se pique d'être corrompu, vous avez un fils, & moi, Madame, un éleve vertueux.

Je suis avec respect, &c.

XXXVIII.

Le Marquis, à sa mere.

JE relis sans cesse vos dernieres lettres, elles ont fait sur moi une profonde impression ; le moyen de ne pas se rendre à vos argumens, ô ! ma mere, vous empruntez tour-à-tour le langage de la raison & de la sensibilité ; animez l'une par l'autre, & me donnez l'exemple d'une résignation qui doit me coûter moins qu'à vous. Oui, je les médite chaque

jour, vos ſages conſeils ; je les ſuivrai fidèlement ; je ſubirai mon ſort, je n'en murmurerai plus. Je fais déja des eſſais de ma docilité, en vivant moins retiré du monde. Il me ſemble plus ſupportable depuis que je ſais vous obéir en le fréquentant. La ſageſſe & la réflexion y trouvent toujours des objets dignes d'elle, la malignité des alimens, l'ennui même des diverſions. Je n'ai pas beſoin de dire lequel de ces motifs m'y conduira.

J'entrevois un autre avantage dans ce nouvel emploi de mes momens, il rendra plus rares mes ſéances au ſpectacle, & j'en ſuis enchanté. Je m'étois livré à ce goût avec trop d'ardeur. C'eſt un des plus nobles qu'on puiſſe ſe permettre ; mais il s'émouſſe comme tous les autres, & je veux économiſer mes plaiſirs de maniere qu'ils conſervent pour moi leurs attraits juſqu'à l'âge le plus avancé. D'ailleurs celui de la Comédie a quelques inconvéniens, & ſans vouloir diſſerter ſur une matiere où l'on a je crois épuiſé le pour & le contre, je ſoutiens que le théâtre n'eſt pas ſans danger pour les mœurs, quelque épuré qu'il ſoit. Je dirai mieux, les graces décentes dont on y revêt la vertu, font ſur mes ſens une impreſſion plus dangereuſe que le badinage le plus licentieux, & je ſuis bien moins ému à la *fille Capitaine*, qu'à la *jeune Indienne*. Les Héroïnes qu'on produit ſur la ſcène ont beau être les organes de la vertu, c'eſt par les ſens qu'elles en inſpirent le goût : & la volupté

s'insinue dans l'ame par la même voie. Tout en exprimant avec énergie, des sentimens de pudeur & de retenue, elles ne négligent point les moyens de nous séduire, de nous enflammer ; & lorsqu'on leur apporte un cœur bouillant & sans expérience, la morale glisse & l'impression physique reste. Heureusement j'ai des préservatifs contre une séduction qui ne me paroît à craindre que pour ceux qui n'en sont pas munis ; c'est du port que j'apperçois les naufrages. Je n'ai point à leur aspect l'indifférence injurieuse qu'inspire quelquefois la sécurité. Le cœur est si souvent dupe des yeux ! nous sommes en général si foibles: mais je ne puis avoir des yeux que pour Hortense. Partagerois-je un cœur où elle règne par l'amour le plus honnête.

J'ai l'honneur d'être, &c.

XXXIX.

La Marquise, à M. de LANSAL.

QUE je vous sais gré de votre indiscrétion ; Monsieur, combien la victoire que mon fils a remportée, me semble glorieuse ! elle me rend, s'il est possible, cet enfant encore plus cher. A son âge, Monsieur, à son âge résister aux charmes d'une Circé telle que vous me la dépeignez ! Je voudrois que Mademoiselle de Saint-Just, pût lire votre lettre . . . . .

Mais elle la lira, je la conſerverai comme un monument de l'amour de mon fils, & quand ils ſeront unis, je la lui montrerai.

Je ſuis bien de votre avis, & loin de blâmer Luzigny d'avoir balancé entre ſa couſine & une Actrice charmante; j'eſtime d'autant plus ſa victoire, qu'elle lui a plus coûté, & qu'il a été plus près de ſuccomber. Une vertu inébranlable dans un jeune homme de vingt ans, m'auroit moins attendrie.

Une Comédienne rivale de l'aimable Hortenſe! j'en ſuis cependant étonnée. Que les femmes de cette claſſe ſont dangereuſes! Celle dont vous me parlez, Monſieur, a les apparences de l'honnêteté: elle n'en eſt que plus à craindre, & Luzigny eſt trop heureux d'avoir réſiſté à ſes ſéductions. Je ſuis ravie qu'il ait connu le péril. Une telle leçon le rendra plus circonſpect. A ſon âge, ſouvent on ne péche que par ignorance; mais que cette ignorance eſt funeſte! Hélas! combien de jeunes gens moins imprudens encore, ont été les victimes de leur étourderie, bien plus que de leur amour.

X L.

Madame de VILLIERS, *au Marquis.*

Paris. 20 Avril.

J'Ai eu l'avantage, Monſieur le Marquis, d'écrire à Monſieur de Lanſal, & je ne ſais par quelle fatalité cet Officier, dont j'entends faire tant d'éloges dans pluſieurs maiſons reſpectables, n'a pas encore daigné me répondre. Ses importantes occupations ſont cauſe ſans doute du ſilence qu'il garde avec moi: je m'attens à cette excuſe; mais certes, il n'en a beſoin d'aucune: je ne tiens pas dans le monde une place aſſez diſtinguée pour attirer les regards de certaines perſonnes. Ah! je m'en conſole facilement en me rappellant les témoignages d'amitié que m'ont toujours donnés Madame votre mere & Madame de Saint-Juſt. Vous partagez leurs ſentimens, mon cœur ſe plaît à le penſer: oui, Monſieur le Marquis, vous ne m'avez point oubliée, je le gage; & ſi vous êtes juſte, vous ſerez perſuadé que vous n'avez pas dans le monde d'amie qui ſoit plus dans vos intérêts. Avec quel plaiſir j'ai appris que M. de Saint-Juſt, mieux éclairé ſur votre compte, conſentoit à vous donner ſa fille en mariage. Vous n'avez pas ſçu tout ce que j'ai ſouffert pour éconduire un rival dangereux qui s'étoit préſenté, & dont

peut-être ſans moi, on auroit écouté les propoſitions. C'eſt une affaire finie, n'en parlons plus. Mademoiſelle de Saint-Juſt ſera un jour votre épouſe, & je vous en félicite d'avance. Aimable & ſage jeune homme, cette vertueuſe perſonne doit être votre récompenſe. Vous ſerez heureux avec elle, & vous méritez bien de l'être. Vous aimez tant à obliger! Vous obligez d'une maniere ſi noble. Tenez, aujourd'hui même encore, je veux vous fournir une nouvelle occaſion de rendre ſervice, & vous m'en ſaurez gré. Il s'agit de M. le Baron des Roches. Vous le connoiſſez, il eſt voiſin de votre Terre de Clerfontaine; cette Terre vous plaît, & ſi vous continuez à en préférer le ſéjour à celui de Limeuil, vous ſerez bien aiſe d'avoir dans votre voiſinage, à votre porte, un galant homme à la reconnoiſſance duquel vous aurez des droits qu'il avouera lui-même avec autant de ſincérité que d'empreſſement. La fille de M. le Baron des Roches, qu'un muſicien, qu'un ſcélérat a enlevée de la maiſon paternelle, eſt actuellement à Strasbourg. J'en ſuis bien aſſurée: elle eſt attachée au théâtre de cette ville, & ſe fait nommer Delphire. Hélas! quel état pour une perſonne auſſi bien née! Aidez-moi, Monſieur le Marquis, à lui repréſenter tous ſes torts, & tâchons de la ramener à ſes parens. Si vous conſentez à partager le mérite de cette bonne œuvre, il faut que vous me permettiez de diriger votre

marche; vous n'avez pas autant d'expérience du cœur humain que j'en ai acquis. J'ai été trompée tant de fois par ces gens qui balancés entre le vice & la vertu, promettent de renoncer à leurs mauvaiſes habitudes; conviennent de la néceſſité d'éviter les occaſions prochaines de péché, & retournent à leur ancienne vie dès qu'ils perdent de vue la perſonne charitable qui s'eſt chargée de les faire rentrer dans la bonne voie. Vous devez commencer, Monſieur le Marquis, par vous informer ſi cette Demoiſelle n'éprouveroit pas, comme je le préſume, un grand beſoin d'argent. Le ſuccès de nos premieres démarches, ſeroit dans ce cas plus prompt; mais auſſi moins durable. Ce qui vous coûtera davantage, ce ſera de faire connoiſſance avec elle; car je penſe bien que vous avez trop de ſoin de conſerver la bonne réputation dont vous jouiſſez, pour vous mettre ſans néceſſité en relation avec des Acteurs & Actrices. Il faudra cependant que vous voyez en particulier cette infortunée Delphire; mais pour diminuer ce que cette entrevue auroit de gênant, j'écrirai à M. le Prieur de Saint-Martin. C'eſt un vieillard reſpectable qui ne vous refuſera pas ſes ſages avis, ſi vous croiez en avoir beſoin, & qui travaillant de concert avec vous à la bonne œuvre que je prépare, ne négligera rien pour la porter à ſon entiere perfection. Madame la Marquiſe de Luzigny ſe flatte d'avoir la joye de vous

revoir à Paris l'hiver prochain, & j'en jouis d'avance avec elle. Mon cher papa qui prend à toute votre Maiſon, & à vous en particulier, Monſieur le Marquis, le plus vif intérêt, goûtera l'une des plus touchantes ſatisfactions qu'il puiſſe éprouver, lorſqu'il ſe croira à portée de vous embraſſer, & de vous entretenir. Tout ce qu'il entend dire de bien de vous, augmente encore le deſir qu'il a de vous ſerrer dans ſes bras avant de mourir. Soyez sûr que vous ſerez de plus en plus applaudi, & que vous aurez tous les bonheurs poſſibles, ſi ſes vœux & les miens ſont exaucés. C'eſt dans ces ſentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

XLI.

M. DE LANSAL, à la Marquiſe.

M. de Luzigny étoit ce matin dans un grand embarras, & j'ai été tenté d'en rire de bon cœur. Madame de Villiers vient de lui écrire une longue lettre. C'eſt à lui qu'elle ſe confie pour préparer la converſion d'une Actrice jeune & jolie, & cette Actrice eſt celle dont les charmes ont penſé être ſi funeſtes à la ſageſſe de mon Pupille. Il n'oſe s'expoſer à la revoir, & il ne ſavoit comment s'y prendre pour me déguiſer ce que les reproches de Madame de Villiers ont de

déſobligeant. Vous verrez qu'en effet elle me gronde vivement : ſes plaintes ſont peu fondées, & cependant je me ſuis hâté de lui écrire pour m'excuſer. J'ai demandé graces ; en avois-je beſoin ? jugez-en vous-même, Madame, je vous en prie.

Madame de Villiers cherche à faire entrer au Régiment de Royal * * * un jeune homme dont la famille lui eſt connue : elle s'adreſſe à moi. Je demande une Sous-Lieutenance à M. le Comte de No * * * mais il veut des Officiers grands, bien faits, & ſur-tout opulens ; comme ſi une riche taille, une figure agréable, & une forte penſion devoient être des titres fort recommandables aux yeux d'un Militaire, chargé par ſa place de propoſer au Souverain des Gentilshommes, pour marcher à la tête d'une troupe de cavaliers ou de ſoldats. Que voulez-vous ? la manie de M. le Comte de No * * * eſt de compoſer un joli corps d'Officiers. Auſſi, excepté quelques viſages vieux ou balafrés comme le mien, il commande les plus charmans minois : & de bonne foi, cet homme qui a fait la guerre avec diſtinction, à qui ces envieux même reconnoiſſent un mérite véritable, M. le Comte de No * * * tire vanité de pouvoir montrer un jour de parade des Officiers élégans & leſtes. Le protégé de Madame de Villiers a été refuſé, je l'ai mandé à cette Dame ; & me jugeois débarraſſé de ſa correſpondance : point du tout. Un cava-

lier du Régiment étoit neveu d'un Supérieur des Miſſions étrangeres: un autre avoit ſa ſœur Organiſte à l'Abbaye de Chelles; un troiſiéme étoit parent d'un valet de chambre de M. le Maréchal d'Eſtrées, & Madame de Villiers qui ſe croit appellée à réparer tous les torts, m'écrivoit pour obtenir le congé de celui-là, pour veiller ſur la conduite de celui-ci, ou enfin pour obtenir un nouveau grade au troiſiéme. Dans l'eſpace de huit jours j'ai reçu deux grandes lettres d'elle: je ne m'étois pas fort preſſé de lui répondre, j'en conviens. Si je ſuis coupable aux yeux de Madame de Villiers, je préſume du moins qu'après cette explication, je ne le ſerai pas aux vôtres. L'Actrice recommandée ſi gravement à M. votre fils, mérite encore qu'on s'intéreſſe à elle; mais en ſuppoſant, ce que j'ai peine à croire, qu'elle ſoit la fille de M. le Baron des Roches, je voudrois avant de chercher les moyens de la reconcilier avec ſa famille, être bien aſſuré que c'eſt à un pere indulgent & ſage, à une mere ſenſible que je la rendrai. Sa faute eſt grave & ne peut être oubliée, c'eſt ce qui m'engagera à traiter cette affaire avec plus de ménagement; & ſi j'avois à choiſir une médiatrice à l'infortunée Delphire, ce n'eſt pas Madame de Villiers que je choiſirois.

XLII.

Mademoiſelle DES ROCHES, *à la Marquiſe*.

De Khel, le 28 Avril.

MADAME, la démarche que je fais me ſeroit bien pénible, ſi je ne ſavois à combien de titres vous méritez le reſpect des amis de la vertu, & la confiance de ceux qui ont des foibleſſes, des fautes même à ſe reprocher. Je ne chercherai point, Madame, à vous diſſimuler les miennes. J'ai quitté la maiſon paternelle pour ſuivre un homme ſans état, ſans fortune, & ſur qui mes regards n'auroient jamais dû s'arrêter. Le beſoin m'a conduit, plus encore que mon goût, à prendre le parti du théâtre .... Vous gémiſſez ſans doute en vous rappellant la condition où je ſuis née, & celle que j'ai choiſie : j'en rougis moi-même, & mes pleurs coulent malgré moi en ſongeant aux marques d'amitié que j'ai reçues de vous dans ma tendre enfance. Hélas ! mes ſœurs peuvent encore prononcer leur nom devant vous, & je n'ai été connue de M. votre fils que ſous celui de Delphire.

Vous avez aſſez vu ma famille, Madame, pour préſumer peut-être, que ſi j'avois reçu une meilleure éducation, j'aurois eu plus de peine à deſcendre auſſi bas. Mon pere, militaire diſtingué par ſa bravoure & ſes longs

ſervices, ne s'eſt jamais écarté ſans doute, de cet honneur dont les loix ne ſont pas toujours celles de la vertu; mais qu'on ſuit avec enthouſiaſme, parce que l'eſtime des hommes eſt le prix de ceux qui y ſont fidèles. Trop accoutumé à la vie licentieuſe des Camps, l'auteur de mes jours a même dans ſon ménage témoigné peu de reſpect pour les bonnes mœurs; & ſouvent malgré les ſages repréſentations de ma mere, il ſe plaiſoit à raconter devant ſes filles, & ſes bonnes fortunes, & les ſcènes de libertinage dont il avoit été témoin. Ses lectures favorites étoient ou des écrits contraires à la Religion, ou des ouvrages pleins du ciniſme le plus révoltant. Ses livres nous tomboient fréquemment entre les mains. Le ſoin qu'il prenoit de nous les dérober quelquefois, nous rendoit avides de les connoître. Mes ſœurs plus heureuſes que moi, ſe repentirent de leur imprudence, & s'attacherent uniquement à ma mere, dont l'extrême dévotion contraſte d'une maniere bien forte avec l'irréligion de ſon époux. Je reſtai du parti de ce dernier, qui m'en ſut gré. Nos parens, quoiqu'ils différaſſent ſur l'article le plus eſſentiel, étoient d'accord ſur la néceſſité de donner à leurs enfans ce qu'on appelle dans le monde une éducation brillante. Mon pere, ennemi juré des Couvens, ne conſentit à ſe ſéparer de nous, que pour nous placer dans ces penſions nouvelles, où de jeunes filles entourées de maîtres de danſe,

de deſſin & de muſique, ne ſont ſurveillées que par des femmes d'une condition au moins médiocre, & qui étant dépourvues d'inſtruction & de talens, ne s'attachent qu'à faire habiller & parer avec graces les éleves qui leur ſont confiées. Revenue à la campagne, je gémiſſois de ne pouvoir y cultiver à mon aiſe le goût que j'ai pour la muſique. Mon frere aîné qui aime cet art autant que moi, amena l'hiver paſſé un muſicien de ſa garniſon. Ma mere en marqua de l'humeur, conclut à le renvoyer. C'en fut aſſez pour engager mon pere à le garder. Cet étranger joignoit à beaucoup de talens, un eſprit agréable & cultivé par la lecture. Saint Preux, me diſoit-il quelquefois, étoit d'une naiſſance auſſi peu illuſtre que la mienne, & Julie d'Étange l'aima. Hélas! ſans avoir l'ame, ni les vertus de Julie, je cédai comme elle, & ne tardai guère à me rendre plus coupable en ſuivant l'homme auquel je m'étois livrée. Il m'abandonna bientôt à ſon tour, & dans le chagrin que j'en reſſentis, je fus prête d'aller me jetter aux genoux de mon pere. La crainte & non la honte me retinrent: je redoutai ſon orgueil irrité par mon deshonneur, & je continuai à ſuivre le théâtre où j'avois obtenu quelques ſuccès. Me croyant bien aſſurée par le rapport d'une de mes connoiſſances, que ma famille renonçoit à faire des perquiſitions pour me retrouver, je ſuis venue il y a ſix ſemaines à Strasbourg. Un entretien que j'ai eu

hier avec M. de Lanſal, a ſervi à me convaincre qu'on m'a fait un faux rapport, & je me ſuis hâtée de ſortir du Royaume.

Je connois Madame de Villiers, & ne veux point me confier à elle. Je ſais que ma famille doit rougir de moi, & ceux même de mes parens qui au fond de leur cœur s'avouent auſſi coupables qu'ils me ſuppoſent l'être, n'auront pas plus d'indulgence que les autres. Ne croyez pas, Madame, qu'endurcie dans le crime, j'exagére la ſévérité de mes juges pour me donner le droit de les recuſer, & continuer à vivre miſérable Comédienne. Cet état m'a toujours paru ſi déſagréable, ſi pénible. Ah! depuis que je l'ai embraſſé, j'ai ſenti que les bons eſprits avoient raiſon de refuſer à ceux qui le profeſſent, la conſidération qu'ils réclament avec tant de marque. Quoiqu'il en ſoit, Madame, en convenant de tous mes torts, mon pere ne m'a pas inſpiré aſſez de confiance, pour que j'aille lui en faire l'humble avœu. Si ma mere étoit ſeule, j'oſerois retourner auprès d'elle. De grace, Madame, daignez prendre quelque part à ma peine, ne me refuſez pas les conſeils, les conſolations dont j'ai beſoin en ce moment. Je n'ai aucun droit à les ſolliciter; mais ſi je dois rougir devant vous, je ne crains point que vous cherchiez à humilier celle qui ſe dit avec reſpect, & bien ſincerement Madame, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DU BARTOIS DES ROCHES.

XLIII.

M. de LANSAL, *à la Marquiſe.*

MADAME,

Mlle des Roches ne ſe croyant pas en ſureté à Khel, vient de ſe retirer à Stugard, d'où elle m'écrit pour vous faire paſſer une lettre (celle qu'on va lire.) Elle a refuſé fermement, mais ſans hauteur, les offres d'argent que je lui faiſois. Si j'étois près du beſoin, me dit-elle, j'aurois recours à Madame de Luzigny avec confiance. Quant à M. votre fils, depuis la ſcène vive que j'ai eu l'honneur de vous raconter, nous le croyons changé à pluſieurs égards, & c'eſt à ſon avantage. Tous les jours il me ſacrifie quelques-unes de ſes préventions : je l'ai ſurpris dévorant les Commentaires de Céſar ; il m'a demandé Polybe, nous allons en faire un petit Folard. On ne lui trouve plus avec ſes Chefs, cette froideur hautaine qui approche de l'indocilité, & il renonce quelquefois d'aſſez bonne grace à ſes opinions. Il n'y a guères que ſa vivacité à laquelle je n'apperçoive pas de changement ; mais elle s'unit à tant de belles qualités, que je ne m'en plaindrois pas, ſi elle n'avoit dans notre état, de trop cruelles ſuites. C'eſt à elle que tiennent, par exemple, ſa grande ſenſibilité quand

il voit ſouffrir, ſon empreſſement à réparer les fautes qu'il commet par imprudence, ſon raviſſement quand il peut obliger quelqu'un, ou ſoulager un malheureux. Au fond, Madame, ce ſont-là les vraies vertus; & elles demandent grace pour bien des imperfections. Nous avons eu ces jours derniers, de nouvelles preuves de la bonté & de la nobleſſe de ſon cœur. Voici ſur-tout un trait dont je vous dois le récit.

Avant-hier la converſation tomba ſur une matiere de politique: un de mes camarades, un de ces vieux militaires pleins d'honneur & de loyauté, mais manquant des premieres connoiſſances qui font l'homme inſtruit, voulut raiſonner, & s'en tira mal: il articula des faits ſans fondement, employa des argumens qui n'étoient ni éloquens ni ſans réplique. M. de Luzigny bien sûr de ce qu'il avançoit, le contraria avec cette chaleur qu'il penſe devoir en toute occaſion à la vérité. Le vieil Officier fut embarraſſé, humilié: le Marquis s'en aperçut; mais il étoit trop animé pour réparer ſa faute. Quelques heures après, elle lui cauſa des remords; il vint me les confier & me demander conſeil. Je fus d'avis qu'il allât trouver l'Officier en particulier; qu'il lui témoignât avec cette déférence qu'on doit à ſes anciens, qu'il étoit fâché que ſon opiniâtreté l'eût offenſé. Ma propoſition parut être reçue avec répugnance; il me quitta ſans avoir pris de parti.

Comme je crois pouvoir l'abandonner toujours, ſans inconvénient à ſa raiſon & à ſon

bon cœur, je n'exige jamais rien de lui. Je le laiſſai donc partir ſans lui témoigner mon mécontentement. Le ſoir, je rencontrai l'Officier qu'il avoit contrarié ; je le mis à même de me parler de la viſite de Luzigny ; ſon ſilence me fit juger qu'elle avoit été omiſe. Je conviens que je commençois à être un peu indiſpoſé contre lui. Nous nous trouvâmes tous les trois à ſouper. Le Marquis fut d'abord taciturne, ce que j'attribuai à un peu d'humeur ; mais quelle fut ma ſurpriſe de le voir profiter d'un moment de ſilence, pour dire au vieux militaire : j'ai réfléchi, Monſieur, ſur la maniere dont j'en ai agi avec vous ce matin ; je me ſuis avoué, & je vous avoue à préſent que j'ai eu tort ; ma faute a été publique, je n'ai pas cru que de ſimples excuſes dans un tête-à-tete, puſſent ſuffire pour la réparer : je vous en fais donc l'aveu devant les témoins de mon indiſcréte vivacité, & je vous ſupplie de l'oublier. Vous ne concevez pas, Madame, le changement que ce peu de mots a fait ſur l'ancien Officier. Il eſt venu embraſſer le Marquis avec la plus franche cordialité. C'eſt beaucoup trop, lui a-t-il dit d'un ton de voix attendri, c'eſt beaucoup trop pour un moment d'inattention ; votre âge, vos connoiſſances, votre honnêteté ordinaire vous excuſent de reſte. Cet homme reſpectable ſera déſormais un de ſes plus zèlés partiſans, & tous les témoins de cette noble réparation, ont conçu du cœur de M. votre fils, une idée auſſi favo-

rable que celle qu'ils avoient déja de ſon eſprit.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.

XLIV.

Mademoiſelle des ROCHES, *à la Marquiſe.*

QU'IL vous eſt facile, Madame, de détruire mes objections! Le reſpect & la confiance que vous m'inſpirez, me ramenent à votre avis malgré moi. Non, je n'ai pas le droit de faire des conditions, en me rapprochant de parens que j'ai ſi grièvement offenſés: mais me condamneriez-vous à vivre auprès d'un pere qui, ayant eu ſi peu d'égards pour nous pendant notre enfance, croiroit que mes erreurs lui donnent le droit de s'entourer de femmes perdues, & d'agir déſormais avec moins de contrainte. Madame de Villiers ne voit pour moi d'autre aſyle qu'un couvent; & ſi elle étoit maîtreſſe de le choiſir, elle m'enfermeroit ſans doute, dans celui dont le ſéjour m'humilieroit le plus. Je ne peux ſelon elle, faire une aſſez grande pénitence; heureuſement ce n'eſt point une dévote impérieuſe & vaine que j'ai pris pour juge. Je m'adreſſe à une femme d'une vertu douce & compâtiſſante, qui gémit ſur mon ſort, & qui déteſtant mes égaremens, ne craindra point, ſi mon repentir eſt ſincere, de me tendre une main ſecourable. De grace,

Madame, ne rejettez pas ma priere; je m'abandonne entiérement à vous. Je renonce au Théâtre, je desire vivre loin du monde, satisfaite si je peux en être oubliée & obtenir la pitié d'un cœur aussi pur & aussi sensible que le vôtre. Je suis avec respect, &c.

XLV.

Madame de SAINT-JUST, à la Marquise.

Toulouse, 30 Avril.

FÉLICITEZ-MOI, Madame, je vais vous revoir, embrasser mon Hortense: j'ai gagné mon procès. Je ne mets cette bonne nouvelle qu'en seconde ligne. D'abord je m'y attendois, & puis, sans vouloir faire l'éloge de ma sensibilité, les jouissances de la tendresse sont pour moi, bien au-dessus de celles de la fortune.

M. de Saint-Just a pris cette nouvelle un peu plus chaudement. C'est que toute vue d'intérêt à part, le gain de son procès est un vrai triomphe pour sa vanité. Il s'étoit donné tant de peines! aussi est-il enthousiasmé de ce succès: sa gaieté naturelle a redoublé depuis cette époque; il a oublié ses infirmités, & sent renaître ses forces pour visiter la nouvelle terre qui nous a été adjugée. Elle est presque sur ma route, & nous devons nous y trouver

enſemble dans huit jours. Je la connois déja un peu ; elle eſt au fond de l'Auvergne, dans une ſituation tout-à-fait pittoreſque, à mi-côte ſur une haute montagne, & à l'entrée d'une large vallée embellie par de gras pâturages : des chaumieres y ſont éparſes çà & là, & *des ruiſſeaux d'une eau limpide y coulent ſur des cailloux*, avec ce que les Poëtes appellent *un doux murmure ;* Clerfontaine n'eſt rien auprès. Oh! Luzigny en raffollera. Je ne déſeſpere point qu'il vienne s'y enſevelir pendant un de ſes ſémeſtres. Il paroît toutefois un peu réconcilié avec le monde, ſes lettres l'annoncent ; je vous diſois bien que cette averſion ne pouvoit durer. Je crois en général, tous ſes ſentimens plus vifs que profonds. Cela n'effraie-t-il pas Hortenſe ? Oh ! non, le voyage de Metz a dû la raſſurer. Ma chere Hortenſe, qu'il me tarde de la revoir ! Cette enfant réunit les ſuffrages de ceux qui la connoiſſent ; chaque jour m'attache à elle davantage: combien les louanges méritées qu'on lui donne me flattent ! J'ai peine à le diſſimuler : mon embaras eſt ſingulier quand on m'en parle, je crains toujours qu'on ceſſe trop tôt, & moi je crains d'en parler trop long-tems. Quel raviſſement quand je vois qu'on écoute avec intérêt ce qui la regarde, lorſqu'en m'en diſant du bien, on a le ton de la fanchiſe. Il faut être mere pour ſe faire une image de ce plaiſir. L'amour n'a rien d'auſſi délicieux. Que le ſentiment de la tendreſſe maternelle me récompenſe bien

d'avoir, en faiſant à l'hymen le ſacrifice de ma liberté, rempli le vœu de la nature. Les peines du ménage, les ſoins de l'éducation & les douleurs de l'enfantement, tout eſt effacé pour moi, par une careſſe de ma fille; je n'en dirois pas autant à tout le monde. Il eſt ſi peu de gens faits pour goûter le langage du cœur; mais vous qui me diſputez le titre de la plus tendre des meres, vous trouverez mes ſentimens exprimés avec trop de foibleſſe. Allez-vous ſouvent aux repréſentations de Mérope? Il me ſemble que ſi je fréquentois les ſpectacles, je craindrois l'effet de cette Tragédie. On la donna hier. M. Gaignot me racontoit ce matin, qu'une mere digne de vous ſans doute, en a été ſi fortement emue, qu'on fut obligé de l'emporter évanouie à la fin du quatrième acte. En revenant à elle, elle redemandoit à grands cris ſon fils, ſon cher fils. La ſituation de Mérope l'avoit tellement frappée, qu'elle ſe croyoit à ſa place. Si j'étois M. de Voltaire, un hommage pareil rendu à mes talens par la nature même, me flatteroit plus que le ſuffrage de mille Académies. Un jour à Paris, ce vers ſimple, mais ſi touchant d'Andromaque,

Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui,

fit partir d'une loge, une exclamation où il étoit facile de reconnoître le cri du ſentiment. Quelques voix s'éleverent du parterre pour ridiculiſer la Provinciale qui s'attendriſſoit

d'une manière ſi bourgeoiſe, lorſqu'un jeune homme plus ſenſible, plus raiſonnable que les autres, répliqua: reſpectez-la, c'eſt le cri d'une mere. Je conçus une bonne idée de ſon cœur; je le crus digne d'être fils d'une autre Andromaque. Heureuſes les meres qui ne méritent que de tels ridicules; mais doublement heureuſes celles dont les enfans juſtifient cette ſenſibilité, & la payent de retour. Il en eſt peu, je l'avoue. On a remarqué depuis longtemps, & avec chagrin, que la tendreſſe eſt plus vive en deſcendant qu'en remontant, & je crois en entrevoir la cauſe. Y a-t-il beaucoup de pere & mere qui, regardant leurs enfans comme des hôtes dont la Providence leur a confié le ſoin, & les reſpectant à ce titre, s'obſervent avec attention devant eux, évitent tout ce qui peut leur être nuiſible, & cherchent ſans amour-propre, à les rendre dignes de l'eſtime des honnêtes gens? Nos enfans ſont notre ouvrage, ils croiſſent ſous nos yeux, & deviennent pour ainſi dire notre propriété: nous nous admirons ſans ceſſe en eux; après les avoir formés de notre ſang, nous les nourriſons de notre bien, nous les idolâtrons qu'ils ne ſont pas encore à même de nous aimer; & quand le tems en eſt venu, la diſſipation de leur âge, leurs paſſions, quelquefois le petit reſſentiment que laiſſe après elle une correction néceſſaire, retardent le développement de leur tendreſſe; & puis le reſpect qu'ils nous doivent, ne nous fait-il

pas auſſi un peu de tort ? L'amour n'a-t-il pas de la peine à dilater un cœur que la crainte reſſerre ? Ceſſons donc de nous plaindre, ſi nos enfans nous aiment moins que nous ne les aimons, & tâchons ſur-tout que la faute ne nous en ſoit pas imputée. Ce que nous ſommes en droit de prétendre, c'eſt qu'ils nous aiment autant qu'ils le peuvent. De ce côté, nous n'avons, vous & moi, rien à deſirer. Adieu, Madame, bientôt je ne vous écrirai plus ce vilain mot d'adieu. . . . . Je ſuis tranſportée quand je ſonge qu'avant quinze jours, je dois être à Paris. Oh ! ma chere amie, quel jour de fête que celui de notre réunion !

Fin de la troisieme Partie.

VAL 1524208

CORRESPONDANCE D'ALFONSE-EMMANUEL DE CHAMPROMAIN, MARQUIS DE LUZIGNY.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

La Marquiſe DE LUZIGNY, *à ſon fils.*

15 Avril 176...

J'AI réfléchi plus d'une fois, mon ami, à vos murmures ſur votre profeſſion; j'en ai cauſé avec des militaires reſpectables autant qu'éclairés; je comptois être leur interprête dans une longue lettre que je commençois, lorſque le Commandeur d'Oiſemont eſt venu m'interrompre. Sa viſite m'a fort étonnée,

il étoit en grand deuil : j'ai cru qu'il alloit m'annoncer la mort de ſon frere, l'Abbé de Réville, qu'on m'avoit dit malade. J'ai été heureuſement détrompée, le deuil qu'il porte, eſt celui de M. de Bloſſage, dont il eſt exécuteur-teſtamentaire. Cet ancien Officier avoit raſſemblé il y a un an, pour l'inſtruction de ſes deux fils, quelques réflexions ſur pluſieurs objets qui concernent votre état. Ils s'en plaignoient apparemment comme vous : ces réflexions ont du mettre fin à leurs plaintes. Le Commandeur a trouvé ce petit Ouvrage parmi les papiers du pere, il a penſé qu'il pourroit vous être néceſſaire, en a fait faire une copie, & me l'a laiſſée pour vous l'envoyer. Je viens de la lire, & je la ſubſtitue à la lettre que je vous écrivois. Ces inſtructions m'ont paru très-ſenſées : il y règne ce déſordre d'un homme honnête & ſenſible, qui laiſſe couler ſa plume au gré des mouvemens de ſon cœur. Je deſire qu'elles vous plaiſent, & que vous vous conformiez aux bons principes que ce vertueux pere donne à ſes enfans.

Le Chevalier de Verſol vient toujours ici de tems en tems, ainſi que M. de Priville qui m'a bien prié de le rappeller à votre ſouvenir. Ne ſoyez plus jaloux de ce dernier, ſes aſſiduités ſont ſans conſéquence, je le ſais engagé ailleurs. Mademoiſelle de Saint-Juſt vouloit vous écrire aujourd'hui, mais elle répond à Madame ſa mere, qui m'apprend qu'elle vient de gagner ſon procès, & qu'elle ſe diſpoſe à

partir pour Paris. Vous jugez de la joie d'Hortenſe : je ſuppoſe qu'elle vous permet d'y prendre part.

INSTRUCTIONS du Comte DE BLOSSAGE, à ſes enfans.

Je vous aime, mes enfans, mais ce n'eſt point d'un amour aveugle, ſi j'avois ſoupçonné en moi cette foibleſſe, je n'aurois jamais recherché le doux titre de pere, ſi cher à mon cœur, & qui fait la conſolation de ma vieilleſſe. Je vous ai voué une tendreſſe éclairée par la réflexion. Je vais tâcher de vous le prouver. Vous courez une carriere dont je crois bien connoître & les avantages & les écueils. Vous n'avez pas moins de droits aux fruits de mon expérience qu'aux effets de ma ſucceſſion.

J'ai médité vos plaintes ſur votre état. Vous les raiſonnez ; vous méritez qu'on emploie auſſi le raiſonnement pour les réfuter. Vous avez de la ſenſibilité. Je ne dois pas négliger ce reſſort pour vous perſuader.

Je m'apperçois que la diſcipline eſt ſur-tout l'objet de vos murmures. Se déchaîner contre ſa rigueur, contre ſes abus, eſt un ſoulagement que tous les militaires ſe donnent ; & ſouvent moins pour de bonnes raiſons, que par déſœuvrement, ou par habitude. L'homme eſt naturellement inquiet & mécontent du préſent, ſur-tout dans un état où la vivacité & l'impa-

tience marchent ordinairement à côté du courage, la premiere vertu d'un militaire; où l'idée vraie ou fauſſe de l'honneur, rend extrêmement chatouilleux ſur ce qui regarde les procédés & la liberté. De-là, mes enfans, des déclamations exagérées & répétées juſqu'à la ſatiété; des plaintes qui touchent d'autant moins qu'elles ſont plus fréquentes, & que tous les établiſſemens bons ou mauvais les excitent.

Nous ne voulons pas nous appercevoir que le changement dans l'état moral de la nation, eſt entr'autres raiſons, une de celles qui motivent ces opérations. J'aime ma profeſſion, & j'ai toujours ſçu me ſauver de cette manie qui fait déprimer ceux dont on devroit être les zèlés défenſeurs: je n'ai pas non plus la foibleſſe des vieillards qui exaltent toujours le paſſé aux dépens du préſent: cependant je ne puis m'empêcher de convenir que le militaire a déchu depuis quelque tems. Il a gagné du côté de la politeſſe, des mœurs; & c'eſt beaucoup: mais n'a-t-il pas perdu une partie de ſa délicateſſe qui ne permettoit pas de mettre l'honneur en parallele avec quelqu'autre avantage, une partie de cette probité ſcrupuleuſe qui caractériſoit nos groſſiers ancêtres? Où eſt parmi nous le preux Chevalier qui en dépoſant ſa mouſtache, obtiendroit ſur ce gage ſingulier, le prêt d'une ſomme d'argent conſidérable? Ce trait qu'on ne trouve plus que plaiſant, parce que l'admirer ce ſeroit nous

condamner ; ce trait pourroit ſe renouveller parmi nous, ſi nous avions la même réputation ; & nous l'aurions encore, ſi nous la méritions ; mais non ; le luxe, ce corrupteur de toutes les claſſes, a auſſi infecté la nôtre. Il a altéré nos idées peut-être exagérées, peut-être extravagantes, mais qui rendoient l'héroïſme plus fréquent. Il a fait regarder l'opulence comme le premier bien, a attaché du ridicule à cette médiocrité tant prônée par les philoſophes, comme la ſource du bonheur. L'eſtime de l'argent s'eſt élevée ſur les ruines de l'honneur, & l'adage de petit Jean : (*mais ſans argent l'honneur n'eſt qu'une maladie*,) eſt devenu le cri général, même celui des militaires. Ces changemens qui n'ont pu échapper aux yeux du miniſtère, en devoient entraîner dans la diſcipline. Il falloit reſſerrer ces liens que tout concouroit à relâcher. De nouvelles loix étoient néceſſaires pour prévenir de nouveaux abus ; mais l'on s'aveugle ſur les abus, & l'on condamne les loix qui les répriment.

Les militaires n'en reſtent pas là. Leurs plaintes portent ſur le fonds même de la profeſſion des armes, & c'eſt aſſez le cas des vôtres. » Les plus graves occupations de cette » profeſſion, diront-ils, ſont puériles & ſans » utilité ; & quand cette tâche inſipide eſt » remplie, ils ne trouvent plus autour d'eux » aucune reſſource. La fineſſe qui a pris la » place de la loyauté de nos ayeux, fait tenir

» chacun ſur ſes gardes, & ferme les cœurs. » L'égoïſme qui léve impudemment le maſ- » que, l'ambition à laquelle on a ouvert de » nouvelles portes, anéantiſſent cet eſprit qui » faiſoit jadis d'un corps d'Officiers une fa- » mille dont tous les membres ſe traitoient en » freres. (Belle chimère, mes enfans, qui » n'a pas plus exiſté de mon temps que du » vôtre.) Au milieu d'une nombreuſe ſociété, » chacun de nous s'iſole: on n'y trouve per- » ſonne dans le ſein de qui porter les épan- » chemens de l'amitié, perſonne avec qui le » cœur ait quelque relation intéreſſante. Au- » deſſus de nous des chefs durs ou au moins » capricieux, ſacrifiant la douceur d'être aimés » au plaiſir barbare d'être craints, & ſe faiſant » des loix militaires une ame offenſive tou- » jours dirigée contre nous, ſans que nous » puiſſions réclamer les droits qu'elles nous » donnent: à côté de nous des camarades ſans » principes avec qui il eſt au moins inutile de » ſe lier; dans leſquels on cherche des amis » & l'on ne trouve que des rivaux ou des » complices: au-deſſous de nous enfin de » malheureuſes victimes qui gémiſſent ſous » l'oppreſſion, à l'égard deſquels nous n'avons » d'autres droits que celui d'empirer leur » ſort, &c. » En tout ceci, vous n'êtes guères mes enfans, que les échos de mes vieux compagnons d'armes. Dans leur début ils ta- riſſoient auſſi peu que vous ſur cette matiere. L'expérience a détrompé les plus ſages. Vous

en viendrez-là un jour. Vous n'avez pas encore été à même de voir l'enſemble de ces détails, dont chacun pris à part vous paroît ſi minutieux. Ces actes uniformes & répétés, ſi inutiles en apparence, ont avec le ſuccès de nos armes, un rapport plus direct que vous ne penſez. Ils vous familiariſent avec des objets que vous ne ſauriez trop connoître. Ils vous font connoître l'habitude de commander avec fermeté, & plient vos inférieurs à cette ſubordination qui eſt, comme vous le ſavez, l'ame des armées. En rempliſſant avec exactitude les fonctions de votre état, vous vous rapprochez de vos ſoldats. Cette attention appaiſe leurs murmures. Elle allége leur joug. Quand vous n'en retireriez que cet avantage, regretteriez-vous le tems que vous y conſacrez? Remarquez en liſant l'hiſtoire militaire de tous les ſiécles, que les Généraux qui ſe ſont montrés les plus actifs, les plus empreſſés à partager les peines de leurs ſoldats, à ne négliger aucun des détails de la diſcipline, ont été les plus aimés, les plus reſpectés, les mieux obéis. Des ordres envoyés dédaigneuſement du ſein de la molleſſe, ſont reçus avec répugnance; mais ils trouvent tous les eſprits dociles quand on les porte ſoi-même, quand on eſt le premier à les exécuter. C'eſt par des moyens ſemblables, mes chers amis, que dans tous les états on rend ſupportable cette inégalité de conditions contre laquelle le premier mouvement d'une ame libre eſt de ſe révolter:

cette liberté tient à la Nobleſſe des ſentimens ; & c'eſt ſur-tout parmi les militaires qu'il ſeroit dangereux de l'étouffer.

D'ailleurs, mes enfans, où eſt l'état dont les fonctions ne ſont pas ſouvent une ſource d'ennui, à moins qu'on n'y apporte ce zèle qui fait dévorer les épines. Tous les momens brillans naiſſent par intervalles au milieu d'occupations pénibles, inſipides & en apparence inutiles. Un jeune Juriſconſulte en baillant ſur Cujas, ne voit pas comment le texte qu'il médite, pourra contribuer à ſa gloire. C'eſt cependant par ſon aſſiduité à l'étude, qu'il ſe rend digne d'entrer en lice, & qu'il ſe prépare une couronne. Ces militaires qui vont avec répugnance exécuter dans une plaine & avec une ſymétrie minutieuſe, des évolutions dont ils ne feront peut-être jamais uſage contre l'ennemi, acquérent par cet exercice, la facilité de ſe mouvoir avec ordre & célérité ; & c'eſt ainſi qu'ont été préparées de loin les victoires de Fontenoi & d'Aſtenbek.

Je dis plus, mes chers enfans, quelque inſipide que vous paroiſſe votre métier pendant la paix, il a bien des douceurs qu'on chercheroit en vain dans les autres. Ceux qui le profeſſent, peuvent ordinairement conſacrer l'hiver au repos & aux occupations qui les flattent : & dans la ſaiſon même où ils ſont le plus accablés de fatigues, ils ont plus de momens libres qu'ils n'en auroient dans toute autre profeſſion. Le Magiſtrat jouit à peine

de quelques ſemaines de relâche. Le Médecin ne peut pas même diſpoſer de ſes nuits. Le Miniſtre des Autels qui veut remplir ſon devoir, doit au ſervice divin une partie des ſiennes: le commerçant ne proſpère que par une vigilance qui ne ſouffre pas d'interruptions; & vous vous plaignez lorſque dans la belle ſaiſon on vous fait faire trois ou quatre fois par ſemaine un mouvement de quelques heures, dont le moindre avantage eſt d'être ſain pour le corps. Cette modique tâche remplie, on ne vous demande plus compte de votre tems. Les agrémens de la ſociété vous ſont offerts avec de l'éducation & quelques aſſiduités: vous trouverez ſans doute des maiſons honnêtes où l'on ſe fera un plaiſir de vous recevoir. Je veux que cette reſſource vous manque dans la ville que vous habitez, vous la rencontrez facilement ſans ſortir de votre corps: car, quoique vous en diſiez, il faudroit être bien peu ſociable, bien difficile pour ne pas trouver parmi une cinquantaine de camarades, un ſeul Etre qui vous convînt. Je gémirois ſur celui qui ſe plaindroit de la diſette au milieu d'une telle abondance.

Le titre de compagnon d'armes eſt déja une grande avance pour faire contracter des liaiſons d'amitié, pour peu que ce titre ſoit étayé de quelques autres convenances; l'intimité en réſulte facilement, & cette intimité a une douceur qu'on ne goûte dans aucune

autre relation. Cette Communauté d'intérêts, cette identité d'occupations, font d'un pareil camarade un ſecond vous-même, auprès duquel vous ne connoiſſez ni le dégoût ni l'importunité.

Je vous en parle par expérience. Vous m'avez ſouvent entendu nommer le Chevalier de la Douhay ; & quel eſt le jour où ſon ſouvenir ne m'occupe pas délicieuſement ! J'entrois à peine au ſervice, lorſqu'il revint d'une Cour étrangere auprès de laquelle il avoit été envoyé par la nôtre. Nous ne pûmes nous voir ſans éprouver le charme puiſſant qui appelle la confiance, & fait naître l'intimité. Le goût pour les mêmes études cimenta notre union ; l'amour de la vertu l'a rendue chaque jour plus étroite, & le tems loin d'en diminuer le prix, ſemble y ajouter : elle eſt pour moi la ſource conſtante du bonheur. En vain le Chevalier eſt entré dans une autre carriere ; en vain eſt-il contraint par le ſervice du Roi de s'éloigner de ſon meilleur ami ; l'abſence ne peut rien ſur nos ſentimens. Nous ſommes toujours préſens l'un à l'autre ; il eſt le confident de mes ſecrets ; mon unique conſeil dans les occaſions importantes ; l'ame enfin de mes actions. Depuis que nous nous connoiſſons, tout eſt devenu commun entre nous. Sa famille eſt la mienne, & ſi je venois à vous manquer, vous retrouveriez en lui, un protecteur, un appui, un ſecond pere. O Douhay, combien de fois mes yeux ſe ſont

remplis de larmes en me retraçant les lieux où j'ai joui du plaiſir de te voir, de t'entendre, d'épancher mon cœur dans le tien ! Avec quelle violence ce cœur glacé par l'âge, palpite lorſque je ſonge aux années, hélas ! trop rapides que nous avons paſſées enſemble ! Loyal & preux Chevalier ! ta franchiſe, ta ſimpleſſe, me rappellent nos anciens guerriers. Mon frere d'armes, mon unique ami, puiſſent mes enfans être en amitié auſſi fortuné que je le ſuis.

Pardonnez cette digreſſion au ſentiment qui l'a dictée, je pourſuis : la profeſſion des armes offre encore d'autres jouiſſances. Quoique vous en diſiez, par exemple, mes enfans, vous avez mille moyens d'adoucir le ſort de vos ſoldats. Il faut ſi peu de choſe pour cela, ſur-tout avec le François : ne le regardez pas comme un automate qui n'acquéreroit de ſenſibilité que pour les mauvais traitemens. Croyez qu'il en a pour les bons procédés. Je l'ai éprouvé bien des fois. Ecoutez-le avec un air d'intérêt ; ſouriez à ſes bons mots : conſolez-le ; encouragez-le : accordez-lui les petites douceurs qui ſont de votre reſſort, & toutes ſes peines ſont oubliées. Travaillez, mes enfans, à vous faire aimer de vos ſoldats ; & vous croirez-vous inutiles en contribuant à les rendre heureux ? Ménagez-les, eſtimez-les ; & vous ſerez payés de votre eſtime en excitant leur reconnoiſſance. Je ſens que la ſoldateſque compoſée comme elle l'eſt parmi

nous d'un tas d'aventuriers, de libertins, de fainéans, doit facilement devenir mépriſable, pour peu qu'on l'aviliſſe. Traitez-la comme telle, & elle juſtifiera bientôt vos préventions; mais ſi vous lui inſpirez la noble eſtime d'elle-même, ſi vous rendez au reſſort de l'honneur toute ſon énergie, vous reconnoîtrez bientôt la nation dont elle fait partie. Généroſité, valeur, ſenſibilité, toutes les qualités qui la caractériſent, renaîtront dans ces cœurs que vous aurez maîtriſés par la fermeté unie à la douceur. On ne s'imagine pas, mes amis, juſqu'à quel point l'Officier pourroit influer ſur l'eſprit, le caractere, les vertus des ſoldats, ils ne ſauroient trop s'eſtimer, parce-qu'alors ils répugnent à tout ce qui tient de la baſſeſſe; mais comment s'eſtimeront-ils, ſi tout ce qui les entoure leur rappelle d'une maniere inſultante leur extrême infériorité? Je voudrois au contraire qu'on nourrît en eux la fierté: c'eſt, ſelon moi, la premiere vertu du grenadier françois. Soyez sûrs que plus cette claſſe d'hommes aura une grande idée d'elle-même, plus elle opérera de grandes choſes. Je ſais que cette fierté dans des hommes ſans éducation, & qui ont la force en main, peut dégénérer en brutalité, & devenir funeſte aux citoyens dont ils devroient être les défenſeurs; mais c'eſt encore là que l'entremiſe des Officiers eſt eſſentielle; qu'ils préviennent ces abus avec vigilance, qu'ils ſoient inéxorables ſur tout ce qui trouble la

repos public ; qu'ils ſe chargent eux-mêmes de diriger cette fierté que je leur recommande d'inſpirer. Pourquoi ne trouveroient-ils pas dans ce ſentiment même un moyen d'arriver à leur but ? Qu'ils apprennent à ces ſoldats qu'il y a de la baſſeſſe à s'attaquer à des hommes déſarmés ſur leſquels ils ont trop d'avantage ; ils les épargneront peut-être par cette pitié que le fort a pour le foible ; qu'importe le motif pourvu que le citoyen ſoit en paix ?

Raiſonnez donc vos procédés envers vos inférieurs, & vous aurez moins à vous plaindre des leurs. Traitez-les en hommes dont la liberté n'eſt circonſcrite que pour leur propre bonheur & celui de la patrie, & non pas en eſclaves. Qu'ils ſoient contens de vous, & vous finirez par l'être d'eux. On a cru plus d'une fois devoir ſuppléer à ces voies modérées par l'exceſſive rigueur de la diſcipline, & on a étouffé d'excellens germes ; on a reſſemblé à cet agriculteur qui fit paver ſon pré pour prévenir le dégat qu'y cauſoient les taupes.

Vous voyez, mes enfans, que je vous conſeille un milieu entre l'extrême ſévérité qui révolte, & l'extrême indulgence qui en relâchant la diſcipline, rend les ſoldats plus dangereux que les ennemis même : je vous donne un avis ſemblable dans vos procédés avec vos camarades. C'eſt là que la roideur peut avoir des ſuites funeſtes, & que la ſoupleſſe exceſſive peut vous avilir. Cette ſoupleſſe n'eſt

quelquefois qu'un effet de la crainte de choquer, fondée moins ſur la bonté du cœur que ſur les dangers que l'on court en offenſant des militaires. Ces gens qui ne s'irritent de rien, qui cédent toujours, ſi précieux dans les autres claſſes de la ſociété, ſont ſuſpects dans la nôtre. On eſt tenté de les croire plus prudens que braves, plus attachés à la vie qu'aux loix de la politeſſe : cette douceur, cette complaiſance exceſſive ont encore un autre inconvénient. On craint qu'elles ne cachent quelques deſſeins ſecrets de nuire. Je ſuis perſuadé, mes chers enfans, que vous ne tomberez jamais dans cet excès ; mais défendez-vous de l'excès oppoſé : je vous en crois beaucoup plus près. L'entêtement dans les jeunes gens ſur-tout, eſt moins ſupportable parmi les militaires que par-tout ailleurs. Ceux qui apportent quelques lumieres dans nos Corps, ſe permettent ſouvent cet écart avec leurs anciens. Leur préſomption eſt ridicule ; l'éducation ayant été mieux ſoignée en général depuis quelque tems, il eſt aſſez naturel qu'ils aient quelques connoiſſances de plus que les vieux Officiers. S'ils s'en prévaloient comme ils m'ont paru diſpoſés à le faire, l'eſprit du militaire ſeroit perdu ſans reſſource. Un des principaux fondemens de cet état, c'eſt la déférence pour les anciens. Elle leur eſt due à bien des titres. Songez qu'une vie pénible de quarante à cinquante ans, a du leur laiſſer peu de temps pour la culture des lettres ; que lorſque vous

ſiégiez paiſiblement ſur les bancs de vos Colléges, & que l'on y ornoit votre tête à loiſir, la leur étoit expoſée dans les Plaines de Hanovre à tous les hazards de la guerre; que tandis que vous admiriez en ſûreté ces Exploits auxquels Rome & la Gréce doivent leur gloire, ils travailloient, au péril de leur vie, à augmenter celle des François. Rendez-leur l'hommage qui leur appartient, & ils ſeront les premiers à vous rendre la juſtice que vous méritez. C'eſt à eux à rapprocher la diſtance que l'âge & l'expérience établiſſent entre vous. Tenez-vous à votre place: ſi vous en ſortez, ils ne vous le pardonneront pas, & uſeront de leurs droits à la rigueur. Rien de plus juſte que ces égards, mes chers amis. Ils ſont une partie du ſalaire, par lequel la patrie paye les fatigues & les dangers qu'ils ont bravés pour elle. Elle leur doit en conſidération, ce qu'ils n'ont pas gagné en aiſance, & vous êtes chargés de contribuer en ſon nom à acquitter cette dette ſacrée. Vous poſſédez, mes enfans, ſur la plûpart de vos camarades un grand avantage, celui d'avoir un commencement d'inſtruction qui vous ſauvera de l'oiſiveté. Cultivez ces avances; vous vous en trouverez bien le reſte de votre vie. Quant à l'utilité du moment, peu importe à quoi l'on s'applique, pourvu qu'on ne faſſe pas de mal, & qu'on échappe à l'ennui; mais quant au profit qu'on en peut retirer pour la ſuite, le choix d'une occupation n'eſt pas indifférent. Il eſt

tout ſimple que vous vous preſcriviez avant tout, l'étude de la Tactique. Quand vous ne devriez jamais être à même d'employer en grand vos connoiſſances ſur cet art, il eſt beau pour un Officier d'être inſtruit de ſa deſtination : il en devient plus propre à remplir le poſte qu'on lui confie. Il n'a pas l'humiliation de n'être qu'un inſtrument aveugle entre les mains du Général. L'étude de nos modèles dans l'art militaire, les vies des grands Capitaines ne peuvent qu'augmenter le courage & l'émulation même dans un Officier ſubalterne.

Après la Tactique, ou à ſon défaut, mille paſſe-tems utiles peuvent occuper vos loiſirs. Je ſais qu'un petit mouvement de jalouſie, un ton de mauvaiſe plaiſanterie jette du ridicule ſur quiconque aſpire à ſe tirer de pair. Il faut braver ces legers obſtacles ; ou l'on ne ſera jamais bon à rien. Celui qui peint eſt traité de *barbouilleur* : le muſicien *écorche les oreilles* : le métaphyſicien eſt un *rêve creux ;* le mathématicien un *froid calculateur ;* le philoſophe un *homme bizarre ;* la politique n'a que ſa *Gazette dans la tête.* Mais parmi les gens à talens aucuns ne ſont plus ridiculiſés que les rimeurs ; & je vous conſeille, mes chers enfans, de ne pas chercher à en augmenter le nombre, comme j'ai cru voir que l'un de vous y étoit diſpoſé ; depuis que l'art brillant des Vers eſt dégénéré en métier ; depuis que les verſificateurs ſont devenus auſſi communs que les

manœuvres, pour peu qu'on aime ſon repos & ſa gloire, il faut ſe défendre de cette démengeaiſon. Connoiſſez-vous rien de plus inſipide que ces rimeurs banaux qui avec des talens fort médiocres, ſe mettent en frais pour le moindre événement, qui chantent toutes les femmes, qui célébrent tous les grands? Parmi tant de fruits de leur verve, croyez-vous que quelque ſoit leur eſprit & leur facilité, il ne leur échappe pas des fautes, & qu'elles ne ſeront pas plus remarquées que ce qu'ils auront produit d'agréable? Or, vous l'avez ſans doute obſervé, les Poëtes preſque tous vains à l'excès, ſont beaucoup plus ſenſibles à la critique qu'à la louange. Pourquoi donc ſe préparer des tourmens de gaieté de cœur? Nous autres militaires ſur-tout qui, ſommes déja à tant d'égards le jouet des événemens, pourquoi mettrions-nous notre repos à la merci des critiques qui abondent encore plus que les Auteurs?

Le talent de faire des Vers demande d'ailleurs beaucoup de tems, cauſe ſouvent des diſtractions, & multiplie les occaſions de manquer à ſon métier. Quand cela ne ſeroit pas, il ſuffit qu'on le croie pour éviter de donner contre ſoi une prévention défavorable: il n'y a que de grands ſuccès qui puiſſent excuſer ceux qui en courent les riſques; & croyez, mes amis, que c'eſt ſur-tout aux perſonnes d'un certain rang, qu'il faut appliquer ces Vers ſi connus de Boileau:

Et dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du médiocre au pire.

En vous recommandant de chercher dans les ſciences ou les arts une occupation utile, des délaſſemens honnêtes, je voudrois vous inſpirer le courage de renoncer à la gloriole qu'on attache aux ſuccès des gens de lettres. N'ambitionnez point les applaudiſſemens de la multitude, cultivez en ſecret votre eſprit & vos talens. Croyez-vous que le public puiſſe tirer quelque fruit de vos méditations ou de votre longue expérience, ne l'en privez pas; mais que la modeſtie augmente le prix des préſens que vous lui ferez. Si vous n'écoutiez que votre foible raiſon, vous auriez de la peine à vous défendre du poiſon de la vanité: conſidérez plutôt, que tout ce qu'il y a en vous de louable, vous a été donné, & que vous rendrez compte de l'emploi de votre tems. Une fois bien convaincus de cette importante vérité, je ne craindrai plus de vous voir parler en philoſophes, & agir en libertins: les charlatans dont notre ſiécle abonde, ne vous ſéduiront pas. Vous ne ſerez point au nombre de ces amateurs qui, exaltent avec tant de fanatiſme, l'artiſte qu'une femme protége, & qu'elle a l'adreſſe de faire admirer aux ignorans dont elle eſt entourée. Vous chérirez la ſcience, parce que lorſque le cœur eſt bon elle aggrandit l'ame & la fortifie: vous jouirez avec diſcrétion des beaux arts. La ſageſſe les deſtinoit à embellir nos rapides

inſtans: hélas ! nos paſſions en ont trop ſouvent fait un mauvais uſage.

L'étude en vous ſauvant de l'ennui, vous fera échapper à un écueil bien plus redoutable encore, à la dépravation des mœurs qui, dans notre état eſt une ſuite preſque infaillible du déſœuvrement. On n'a gueres de tems à donner au libertinage, encore moins à l'art fatal de ſéduire par de longues aſſiduités, lorſque les momens ſont utilement employés. Caton, que le voluptueux Horace a pu nommer le divin Caton, trouvoit bon qu'un jeune Patricien fût quelquefois viſiter les Courtiſanes de Rome. C'eſt là qu'il faut aller, diſoit-il, quand un feu honteux vous dévore, au lieu de pourſuivre la femme d'autrui. Eclairé par la lumiere pure du Chriſtianiſme, je me garderai de vous donner un ſemblable conſeil, ma conſcience me le reprocheroit. Mes amis, vous connoiſſez vos devoirs, ſi vous vous en écartez, j'eſpère qu'au moins vous ne les oublirez jamais. Nos paſſions toujours armées contre la Religion qui ſeule peut les réprimer, ont dans tous les tems multiplié leurs efforts pour la renverſer. L'audace a été de nos jours portée à ſon comble. J'ai écouté les diſcours de l'impie; ils m'ont ébranlé: cependant malgré ſes indécentes railleries, j'ai, après un mûr examen, conſervé la foi de nos peres. O! mes enfans, croyez en mon expérience, il n'eſt point ſans elle de véritable vertu; mais je ne veux point me mettre à la place d'un

grave prédicateur, ce que je dois vous recommander en pere tendre, en homme d'honneur, en bon citoyen, c'eſt de reſpecter la décence; ce mot ſi ſouvent ridiculiſé parmi nous, & qui réveille cependant des idées ſi agréables dans les ames délicates. Quand j'étois jeune, j'ai payé comme un autre le tribut à la foibleſſe humaine; mais je me ſuis toujours fait un ſcrupule de corrompre l'innocence; & j'avoue à notre honte que nous nous en faiſons la plûpart du tems un jeu. Qu'y a-t-il pourtant de plus intéreſſant, de plus ſacré que la pudeur? Pourquoi ne la reſpecterions-nous pas ſous le plus ſimple vêtement comme ſous les étoffes d'or & de ſoie? Il n'y a donc que la crainte, vils ſéducteurs, qui vous empêche de vous attaquer à cette Demoiſelle d'un certain rang. Ce n'eſt pas ſa vertu qui vous en impoſe. Elle a un pere, elle a des freres qui vengeroient ſon outrage; mais cette jeune citoyenne obſcure, couverte de ſerge, n'a que ſes appas & ſes mœurs: vous ne redoutez point ſes défenſeurs; vous lui raviſſez ſans pitié ſon innocence; vous ne ſongez pas, cruels, que c'eſt ſon ſeul bien; qu'elle n'a rien qui puiſſe la dédommager de l'aviliſſement, des remords auxquels vous allez la livrer; & que pour avoir ſervi un moment à vos plaiſirs criminels, elle va être malheureuſe à jamais.

Les bonnes mœurs, mes chers enfans, ont tant d'autres avantages; elles courent tant de

dangers dans votre état, que je ne ſaurois trop inſiſter ſur cet article. Quand elles n'auroient d'autre prix que la paix avec vous-même, que la confiance des citoyens qui vous entourent, en pourroit-on faire trop de cas? Mais tôt ou tard on en recueille encore d'autres récompenſes. Si vous avez reſpecté les nœuds de l'hymenée dans les autres, ſi vous avez craint de faner la fleur de l'innocence, eſpérez qu'une femme vertueuſe ſera votre partage. Vous ne lui apporterez pas un cœur & des ſens uſés, elle ne ſera pas tentée de manquer à ſon devoir. La pureté de vos principes lui ſervira de modèle & cimentera votre union; mille motifs viendront à l'appui de votre ſécurité & de ſa vertu. Vous vous eſtimerez mutuellement, un attachement doux & ſolide ſurvivra chez vous au délire paſſager des ſens, vous rendra vos enfans plus chers; vous leur donnerez de concert une éducation dont les fruits ſeront la conſolation de vos vieux jours.

Je vous parle de mariage, quoique vous ſoyez encore bien jeunes; c'eſt que je veux de bonne heure vous accoutumer à le regarder avec d'autres yeux que la plûpart des militaires. Je veux préparer vos ames à remplir le premier vœu de la nature. Je ſais toutes les objections que fait la vaine gloire contre le mariage des Gentils-hommes qui ne ſont pas fortunés. Je me ſuis pluſieurs fois indigné d'entendre répéter cette expreſſion auſſi tri-

viale qu'indécente : *Se marier pour faire des gueux !* Ah ! certainement ſi vous élevez vos enfans dans une aiſance qu'ils ne pourront pas ſoutenir ; ſi vous ne les éclairez pas de bonne heure ſur le peu de fortune qui les attend, ſi vous ne réglez pas leurs deſirs en conſéquence, vous courez riſque de *faire des gueux* : mais accoutumez - les aux privations par votre exemple. Qu'ils apprécient l'argent, non d'après le préjugé qui le place au - deſſus de tout, mais d'après ce qu'il eſt en effet ; & leurs médiocres facultés loin d'être un obſtacle à leur bonheur, ſeront un aiguillon de plus pour les porter à travailler à leur fortune. Je vous le répéte, mes enfans, mariez - vous ; mais quand le tems en ſera venu, gardez-vous que l'amour ſeul préſide à votre choix ; gardez - vous bien que les ſeules vues de l'intérêt le dirigent ; ne cherchez pas une compagne qui vous enrichiſſe ſans vous rendre heureux. Vous vous accoutumeriez tôt ou tard à l'opulence, mais jamais à un caractére qui n'auroit nulle convenance avec le vôtre. Si je deſire que mes jours ſoient prolongés, c'eſt pour être à même de vous aider, de vous guider dans cet acte le plus important de la vie ; car je penſe que c'eſt uniquement à cela qu'un bon pere doit borner ſes droits. Je mourrois content ſi je vous laiſſois entre les bras de deux femmes honnêtes, deſtinées à remplir le vuide que je ferois dans votre cœur ; à s'occuper de votre

bonheur quand j'aurai ceſſé de vivre. C'eſt ſur-tout dans un âge avancé qu'on ſent le prix de cet engagement hazardeux, tant décrédité de nos jours par l'égoïſme & le libertinage. Il eſt ſi conſolant vers la fin de notre carriere, lorſque tout s'éloigne, lorſque tout nous abandonne, lorſque le tems dénoue ſucceſſivement les liens qui nous attachoient à la vie : il eſt ſi conſolant, mes chers amis, de voir autour de ſoi une jeune ſociété dont on a la douce habitude de recevoir des careſſes ſinceres. Combien de vieux militaires m'envient cette ſituation ! Combien gémiſſent de s'être préparé, en ſe vouant au célibat des jours de dégoût & d'ennui pour l'époque à laquelle on a le plus beſoin de reſſources, où l'imagination refroidie ne ſe nourrit plus de chimères, où l'on eſt ramené à ſoi malgré ſoi-même. Tenez, mes enfans, rappellez vous mon pauvre frere. Vous l'aimiez de bonne foi ; vous le lui diſiez ; vous tâchiez de le lui prouver. Il étoit ſoupçonneux ; (c'eſt le malheureux apanage des vieillards, & ſur-tout de ceux qui ne ſont pas peres). Eh bien ! j'ai vu plus d'une fois votre oncle, la méfiance dans les yeux, ne vous tendre qu'à regret ſes bras appeſantis. Il ſembloit ſuſpecter vos careſſes. Il craignoit de les devoir moins à la tendreſſe qu'à l'intérêt.

Semblables à tous les militaires que j'ai connus, vous murmurez contre vos Chefs, mes chers enfans ; mais vous êtes-vous jamais

mis à leur place ? Oh ! non ; car vous les jugeriez avec moins de rigueur. Vous connoiſſez ce fameux conte de Malherbe à Racan, rajeuni par la Fontaine. Je le crois inutile pour prouver qu'il eſt impoſſible de *contenter tout le monde* ; cependant nous agiſſons comme ſi nous doutions de cette vérité : à la bonne heure ſi c'étoit ſeulement pour ce qui nous regarde. Un pareil doute nous fait redoubler d'efforts pour plaire, & la ſociété y gagne : je ſerois déſeſpéré qu'on enlevât à ſes membres un vehicule auſſi puiſſant. Le ſuffrage univerſel reſſemble à la perfection recommandée par le Chriſtianiſme : il faut deſirer l'un & tendre continuellement à l'autre, ſans jamais ſe flatter d'avoir obtenu le premier, ni d'atteindre à la ſeconde. C'eſt le moyen d'être auſſi bon qu'il eſt poſſible. Mais quand il s'agit de juger les autres, pénétrons-nous de la vérité, de l'adage de Malherbe. Il eſt d'une évidence inconteſtable pour tous ceux qui ſont revêtus de quelque autorité. L'homme forme toujours des vœux vers ſa liberté primitive. Le courſier que vous domptez ſe venge de ſon eſclavage en mordant ſon frein, & les hommes en murmurant contre ceux qui leur en impoſe. Voilà déja une prévention que trouve contre lui quiconque vient ſe mettre à la tête des autres. Plus il eſt près d'eux, plus cette prévention augmente. Toutes les imperfections du ſupérieur ſont expoſées au grand jour : aucune n'échappe à la malignité de l'indocile ſubal-

terne. D'ailleurs tel défaut léger, imperceptible même dans un particulier, eſt ſaillant, a des ſuites ſérieuſes dans celui qui commande. Quand il vous arrive, par exemple, mes enfans, d'éprouver ce mal-aiſe qui ſuit une mauvaiſe nuit, une digeſtion pénible, une nouvelle fâcheuſe, vous vous renfermez prudemment chez vous ; & ſi quelqu'un ſouffre de votre humeur, ce n'eſt guères que vous-mêmes, ou tout au plus vos intimes amis qui vous pardonnent aiſément. Mais allez trouver un Chef dans une pareille circonſtance, par ſa place il ne peut échapper à vos importunités ; il ſe montre à vous tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire ſombre, chagrin, peu complaiſant ; il vous reçoit froidement ; refuſe votre demande ; rejette vos raiſons quoiqu'elles vous paroiſſent excellentes ; s'irrite de vos répliques ; & vous ſortez mal ſatisfaits ; vous maudiſſez en vous retirant, la diſcipline & ſes intraitables Miniſtres, ſans ſonger que peut-être la veille, revêtus de quelque autorité, & viſités dans une ſemblable ſituation, vous euſſiez été encore plus intraitables. Ce n'eſt pas tout. Les bonnes qualités même d'un Supérieur peuvent être une ſource de griefs. Il eſt juſte ; il eſt ferme ; il fait triompher les droits d'un autre aux dépens de vos prétentions, & vous voilà mécontens. Il eſt doux & humain : il ſe trouve un cas où vous voudriez qu'il ſévît ; il n'en fait rien & vous vous plaignez de lui. La diſcipline

s'eſt relâchée dans ſon corps, & la ſévérité y eſt devenue néceſſaire. Il l'emploie. Son zèle ſe reproduit par beaucoup d'activité, & même, ſi vous voulez, par quelques accès de vivacité auxquels l'amour de l'ordre pourroit ſervir d'excuſe, & qu'il répare de ſang froid par de bons procédés; & vous qui le jugez toujours avec une égale rigueur, vous le déclarez ſans reſtriction dur & brutal. Concevez-vous, mes chers enfans, d'après cette foible eſquiſſe, la difficulté d'une pareille tâche: je vous avoue qu'elle m'a toujours effrayé au point que je n'ai jamais eu le courage de briguer le rang qu'il impoſe. Les protecteurs que mes longs ſervices m'ont valu, ont vainement fait briller à mes yeux l'éclat d'un grade ſupérieur. J'ai préféré mon heureuſe médiocrité à un avancement qui eût peut-être troublé mon repos. J'ai eu l'eſtime & l'amitié de mes égaux, la conſidération de mes chefs. Ces avantages m'ont paru trop précieux pour riſquer de les perdre. Je n'aurois pas été le premier qui eût acheté à ce prix un vain titre & le droit dangereux de ſe faire obéir. L'honneur de commander un Corps d'Officiers impoſe un certain air de dignité qui paroît hauteur à ces anciens camarades devenus vos inférieurs. Êtes-vous toujours le même avec eux, on dit que vous ne ſavez pas ſoutenir votre rang: trouver un juſte milieu entre ces deux extrêmités, c'eſt le comble de l'adreſſe & de la raiſon réunies

& je n'ai oſé me flatter d'y atteindre. Commander à des militaires étrangers, avec leſquels je n'aurois eu juſqu'à ce moment aucune relation, que j'aurois trouvé armés de préjugés contre moi, c'eſt ce qui m'a paru encore plus épineux. Le début dans une telle carriere eſt ordinairement orageux, & le ſuccès fort équivoque. Jugez donc déſormais, mes enfans, avec plus d'indulgence, ceux qui occupent des places environnées de tant d'écueils ; des places qu'on ambitionneroit moins, qu'on redouteroit même ſi on en connoiſſoit bien les devoirs & les inconvéniens.

Je vous crois l'ame trop noble pour vous recommander de vous tenir en garde contre tout ce qui pourroit vous avilir. Un des moyens les plus décriés, ce ſont ces aſſiduités auprès des Supérieurs que la malignité eſt prompte à interpréter. C'eſt-là, mes amis, que l'eſprit ſert beaucoup pour juger juſqu'à quel point on peut les ménager, ſans être ſoupçonné de les flatter. J'en ai vu qui pour échapper à ce ſoupçon donnoient dans l'excès contraire, affectoient de les fuir, ſe plaiſoient à les déprimer. C'eſt au moins une grande maladreſſe. Avec une conduite réglée & ſoutenue, on peut briguer ſans honte l'eſtime de ſes Supérieurs. Si l'on en obtient quelques diſtinctions, on fait des jaloux ; il faut s'y attendre. Mais conſolez-vous-en, mes amis. Ces jaloux ſi ſévéres à vous juger, ſeroient enchantés d'être à votre place ; & comme dit

M. de la Rochefoucault : *La haine que l'on a pour les favoris, n'eſt que l'amour de la faveur.* Evitez cependant d'être en *faveur* juſqu'au point d'exciter la *haine*. Celle de ſes camarades eſt un tourment trop cruel.

J'ai remarqué qu'en général, nous étions beaucoup trop prompts à donner ſur les plus foibles apparences, les épithétes *d'eſpions* & de *délateurs*. Ces défauts odieux, ſur-tout dans le métier de l'honneur, ne doivent être ſoupçonnés que pour de très-fortes raiſons. Celui qui en ſeroit coupable, auroit un ame vile qui ſe trahiroit de mille autres manieres; mais notre profeſſion nous familiariſe avec la dureté; elle nourrit la vivacité, diſpoſe peu à la réflexion : auſſi ſommes-nous quelquefois inconſidérés & même cruels dans nos jugemens.

Quand je vous parle de la dureté que l'on contracte dans votre état, je ſuis bien loin de vous dire qu'elle ſoit inévitable. Vous ſavez comme les ames de Scipion, de Turenne & de Catinat, ſe ſont conſervées honnêtes & ſenſibles au milieu des combats; & cela dans un ſiécle où la philoſophie n'avoit pas autant que dans le nôtre, adouci les cœurs en éclairant les eſprits; où le patriotiſme étoit moins l'amour de la patrie qu'une haine féroce pour tout ce qui lui étoit étranger. Nous avons à cet égard de grands avantages ſur eux. Non, le bruit des armes ne nous rend plus inſenſibles au cri de la nature, ni même à la voix

de l'honnêteté. Les ennemis ne ceſſent plus d'être pour nous des hommes. Les liens de la ſociété univerſelle ne ſont pas entiérement rompus par nos guerres. La derniere en offre des preuves bien conſolantes pour l'humanité. Il eſt dans le pouvoir des Officiers de les rendre encore plus fréquentes. Heureuſement, mes amis, je ne vois que dans une perſpective éloignée, le tems où vous pourrez faire uſage de mes conſeils à ce ſujet. Car, à part ma tendreſſe pour vous, bien différent de la plûpart des militaires, je demande que la guerre ne vienne pas de ſi-tôt troubler votre repos. Quand on a vu de près les horreurs dont elle eſt la ſource, & que l'ame ne s'eſt pas tout-à-fait endurcie par ce ſpectacle, il faut être barbare pour la deſirer.

II.

Mademoiſelle DESROCHES *à la Marquiſe de* LUZIGNY.

JE ne puis rien gagner ſur vous, Madame; vous me preſcrivez de deſcendre en arrivant à Paris chez Madame de Villiers. Vous ne voulez me voir que près de cette femme, & je la redoute plus que toute ma famille réunie contre moi; je vous obéirai quoiqu'il m'en puiſſe coûter. Ma ſoumiſſion vous touchera peut-être, & vous ne me laiſſerez pas long-

tems entre les mains d'une dévote intriguante & vaine. C'eſt la ſeule grace que je vous demande. Diſpoſez à votre gré de mon ſort, je m'en rapporte aveuglément à vous. Je m'attendois, Madame, à la réponſe que vous a fait mon pere. Ah ! qu'il garde ſes biens, & que la part à laquelle je devois prétendre, groſſiſſe l'héritage qu'il reſerve à mon frere aimé : je n'en murmurerai point, ſi quoique deshéritée, je me rend digne un jour de vos bontés, & de la bénédiction de ma vertueuſe mere. C'eſt dans ces ſentimens que j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

III.

Le Marquis, à ſa mere.

Strasbourg, 20 Avril.

J'Ai reçu votre lettre & le mémoire qui y y étoit joint ; je l'ai lu avec avidité, & je le méditerai avec attention ; il contient les ſentimens dont le digne M. de Lanſal eſt pénétré, & ceux que mon pere s'efforcoit de m'inſpirer. Je vois que le nombre des militaires humains & raiſonnables n'eſt pas ſi petit que je le croyois : cette conſidération redouble en moi le deſir & l'eſpoir de l'augmenter.

Mademoiſelle des Roches paſſa hier ici, M. de Lanſal l'attendoit à la poſte, & lui

remit la lettre dont vous l'aviez chargé pour elle. Il me paroît très-ſatisfait des diſpoſitions où il l'a trouvée. Elle lui apprit qu'elle avoit rencontré à Stugard, le fils de M. de Montalbin. Cet enfant ſi chéri par un pere qu'un barbare amour-propre aveugla, eſt réduit à faire en pays étranger le vil métier de Chevalier d'induſtrie. On lui a ſacrifié deux ſœurs qui méritoient un meilleur ſort. L'amie de Mademoiſelle de Saint-Juſt eſt ſans doute la moins à plaindre : elle n'a connu ni le monde ni ſa famille ; mais ſa ſœur aînée qui étoit ſur le point de ſe marier, lorſque ſon frere naquit, ſa ſœur aînée qui perdit à la fois l'amitié de ſes parens, & l'eſpoir d'être unie à un époux digne d'elle ; c'eſt celle-là, o ! ma mere, qu'il faut plaindre. Réduite par le déſeſpoir à s'enſevelir dans un Cloître, elle a choiſi la règle la plus auſtère, & quels tourmens elle s'eſt préparée, ſi la Religion ne la ſoutient & la conſole. Madame l'Abbeſſe de Ray * * douée d'un bon eſprit & d'un cœur droit, eſt heureuſe dans l'état qu'elle a embraſſé. Je ſuis bien sûr qu'elle fera le bonheur de celles qui l'entourent : mais que ces deux ſœurs doivent gémir en ſe rappellant les erreurs d'un frere, qui deshonore un nom que leurs parens communs le croioient appellé à perpétuer & à illuſtrer.

Ceux de nos camarades que l'hiver a rendu à leurs familles & à leurs affaires, ſont bien près de voir finir les jours de leur repos.

J'attends impatiemment le retour de tous ces Officiers. Alors je m'entretiendrai avec quelqu'un qui vous aura entendu parler. Hélas! ma mere, je ſuis ſi éloigné de pouvoir vous entendre moi; & il eſt tant de détails précieux pour le cœur d'un fils, qui ne ſauroient trouver place dans une lettre. Oh! que j'envie le ſort de ceux qui vous remettent les miennes. --- Que j'envie ſur-tout le ſort du Chevalier de Verſol! Auſſi, avec quel plaiſir je le reverrai! Sa préſence me fera oublier tous les chagrins qu'il m'a cauſé. Il me parlera de ma mere & d'Hortenſe! Cependant ſi j'étois le maître de vous choiſir un interprête, ce ne ſeroit pas M. de Verſol.

IV.

La Marquiſe, à Madame de SAINT-JUST.

24 Avril.

MAdemoiſelle des Roches arriva hier chez Madame de Villiers: elle y étoit à peine depuis une heure, qu'elle avoit reçu la viſite du Confeſſeur & de trois ou quatre amies de la maiſon. La vieille femme de chambre, que dis-je, peut-être tous les domeſtiques étoient inſtruits des avantures de cette pauvre Delphire. Je croiois avoir pris de bien ſages précautions pour lui éviter toute eſpèce d'humiliation; mais Madame de Villiers s'eſt

jouée de ſes promeſſes & de ma prudence. Je m'en apperçus en mettant le pied chez elle, & cependant elle vouloit que je lui ſuſſe gré de n'avoir point encore fait à cette jeune perſonne une pieuſe exhortation, pour la diſpoſer à embraſſer une vie pénitente ; elle m'attendoit pour traiter cet article important : au lieu de m'arrêter à lui répondre, je m'avançai vers Mademoiſelle des Roches, qui excédée du babil de la dévote, étoit ravie de me voir, & cependant ne s'approchoit qu'en tremblant. Je la ſerrai dans mes bras ; ſes larmes coulerent, & je ne pus retenir les miennes. Les importuns avoient diſparus --- Vous avez, lui dis-je Mademoiſelle, remercié Madame de Villiers de la bonté qu'elle a de vous recevoir chez elle. C'eſt à Madame que vos parens vous ont recommandée, & ſi je me charge de vous, c'eſt de ſes mains que je veux vous recevoir. Elle approuve les démarches que j'ai faites pour vous aſſurer une retraite honnête. Nous allons vous conduire à Villeneuve-Saint-Georges, près d'une Dame de ma connoiſſance qui conſent à vous prendre en penſion. Cette Dame, continuai-je d'un ton de voix plus ferme, a l'eſtime de tous ceux qui la fréquentent, & je penſe que par ſes malheurs elle doit vous intéreſſer. Un Gentilhomme avoit contracté de groſſes dettes à ſon Régiment, en ſe livrant à toutes ſes paſſions. Les engagemens qu'il avoit pris avec ſes créanciers n'étant point remplis, il étoit

menacé de perdre à la fois ſon état & ſa liberté. Inſtruite de l'embarras où il ſe trouvoit, ſa mere, qui deſiroit ardemment de le voir marié, crut le moment favorable ; elle lui promit de payer ſes dettes, s'il conſentoit à épouſer la femme près de laquelle vous allez vivre. Il ſe défendit pendant quelque tems, ſa mere inſiſta, les créanciers preſſerent leur payement, & mon étourdi parut à l'autel avec l'épouſe que ſa famille lui donnoit, & qu'il avoit juré dans ſon cœur, de regarder toujours comme un étrangere. Libre de ſes créanciers, & maître d'une partie de ſa fortune, il abandonna bientôt ſa maiſon, courut retrouver une Actrice qu'il aimoit paſſionnément. . . . . A ces mots Delphire baiſſa les yeux en rougiſſant, & ſes larmes recommencerent à couler. Oui, pourſuivis-je en héſitant, & d'un ton de voix plus doux, quoique Madame de Villiers me fît ſigne d'appuyer ſur cette circonſtance; oui, Mademoiſelle, une Actrice a ruiné notre malheureuſe amie, & ſon ſort a été d'autant plus à plaindre, qu'elle a long-tems conſervé pour ſon coupable époux des ſentimens qu'il ne méritoit pas, & dont il a profité pour diſſiper entiérement ſa fortune. Mais je ſouffrirois trop en vous dévoilant toutes ces horreurs. Venez, Mademoiſelle, adoucir les maux de cette épouſe infortunée, & trouver près d'elle, au ſein d'une vie obſcure & paiſible, les conſolations dont vous avez beſoin

vous-même. Je fis alors avancer la voiture qui l'avoit amenée. Elle monta ſeule, Madame de Villiers prit place dans la mienne, & nous arrivâmes à Villeneuve-Saint-Georges, où Madame du Meſnil reçut ſa nouvelle penſionnaire d'une maniere ſi affable, que celle-ci m'en parut ravie. La bonne de Villiers eſſaya pluſieurs fois de faire ſa *petite exhortation*. J'eus toujours le malin plaiſir de l'interrompre, & elle m'en a marqué un peu d'humeur. J'en rirai, ſi vous approuvez ma conduite. Quant à moi, je penſe que c'eſt ſur-tout avec les perſonnes qui comme Delphire, ne peuvent ſe diſſimuler leurs torts, & ont aſſez de lumieres pour en reconnoître le principe & les cauſes, qu'il faut que le zèle ſoit retenu par la prudence & la diſcrétion. Nous partîmes un peu tard de Villeneuve-Saint-Georges. Je voulois être au fait de pluſieurs détails du nouvel établiſſement de ma pupile. J'étois bien aiſe auſſi d'avoir un entretien particulier avec elle, au ſujet du jeune Montalbin qu'elle a rencontré à Stugard. Ma lettre va vous trouver de retour à Moulins. Inſtruiſez, je vous prie, les parens de ce jeune homme, qu'il eſt actuellement détenu pour ſes dettes, & réduit à un état d'humiliation qu'il a bien mérité ſans doute, mais dont l'idée m'afflige malgré moi. Adieu, ma chere amie, arrivez donc promptement. Vous avez gagné votre procès, c'eſt fort bien, & je vous en félicite de tout mon

cœur ; mais Hortenſe & moi, nous nous regarderons auſſi malheureuſes qu'un plaideur pourſuivi par une légion de Procureurs & d'Avocats, tant que nous n'aurons pas le plaiſir de vous embraſſer en perſonne.

V.

Madame de VILLIERS, *à Madame de* SAINT-JUST.

DEPUIS ma derniere lettre, j'ai été malgré moi, Madame, occupée d'une multitude d'affaires toutes plus épineuſes les unes que les autres. Je viens heureuſement de terminer celle dont je m'étois chargée à la priere de M. le Baron des Roches. Sa fille eſt actuellement en sûreté, au moins pour quelque tems. Car, je trouve que Madame la Marquiſe de Luzigny a agi un peu légérement, & ſurtout avec trop de douceur. La jeune Demoiſelle pourroit bien nous échapper. J'étois fort d'avis qu'on la fît conſentir à être renfermée dans un Couvent, & q'uon la conduiſît à la pénitence par la voie de l'humiliation ; mais je n'ai point été écoutée. J'ai été fort ſurpriſe, ma chere amie, de trouver des gens aſſez mal intentionnés pour répandre dans le public que le Marquis de Luzigny a été amoureux de cette Delphire, dont ſa mere ſe charge. Je n'en ai rien cru, quoique

cependant, un des camarades du Marquis n'ait pas nié le fait bien positivement. Malgré cette autorité, j'ai ajouté si peu de foi à ce rapport, que j'en ai badiné avec Mademoiselle votre fille. Mes plaisanteries l'ont un peu déconcertée, & j'en riois de bon cœur ; mais comme elle est pleine d'esprit & douée d'un excellent caractere, elle a fini par rire avec moi, bien sûre que M. de Luzigny pense trop sagement pour donner dans aucun écart. J'ai de ce jeune homme la meilleure opinion . . . .

Le reste de cette Lettre manque.

V I.

M. de LANSAL, *à la Marquise.*

Le 2 Mai.

LE moment où tous nos militaires se réunissent, met M. de Luzigny dans une situation nouvelle où je me suis plu à l'observer. Il est en particuller mécontent du ton leste qu'a pris avec lui le Chevalier de Versol. Le séjcur de ce dernier à Paris, semble l'avoir encore rendu plus dédaigneux & plus inconséquent. Il raille assez agréablement. Si nous ne prenons garde à nous, il va corrompre notre bonhommie, en nous donnant le goût du persiflage. On dit ce goût contagieux, je n'en parle que par ouï-dire. De mon tems,

on ne connoiſſoit point le mot, & fort peu la choſe: il me ſemble que les inventeurs n'ont pas fait un grand préſent à la ſociété, il devroit même être mépriſé par les militaires. Ridiculiſer un homme ſans qu'il s'en apperçoive, ou ſans qu'il oſe ſe défendre, c'eſt ſelon moi, attaquer un adverſaire deſarmé; c'eſt par conſéquent une eſpèce de lâcheté, & elle doit être en horreur à tout homme qui fait profeſſion de courage.

Auſſi je ne conſeille pas au Perſiflage de s'adreſſer à M. votre fils. Il n'eſt que trop prévenu contre lui, que trop prompt à parer ſes traits. C'eſt aſſez l'ordinaire des ames honnêtes, d'être très-ſenſibles à l'offenſe: plus on a de droits aux bons procédés, & plus on ſouffre impatiemment les mauvais. Il ſeroit au reſte difficile, Madame, d'avoir autant de ces droits que M. de Luzigny, j'en vis encore hier la preuve la plus touchante.

Je m'étois apperçu, il y a quelques jours, qu'il me quittoit à une certaine heure de l'après-dîner, ſans que ſelon ſa coutume, il me dit où il alloit. La confiance ne ſe commande point, on acheve de la perdre dès qu'on l'exige. Je diſſimulai donc; mais je n'étois pas content. Je le fus bien moins, quand quelques-uns de ces jeunes gens qui ſoupçonnent légerement le mal, & ſont prompts à le publier, comme pour excuſer leurs propres égaremens, voulurent me faire

croire que ce n'étoit point ſans raiſon que le Marquis m'échappoit, & qu'ils l'avoient vu entrer dans un lieu, où probablement j'aurois été de trop. Ce rapport me parut d'abord ſans vraiſemblance. La délicateſſe de M. de Luzigny, l'état de ſon cœur, les remords que l'apparence d'une infidélité lui avoit cauſé, ſon averſion pour les plaiſirs qu'on n'oſe avouer, tout auroit dû me raſſurer. Voyez mon injuſtice, Madame; la jeuneſſe eſt ſi foible, ſi inconſéquente, me diſois-je, en prenant le chemin de la maiſon qu'on m'avoit indiquée: le cœur quelque honnête qu'il ſoit, eſt ſi ſouvent l'eſclave des ſens! D'ailleurs, dans nos Régimens, tout excite au déréglement, tout concourt à ſouiller l'imagination, à familiariſer avec ce qui devroit inſpirer de l'horreur; & j'étois déja à la porte de cette maiſon, frémiſſant de la découverte que j'allois faire. Je frappe, on m'ouvre, & quel eſt mon étonnement de trouver Luzigny au chevet d'un malade, & entouré de quatre enfans & de leur mere qui ſembloient le regarder comme leur libérateur. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été ſi honteux. --- Que faites-vous donc là, mon ami? --- Vous le voyez, mon pere; (c'eſt ainſi qu'il m'appelle quelquefois.) Je viens viſiter de braves gens, je tâche de les conſoler. Vous me pardonnez bien de vous avoir quitté. --- De les conſoler, reprit alors la femme, de les conſoler! Ah! M. votre fils ne vous en

dit point assez. Il vient depuis huit jours nous soulager, nous secourir. Sans lui nous serions déja morts de faim ou de douleur. Il y aura demain quinze jours, n'est-ce pas, Pierrot, que mon mari en travaillant tomba, & se cassa la jambe? Nous étions tous les cinq au désespoir, car les bras de mon mari sont notre unique ressource. Le voilà plusieurs mois sans pouvoir travailler. Qu'allions-nous devenir, disions-nous! (En se rappellant le danger de leur pere, cette honnête famille avoit les larmes aux yeux.) Et puis les frais de cette maladie. Oh! tout cela devoit nous ruiner. Les premiers jours nous avions quelques avances : nous nous soutînmes encore un peu, mais bientôt nous n'eûmes plus rien. Nous renvoyâmes le Chirurgien, désespérant de pouvoir jamais le payer, & nous soignions de notre mieux mon pauvre époux. Il y a huit jours que j'étois hors de la ville pour cueillir des herbes, & lui préparer un remède qu'on nous avoit enseigné. Je vis approcher un jeune Officier. Cela m'inquiéta. Ils ne ressemblent pas tous à M. votre fils, les jeunes Officiers; mais il m'aborda d'un air si doux, que je fus bientôt rassurée. Il me demanda ce que je cherchois, je le lui dis. Voyez sa bonté, Monsieur, il se met à chercher avec moi, & me fait sur l'état de mon mari tout plein de questions qui m'arrachoient des larmes. Il est si rare de trouver tant de bonté, & à son âge encore! Quand ma pro-

viſion fut finie, je m'en allois, il voulut m'accompagner. Je lui repréſentai que nous habitions une maiſon bien pauvre, bien mal en ordre, que la chambre d'un malade indigent & ſans ſecours lui répugneroit peut-être. Rien ne put le détourner de ſon projet. Nous revînmes enſemble, j'étois fatiguée, je ne pouvois aller vîte : il avoit la complaiſance de ralentir ſon pas pour moi. Arrivé dans cette chambre, il s'approcha de mon époux, le queſtionna avec amitié ſur ſon accident ; il ſembloit être un de nos égaux. Quand il ſut pour quelle raiſon nous avions renvoyé le Chirurgien, il le fit chercher, lui dit d'apporter tous ſes ſoins à la guériſon de ce malheureux, qu'il ſe chargeoit des frais, & lui donna deux louis d'avance. Il m'en donna autant, en me preſcrivant l'uſage que je devois en faire pour moi & pour mes enfans. Enfin, Monſieur, imaginez vous qu'il eſt exactement venu nous viſiter chaque jour, comme ſi nous étions ſes meilleurs amis. Il entre dans les plus petits détails de notre ménage, & nous gronde, lorſque nous craignons d'abuſer de ſa généroſité. Ah ! Monſieur, que nous ſommes heureux de l'avoir rencontré ! & que vous l'êtes d'avoir un tel fils. J'étois dans ce moment ſi vain de mon pupile, que je n'eus pas le courage de tirer ces bonnes gens de leur erreur. Je le ſerrai contre mon cœur, quelques larmes coulerent de mes yeux ; je ne pouvois parler. Lui, Madame, il étoit

comme honteux que je l'euſſe découvert; & ſes regards timides me dévoilant ſon ame malgré lui-même, me laiſſoient juger combien elle eſt pure, bienfaiſante & modeſte.

J'eſſaierois envain de vous peindre l'attendriſſement de toute cette famille, elle étoit partagée entre la crainte de nous voir partir, & celle que l'air mal ſain de la chambre ne nous incommodât. Enfin nous nous en allâmes, après leur avoir dit ces mots conſolans, leur avoir donné ces preuves d'intérêt qui coûtent ſi peu, & qui font tant de plaiſir aux malheureux. Je ſortis pénétré de compaſſion pour cette honnête famille; & fier, malgré la différence de nos âges, d'être l'ami de ſon bienfaiteur. Vous penſez bien que je ne lui ai point fait part du ſoupçon qu'on avoit formé ſur ſon abſence ſecrette; j'en aurois eu trop à rougir. C'eſt à vous, Madame, que je rend le compliment que ces braves gens me faiſoient au ſujet du Marquis, en vous diſant, que vous êtes heureuſe d'avoir un tel fils.

VII.

M. DE SAINT-JUST, à la Marquiſe.

PERMETTEZ-moi, Madame, de me plaindre à vous de la démarche que vient de faire Madame de Saint-Juſt. Vous l'avez

engagée à aller chez M. de Montalbin, j'en ſuis fort mécontent. Il s'agiſſoit de faire ceſſer les allarmes d'une famille déſolée, & votre couſine en recevant votre derniere lettre, eſt partie ſur le champ. Notre ami M. Robinet l'accompagnoit. C'eſt de lui que je tiens tous les détails de cette belle courſe. Madame de Saint-Juſt arrive. On envoie ſes chevaux, & ſes gens au tourne-bride : car le Seigneur de Montalbin, quoiqu'il ne voye qui que ce ſoit de Paris, & peu de monde de ſa Province, n'a pas manqué à l'exemple des perſonnes en place, & des originaux qui les copient, d'établir un tourne-bride. Cet édifice bâti ſur les deſſins du décorateur de ſon parc, ſimétriſe d'une maniere très-pitoreſque, avec un auſpice de charité, où jamais pauvre n'a été admis. N'allez pas en conclure que les payſans de M. le Comte ſont tous aſſez aiſés, pour ſe faire ſoigner chez eux quand ils ſont malades, mais ſeulement qu'il a plu au décorateur de placer une Chapelle & une petite maiſon inhabitée, à quelque diſtance du tourne-bride. Un laquais chamaré d'une livrée toute nouvelle : car, on m'aſſure que c'eſt pour la troiſième fois que le maître en change les couleurs : un laquais conduit ma femme dans le ſallon, & répond aux queſtions qu'elle lui fait. Que *M. le Comte eſt à la promenade*, que *M. le Comte doit revenir bientôt*, que *Madame la Comteſſe eſt à ſa toilette* ; & à chaque phraſe *M. le Comte* &

Madame la Comteſſe. Je n'aurois pu y tenir ; morbleu ! Lui Montalbin prendre un titre : je voudrois que nous euſſions à plaider enſemble, il ſeroit bienheureux ſi je lui laiſſois la qualité d'Ecuyer. Son ayeul ſorti des boues de la rue Quincampoix, eût un fils, qui long-tems petit commis dans les Bureaux, de je ne ſais quel Département, obtint par de vils moyens, la faveur de je ne ſais quel Miniſtre. Il ſut en profiter rapidement, & accumula ſur ſa tête des honneurs & des richeſſes. Alors, rougiſſant de ſon pere, dont la nobleſſe :

De l'aſſiſtance aux Sceaux avoit tiré ſon luſtre.

Il découvrit en Poitou une famille noble & ancienne, dont le nom étoit ſemblable au ſien. Le chef de cette famille étoit peu riche, & encore moins délicat ſur les moyens de ſortir de l'honorable médiocrité où il vivoit. Il avoit un fils aux pages en même-tems qu'un de mes neveux. On promit pour ce fils une Compagnie de Cavalerie, ſi ſon pere vouloit aider l'ex-commis de ſes titres. Le marché fut baſſement accepté. D'adroits fauſſaires eurent l'art de donner à un des ayeuls du Gentilhomme Poitevin, un enfant juſqu'alors inconnu, qui en ſurchargea l'arbre généalogique, & fut la tige prétendue des Montalbin. Mais revenons à Madame de Saint-Juſt, nous l'avons laiſſée dans le ſallon : le ſoi-diſant Comte paroît & fait la grimace à Robinet, un Roturier venir chez

Monſeigneur ſans y être mandé ! Après quelques propos vagues ma femme demande à avoir un entretien avec cet illuſtre perſonnage, & c'eſt là que toute ſa ſotte vanité a éclaté. A l'entendre, Madame, ſon fils loin d'être en priſon à Stugard pour ſes dettes, doit arriver inceſſamment à Paris, après avoir voyagé avec beaucoup de ſuccès & d'agrémens en Allemagne. Il a été reçu à merveille dans les Cours les plus brillantes, il a fait par-tout une dépenſe des mieux entendue, & n'a laiſſé que des amis, & point de créanciers dans les lieux où il a paſſé. Le Marquis de Luzigny n'eſt-il pas à Strasbourg, pourſuit notre homme ? Je ſerois enchanté que mon fils pût le voir. Eh bien ! Madame, quand le ferons-nous Colonel, ce M. de Luzigny ? --- Mais il eſt encore bien jeune, répond ma femme --- Bien jeune, Madame, il me ſemble cependant qu'il eſt de l'âge du Vicomte de Montalbin ; & ma foi, dès que mon fils ſera de retour, je compte le mener à Verſailles, le faire monter dans les Carroſſes, le marier, préſenter ſa femme à la Cour, & avoir pour lui un Régiment. A propos, Madame, le petit de Luzigny a-t-il fait ſes preuves ? Car, ſans cela --- Quoi, Monſieur, eſt-ce néceſſaire pour être Colonel --- Non pas abſolument ; mais vous ſentez bien que les emplois du militaire qui conduiſent plus promptement aux premiers grades, ſont ſpécialement reſervés aux gens

d'un certain rang, & cela me paroît très-juſte. Le pere de M. de Luzigny avoit été Colonel? --- Oui, Monſieur, mais ce n'eſt pas ſans doute ce qui doit aſſurer à ſon fils l'avantage de l'être ; il obtiendra ce grade par ſa bonne conduite & ſes talens militaires --- Des talens, des vertus, c'eſt à merveille, Madame. Croiez-moi, pour parvenir, il faut de l'aſſurance, beaucoup d'or, & du crédit ..... L'impertinent ! Et voilà comme penſent tous ces nouveaux venus. Malheureuſement en ſe mêlant avec nous, ils ont perverti nos idées & corrompu nos mœurs. Madame de Saint-Juſt un peu piquée de l'entretien qu'elle venoit d'avoir, quitta M. de Montalbin d'aſſez bonne heure, & raconta à Robinet tout ce qu'elle avoit dit & entendu. Ce brave homme en a bien jaſé avec moi : il a laiſſé ma femme chez le Baron des Roches. Celui-là eſt Gentilhomme au moins ; mais c'eſt le plus déraiſonnable de ceux que je connois. Vous avez beaucoup fait pour ſa malheureuſe fille. Pouvez-vous vous flatter de la ramener ? J'en doute, & permettez-moi de vous le dire, vous en avez agi avec trop de douceur. Si Madame de Saint-Juſt m'eût cru, elle n'auroit point été non plus chez ce Baron des Roches. Qu'elle y ſoit auſſi mal reçue qu'à Montalbin, je ne lui conſeille pas de ſe mêler des affaires de ces deux maiſons. Il eſt bon d'obliger, mais il faut ſavoir à qui l'on s'adreſſe.

VIII.

Madame DE SAINT-JUST, *à la Marquiſe.*

L'AMIE d'Hortenſe, l'Abbeſſe de Ray *** m'a priée à mon retour de chez le Baron, de venir la voir: je me ſuis rendue à ſon invitation, & les deux jours que j'ai paſſés dans ſon Abbaye, m'ont conſolée de mon voyage à Montalbin: [On ſupprime le détail que Madame de Saint-Juſt fait à ſa couſine de ſon entretien avec le Comte de Montalbin] Notre Abbeſſe n'a pas craint de me communiquer les lettres qu'elle a reçues de ſon pere. Celui-ci n'étant point intéreſſé à lui cacher les déſordres de ſon fils, lui en parle à cœur ouvert, & paroît ne pas douter de l'empreſſement avec lequel elle cherchera à le retirer du danger où il eſt. » La coupe » de bois que vous êtes autoriſée à vendre, » vous fournira, lui écrit-il, un sûr moyen » de m'aider à ſecourir un enfant qui m'eſt » ſi cher. Songez ma fille, que c'eſt par » mon crédit, que vous avez obtenu du Con- » ſeil les permiſſions qui vous étoient néceſ- » ſaires; & que le plus bel emploi que vous » puiſſiez faire des revenus de votre Bénéfice, » c'eſt d'en diſpoſer en faveur de vos parens ». C'eſt ainſi qu'oubliant la véritable deſtination des Biens de l'Egliſe, des hommes

avides en abuſent autant qu'ils le peuvent ; & diſſipent le patrimoine des pauvres, pour ſoutenir de ridicules prétentions, ou l'emploient à réparer les brêches qu'une coupable prodigalité fait à leur fortune. Madame l'Abbeſſe de Ray * * * connoît ſes devoirs, elle les aime, & vous jugez que reſolue à ne s'en point écarter, il lui en coûtoit cependant pour refuſer les demandes indiſcrettes de ſon pere. Après bien des larmes qu'elle a laiſſé couler devant moi, & dont j'ai ſenti toute l'amertume, elle a répondu avec autant de raiſon que de fermeté, & repréſenté à ſes parens que liée par ſes vœux, elle ne peut ſans trahir ſa conſcience, uſer à ſon gré des revenus de ſon Abbaye. » Si je fuſſe demeurée » près de vous, ajoute-t-elle, peut-être » aurois-je trouvé par une ſage économie, » les moyens de ſecourir mon frere. J'ai » pris le voile, & vous ſavez ſi c'eſt de ma » pleine volonté, ou pour vous obéir. Il ne » me reſte que la penſion que vous daignez » me faire : j'y renonce ſi vous me le per- » mettez, & vous prie de la donner à votre » fils ».

La Baronne des Roches m'a offert le ſpectacle touchant d'une vertu ſans faſte, qui éprouvée par de longues ſouffrances, eſt tour à tour défendue & conſolée par la Religion. Son mari ne peut ſe diſſimuler les obligations qu'il vous a, & m'a entretenue avec emphaſe de ſa reconnoiſſance. Ce que ſa

ſa femme vous écrit à ce ſujet, vous ferez mieux ſentir, ma chere amie, tout le prix de votre zèle & de votre indulgence.

A mon retour à Moulins, j'y ai trouvé M. Gaignot qui va à Paris porter à M. de Priville l'heureuſe nouvelle que toute ſa famille conſent enfin à ſon mariage avec la jeune perſonne pour laquelle il a ſi bien ſu vous intéreſſer. Gaignot eſt tranſporté de joie d'être chargé de ce meſſage, ſon ſeul regret eſt de n'avoir pas l'eſpérance de revoir M. de Luzigny; mais il vous remettra cette lettre. Il croit avoir beſoin de ma recommandation auprès de vous; laiſſez-le vous dire tout le bien qu'il penſe de nos enfans: vous l'accueillerez lorſque vous ſaurez combien il eſt attaché à nos deux maiſons. Ce jeune homme a connu les dangers auxquels l'expoſoit la vanité de paſſer pour un bel eſprit, dans un tems ſur-tout, où la foule juge ſi défavorablement l'Auteur qui reſpecte les mœurs & la Religion. M. Gaignot a des principes ſages; ſa raiſon éclairée par l'étude, n'en eſt que plus ſolide, & ſon eſprit n'en eſt pas moins aimable. Je compte bien le retrouver à Paris, où j'arriverai ſans faute ſous quinze jours, &c.

I X.

Le Marquis, à ſa mere.

Le 2 Mai.

N^a. *L'Editeur a jugé à propos de ſupprimer le commencement de cette lettre ; le Marquis de Luzigny la continue ainſi :*

ILS ſont enfin arrivés ces camarades qu'on attendoit avec tant d'impatience : c'eſt un jour de Fête que celui de leur retour ; & dans ce moment, on ſeroit tenté de ſe croire beaucoup d'amis. Des gens qui ſont des mois entiers ſans ſe parler, s'embraſſent avec l'apparence de la cordialité ; rien de ſi touchant pour ceux qui ne ſont pas dans le ſecret, rien de plus plaiſant pour les autres.

Je n'ai fait qu'entrevoir le Chevalier de Verſol. Il m'a donné fort légerement de vos nouvelles. Il a l'air ſi affairé, il joue de ſi bonne grace le rôle d'homme important, que je me fais ſcrupule de l'interrompre. Cependant il dîne demain avec M. de Lanſal ; j'eſſayerai de lui dérober quelques inſtans. Je ne ſais, ma mere, mais cet homme ne me plaît pas. J'ai toujours ſur le cœur ſa maudite lettre de cet hiver,

AVIS DE L'EDITEUR.

LE Chevalier de Verſol dîna en effet le lendemain avec M. de Lanſal, & tous les Convives ne furent que les auditeurs de ce M. de Verſol. Les bons mots, les ſarcaſmes & juſqu'aux propos inconſidérés furent applaudis, ou du moins tolérés. Le Marquis de Luzigny qui n'avoit encore pu l'entretenir, lui parla de ſa mere & de Mademoiſelle de de Saint-Juſt. La langue du Chevalier qui ne reſpectoit rien, s'exerça fort imprudemment ſur le compte de l'aimable Hortenſe ; le ton de garniſon l'emporta en ce moment ſur celui de la Capitale, ce fut la groſſiere plaiſanterie avec laquelle des gens bien élevés ne devroiens jamais ſe familiariſer. M. de Lanſal eut beau vouloir changer la converſation ; un grave cenſeur a bien peu de crédit, quand il a contre lui une troupe de rieurs, & le Chevalier les avoit de ſon côté. Le Marquis fut d'abord tenté de ſe fâcher, les éclats redoublerent ; il fut aſſez maître de lui pour commander à ſon premier mouvement, & finit par prendre le parti du ſilence. Verſol s'étoit borné à des propos vagues, ſes ſuccès l'encourageoient ; il articula des faits dont il eut l'impudence de ſoutenir qu'il avoit été témoin. A l'entendre, un certain Conſeiller, nommé Priville, étoit reçu au mieux chez Madame de Luzigny, & Made-

moiſelle de Saint-Juſt, ſans doute par docilité pour ſon chaperon, honoroit le petit homme à rabat de ſes bontés. On imagine bien de quel air fut prononcé ce mot, *de ſes bontés*. M. de Luzigny alloit éclater, ſi M. de Lanſal ne l'avoit appaiſé d'un coup-d'œil. Le Chevalier ne s'en tint pas là : c'eſt lui qui étoit, dit-il, le confident du Conſeiller, & il ajouta malignement : « je ne me ſouviens point d'avoir eu de conſolations à lui adminiſtrer ; il attend peut-être les vôtres, Marquis ; mais ſi je dois vous parler ſincérement, je doute qu'il en ait beſoin : Mademoiſelle de Saint-Juſt eſt une petite inconſtante ; que voulez-vous, Monſieur, c'eſt de ſon âge, c'eſt de ſon ſexe ; d'ailleurs, ſi j'en crois la chronique, vous lui avez donné l'exemple de l'infidélité cet hiver. La charmante Actrice, hain!... je puis vous plaindre, mais non blâmer votre couſine ». Ce trait fut vivement ſenti ; Luzigny rougit encore plus de honte que de dépit : il ſe contint cependant, & eut le courage de répondre d'un ton poſé : » il eſt bon de plaiſanter, ſur-tout quand c'eſt avec autant d'agrémens ; mais vous pourriez choiſir d'autres ſujets. -- Je ne plaiſante point du tout ; c'eſt au contraire un avis que je vous donne en bon camarade : je préſume, ajouta Verſol d'un ton ironique, que vous me permettez de prendre ce titre avec vous. -- Il m'honore beaucoup ſans doute, reprit le Marquis d'un air modeſte, dont perſonne ne fut la dupe. On juge de l'embarras

de M. de Lanſal : l'imprudence, la méchanceté du Chevalier lui inſpiroient une indignation qu'il n'oſoit témoigner de peur d'augmenter celle de ſon pupile. Perſonne n'éleva la voix pour défendre ce dernier, & le triomphe du Chevalier parut complet. En ſortant de table il continua ſur le même ton, s'approcha du Marquis d'un air amical, & fit de nouveaux efforts pour rendre ſa conviction parfaite, en ajoutant à ce qu'il avoit dit des anecdotes qu'il avoit la diſcrétion de raconter bas. M. de Luzigny écoutoit attentivement & ne répondoit rien. Après avoir prêté l'oreille aux dangereuſes ſuggeſtions de Verſol, il s'éloigne ſeul ; fuit M. de Lanſal qui le cherche, & renfermé chez lui, ſe livre à toutes les fureurs de la jalouſie. Il écrit à Priville, déchire & recommence vingt fois ſa lettre, & ſans l'avoir finie, il en trace une pour ſa couſine. Je ne me poſſéde plus, lui mandoit-il, ma colere eſt au comble, & c'eſt vous, Mademoiſelle, qui en êtes l'objet. Voilà donc le fruit de vos ſermens, voilà donc le prix des miens? Inſenſé que j'étois ! je vous voyois ſous des traits ſi beaux, & je prêtois à tout votre ſexe les vertus dont je vous croyois parée. Je n'oſois dans mon délire vous comparer à aucune femme, mais je les jugeois toutes d'après l'image infidele que l'amour avoit gravé au fonds de mon cœur ; c'eſt votre art trompeur, votre feinte décence, votre douceur prétendue qui cauſoit mon erreur ; elle eſt diſſipée, cruelle !

Vous reſſemblez à toutes les femmes : on les peint inconſtantes, perfides, parjures, & voilà votre portrait : on a été témoin de vos trahiſons, on a vu vos préférences marquées pour M. de Priville ; il ne les a point laiſſé ignorer, & ſes rodomontades ſont venues juſqu'à moi par un canal sûr ; le Chevalier de Verſol m'a décillé les yeux ; que je lui en ſais gré ! Et ce M. de Priville, que ne ſuis-je à portée de lui faire ſentir qu'on ne m'offenſe pas impunément. Mais le lâche qu'oppoſeroit-il à mes attaques ? Non, je ne veux point me venger, il n'en vaut pas la peine, & je ne vous aime plus.

A ces lignes, le Marquis fondant en larmes, jette ſa plume, & s'écrie : infortuné, hélas ! ton cœur te dément, & cet écrit tracé dans ta fureur ne partira point..... Quelq·s inſtans après ſe croyant plus calme, il s'adreſſe à ſa mere dans les termes ſuivans :

Il n'eſt plus temps de me flatter, ô ma mere, le coup fatal eſt porté ! Les aſſiduités de M. de Priville vous ſembloient ſans conſéquence, & cependant Mademoiſelle de Saint-Juſt, oubliant enfin ſes promeſſes, va bientôt être unie à cet homme que vous croyez un de nos amis ; M. de Verſol m'a dévoilé cet odieux myſtere. Hortenſe, hélas ! il n'y aura donc plus entre nous d'autres rapports que ceux que la nature y a établis ſans nous conſulter. Parjure, vous briſez les nœuds auxquels, juſqu'à ce jour, j'avois eu la folie d'attacher

tant de prix. Vous allez faire le bonheur de mon odieux rival, & votre ſouvenir ſera mon éternel tourment.

Cette derniere lettre pliée & cachetée dès qu'elle fut écrite, fut remiſe à la poſte ſur le champ. Alors M. de Luzigny ſe repentit de ſa précipation, & une heure après écrivit ce qui ſuit à Mademoiſelle de Saint-Juſt.

X.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 3 Mai.

PLUS malheureux encore que coupable ; qu'ai-je fait ? La lettre fatale que je viens d'écrire à ma mere n'eſt plus à la poſte ; j'allois la retirer, la démentir, l'effacer en l'arroſant de larmes ameres. Vain eſpoir ! elle étoit déja partie. Que deviendrai-je ? Mon Hortenſe me haïra, & je n'aurai point à m'en plaindre ; je recueillerai le digne fruit de mon emportement, de mon délire. O la plus douce ! O la plus vertueuſe des femmes ! comment ai-je pouſſé l'égarement ſi loin ? Ah ! ce n'eſt pas moi qui ai conçu cette affreuſe idée, ce n'eſt pas moi qui ait tracé ces lignes horribles ; un démon malfaiſant a tout conduit, à tout fait, & j'expierai ſon crime. J'ai ſoupçonné un inſtant votre vertu, votre fidélité ; dès cet inſtant même j'étois indigne de votre cœur ;

mais j'ai pu faire part de mes méfiances, vous accabler de mes reproches. Dieu ! quel doit être mon ſort ? Oh ! pardon, mille fois pardon, trop généreuſe Hortenſe ! Si vous me traitez avec la rigueur que je mérite, je n'y ſurvivrai point, je ne réponds pas de mon déſeſpoir. Voudriez-vous cauſer ma mort, vous que le ciel & ma mere avoient deſtinée à faire le bonheur de ma vie !.... Ma mere ! je ne puis penſer à elle ſans frémir d'épouvante. Qui me réconciliera avec elle ? Qui la déſarmera ſi ce n'eſt vous ? Mon repentir n'y parviendroit pas ; elle en dédaigneroit les proteſtations : il eſt des fautes ſi graves, que le courage manque pour en demander grace. Oh ! ſi elle pouvoit connoître l'état de mon cœur, elle en auroit pitié. Rien n'égale ma douleur, ſi ce n'eſt ma haine pour l'odieux impoſteur qui a cauſé mon égarement. Peut-on concevoir un ennemi plus cruel ? Sa langue envenimée a ſouillé la vertu même ; il a ſoulevé mon cœur contre Hortenſe, il m'a enlevé le ſien. Infortuné ! j'ai tout perdu.

XI.

Hortense au Marquis.

7 Mai.

Comment ! vous m'avez ſoupçonnée d'être inconſtante ? Vous avez écouté les diſcours d'un étourdi ; vous y avez cru plus qu'à mes promeſſes. Moi ! mon cher Luzigny, oublier que vous m'aimez : oh ! non, vous ne l'avez pas penſé. Je vous pardonne votre premiere lettre en faveur de la ſeconde : je ne vous fais point de reproches ; vous exprimez ſi bien votre repentir, vous avez ſi vivement ſenti votre faute qu'il me ſeroit impoſſible d'en conſerver quelque reſſentiment. Mais, de votre côté, mon ami, pardonnez au Chevalier de Verſol, ſes diſcours ne peuvent faire tort qu'à lui-même ; oubliez-les. Ne vous ſouvenez plus que de la promeſſe que vous m'avez faite de travailler à modérer votre vivacité ; ſouvenez-vous auſſi quelquefois que je vous aime : oui, votre couſine vous aime bien tendrement.

XII.

La Marquise à son fils.

7 Mai.

Est-ce bien vous, Monsieur, qui avez écrit les deux lettres que nous venons de lire? Quoi! vous pouvez ajouter quelque croyance aux propos d'un fat, & son témoignage l'emporte à vos yeux sur celui de votre mère! Vous ne craignez pas d'affliger par vos soupçons injurieux une personne qui vous aime bien plus que vous ne le méritez. Vos excuses, Monsieur, quelques touchantes qu'elles soient, quelques sinceres que je les suppose, ne peuvent me faire oublier votre premiere lettre; l'emportement avec lequel elle est écrite, & que vous voulez qu'on vous pardonne en faveur de votre amour, décele en vous le germe de plusieurs mauvaises qualités que j'étois assez aveugle pour ne point appercevoir. Rougissez de la conduite que vous avez tenue. Je vous renvoye vos lettres, & afin de vous punir, je vous ordonne de relire la premiere,

XIII.

La Marquiſe à M. de LANSAE.

7 Mai.

AH ! Monſieur, quelle lettre cet étourdi vient de nous écrire ! S'il ſavoit l'impreſſion que ſon imprudence a faite ſur Mademoiſelle de Saint-Juſt ! Luzigny eſt indigne de ſes pleurs & de ſon amour, puiſqu'il a oſé ſoupçonner un cœur comme le ſien.

Mais, Monſieur, que l'extrême vivacité de mon fils m'épouvante ! Il a reconnu ſa faute ; il en eſt déſeſpéré. Ah ! qui ſait s'il ne conſerve pas le deſir de ſe venger du Chevalier de Verſol ? Je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. J'ai cru voir Luzigny baigné dans ſon ſang. Cette image affreuſe me pourſuit encore. Ah ! de grace, Monſieur, ne le perdez point de vue ; redoublez vos ſoins, s'il eſt poſſible. Mais hélas ! ce ne ſera pas de vous qu'il prendra conſeil pour ſatisfaire ſa vengeance. Il vous fuira ; & dans le moment où vous ſerez le plus tranquille ſur ſon ſort, on viendra vous apprendre. . . . Que dis-je ? Peut-être n'eſt-il déja plus tems de vous recommander les jours de ce malheureux enfant. Dans quelle inquiétude il me plonge ! Qu'une mere eſt à plaindre ! Ma vue ſe trouble, les pleurs me gagnent. Ah ! mon fils ! mon fils ! Monſieur, ayez pitié de ſa mere.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LES funeſtes preſſentimens de Madame de Luzigny ſe vérifierent : ſa lettre arriva trop tard. Elle auroit ſans doute calmé le Marquis. Hélas ! il s'abandonna à ſa vivacité malgré ce qu'il avoit promis à M. de Lanſal, qui avoit trouvé le moyen de l'éloigner du Chevalier de Verſol. On avoit même amené ce dernier à convenir qu'il y avoit de l'exagération dans tout ce qu'il avoit dit de Mademoiſelle de Saint-Juſt ; mais quelques jeunes gens, par des diſcours inconſidérés, donnerent lieu à une nouvelle ſcène entre M. de Luzigny & le Chevalier. Déterminés à tourner leurs armes l'un contre l'autre, ils prirent jour très-ſecrettement, & refuſerent de rendre aucun de leurs camarades complice de leur faute en appellant des témoins auprès d'eux, ſuivant un uſage trop répandu, & qui prouve que nos prétendus gens d'honneur s'eſtiment bien peu entre eux. Le ſort favoriſa M. de Verſol, & le Marquis tomba ſous ſes coups entre les bras de M. de Lanſal, qui, averti par Dugué, ne put accourir à tems pour les ſéparer, & fut, malgré lui, ſpectateur de la fin de ce duel. Malheureux Luzigny ! tes erreurs, que dis-je ? ton crime me rappelle avec énergie cette importante vérité, que la paſſion la plus excuſable par ſon objet, nous rend ſouvent

coupables, ſi nous ne veillons pas ſur nous-mêmes avec une ſcrupuleuſe attention pour la contenir dans de juſtes bornes.

Le Lecteur qui aime ſans doute M. de Lanſal autant que nous reſpectons ce vertueux militaire, ſe fait une image de ſa déſolation & de ſes allarmes. Il ſentoit qu'il étoit néceſſaire de préparer la famille de M. de Luzigny au coup affreux qu'il alloit lui porter; il ne voyoit que M. de Lorme à qui il pût s'adreſſer : mais craignant que les meſures qu'il pourroit prendre avec lui ne fuſſent encore dérangées, il réſolut de lui écrire ſous l'adreſſe de Madame de Sainte-Alme, & en ces termes.

XIV.

M. de LANSAL *à M. de* LORME.

Strasbourg 10 Mai.

LES précautions que j'emploie, Monſieur, pour vous faire parvenir cette lettre, vous ont préparé ſans doute à quelque nouvelle importante & qui demande de la diſcrétion. Nous ſommes bien à plaindre l'un & l'autre; votre élève, mon jeune ami, le fils de Madame de Luzigny, l'amant de Mademoiſelle de Saint-Juſt, indigné des propos que le Chevalier de Verſol a oſé tenir contre elle, a

appellé le Chevalier en duel. L'adreſſe a donné tout l'avantage à ce dernier ſur un adverſaire auſſi brave que lui, mais tranſporté de fureur, & encore mal exercé à ſe ſervir de ſes armes en pareille rencontre. Je l'ai reçu mourant entre mes bras, & viens de le faire porter chez moi. A peine m'a-t-il reconnu. Il a prononcé à ma vue, les noms de ſa mere & d'Hortenſe, d'un ſon de voix douloureux qui m'a percé le cœur. On a ſondé la plaie. Le Chirurgien conſterné ne m'a rien dit. Mais hélas ! comme j'ai interprété ſon ſilence ! Je quitte un inſtant le chevet du Marquis pour tracer d'une main tremblante ces lignes fatales .... Je revole à lui .... Hélas ! c'eſt peut-être pour recueillir ſes derniers ſoupirs.

XV.

M. de LANSAL *à M. de* LORME.

11 Mai.

TOUT augmente nos allarmes. Il a paſſé une mauvaiſe nuit : on vient de lever le premier appareil, la bleſſure eſt des plus dangereuſes : mais fût-elle mortelle, elle le fera languir pluſieurs jours. Oh ! le malheureux, qu'il a payé cher un moment d'imprudence ! J'aurois preſque dit un excès de tendreſſe : car c'eſt à défendre l'honneur d'Hortenſe qu'il

à mis tant d'emportement. Il vient de s'évanouir, & n'a repris ſes ſens que pour la nommer d'un ton qui a attendri tout le monde. La penſée des peines qu'il cauſe à ſa mere, empoiſonne ſa derniere heure. Voilà donc, dit-il en ſanglottant, comme je reconnois ſes ſoins, ſa tendreſſe ; je la fais mourir de chagrin. Ce regret cruel l'accable bien plus que ſa bleſſure. Il vouloit écrire à cette digne mere dont l'image lui eſt toujours préſente ; mais en vain, ſa foibleſſe s'y eſt refuſée. Ah! pourquoi Madame de Luzigny m'a-t-elle confié ſon fils ? Pourquoi ai-je connu ſon pere ? Devois-je craindre d'avoir un jour à m'en repentir ? Pardonnez-moi ce vœu. La douleur rend injuſte. Vous ſavez, Monſieur, quel intérêt j'ai pris toute ma vie à ce qui touche la famille de M. de Luzigny. Hélas! dans ces triſtes momens, combien j'en éprouve la vivacité !

XVI.

La Marquiſe à M. de Lanſal.

Paris 15 Mai.

Vous ne m'avez point répondu, Monſieur, & cependant je vous ai fait part de mes allarmes. Elles ſont plus grandes que jamais. M. de Lorme s'éloigne de chez moi, & ne peut cacher le chagrin dont il paroît tour-

menté. Des perſonnes avec leſquelles je n'ai que peu de relation, affectent de me demander des nouvelles de mon fils, & mes amis ne m'en parlent plus. Quelques mots échappés à Madame de Villiers dans un entretien qu'elle avoit avec Mademoiſelle de Saint-Juſt, viennent encore d'augmenter mon inquiétude. Ah! Monſieur, par pitié, ne me déguiſez rien. En vous faiſant cette priere, je cours au-devant du malheur; je le ſens bien. Mon fils n'eſt plus, tout me l'annonce. Si je ſuis aſſez infortunée pour lui ſurvivre, hâtez-vous de m'annoncer cet arrêt fatal, ou faites que j'ignore toujours combien je ſuis à plaindre.

Mademoiſelle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN, *Abeſſe de Rai* **.

O! mon amie, ma tendre amie, déplorez le ſort de l'infortunée Hortenſe. Le bonheur pour elle n'eſt plus ſur la terre. Au moment où je vous écris, Luzigny eſt mort. Il eſt mort, hélas! & j'en ſuis la cauſe. C'eſt en défendant l'honneur d'Hortenſe outragé par les diſcours d'un monſtre, que le malheureux Luzigny a perdu le jour. On nous cachoit cette affreuſe nouvelle. Madame de Villiers en a été inſtruite, & bien-tôt elle a ceſſé d'être un ſecret pour nous.

Luzigny n'eſt plus, ma chere Lucie, je ne lui ſurvivrai pas. Que ſon meurtrier triomphe;

d'un ſeul coup il s'eſt immolé deux victimes. Quoi ! l'innocent expire, il périt par le fer du coupable, & le Ciel eſt juſte ! Pardonnez, ô mon amie ! pardonnez à la douleur, au déſeſpoir qui déchirent mon cœur. Ah ! pourquoi ai-je quitté l'aſyle heureux où je vous ai connue ?

La Marquiſe à M. de LORME.

17 Mai.

TOUTE votre diſſimulation eſt déſormais inutile, Monſieur, ceſſez de vous contraindre, mon malheur m'eſt connu, Luzigny eſt mort. Par quelle barbare pitié vous éloignez-vous de moi dans ces affreux momens ? Etes-vous auſſi du nombre de ceux qui fuient les amis malheurenx ? Que je me ſerois cruellement trompée ſur votre compte ! Non, je n'ai pu m'abuſer à ce point. Ah ! venez, mon cher Monſieur, vous pleurez mon fils ; il vous aimoit ſincérement : revenez, nous le pleurerons enſemble.

Nota. M. de Lorme en recevant ce billet chez Madame de Saint-Alme, où la Marquiſe avoit découvert qu'il s'étoit retiré ſous prétexte que des affaires l'appelloient à la campagne, reçut auſſi de M. de Lanſal, la lettre qu'on va lire ; & cédant aux inſtances de Madame de Luzigny, il s'hâta de la lui porter.

XIX.

M. de LANSAL *à M. de* LORME.

12 Mai.

LE Chirurgien vient de ſortir, & ne laiſſe que bien peu d'eſpoir. Ce pauvre Luzigny! Mon état eſt peut-être auſſi douloureux que le ſien. Je m'examine, je paſſe ma conduite en revue depuis le retour du Chevalier de Verſol. Aurois-je pu prévenir cette avanture fatale? Ah! ſi je croyois qu'il y eût de ma faute, je ne lui ſurvivrois point. Eh! qu'importe à Madame de Luzigny que ce ſoit par ma faute ou non? Son fils n'en meurt pas moins. Lui, mourir à ſon âge! Lui qui devoit vivre pour le bonheur de la plus tendre des meres; lui qui devoit donner au monde le ſpectacle de l'hymen le mieux aſſorti. Oh! Monſieur, que nous ſommes à plaindre!... On m'appelle.... Qu'eſt-il donc arrivé? Je cours en tremblant.

M. de Luzigny ſe ſent un inſtant de force; il veut l'employer à dire par mon entremiſe, ſes adieux à ſa mere & à ſon amante. Quelle tâche ſon amitié m'impoſe! Mon attendriſſement me permettra-t-il de la remplir? Il inſiſte, faiſons-nous donc ce cruel effort.

X X.

Le Marquis mourant, à ſa mere.

AH! tendez vos bras à un fils expirant. C'eſt la ſeule conſolation qui lui reſte ſur la terre, c'eſt le dernier vœu que forme ſon cœur : ce ſeroit le premier que vous auriez rejetté ; & dans quel moment ? Dans celui où ce cœur ne reſpire plus que pour la tendreſſe. O ! la meilleure des meres ! Quel prix je réſervois à votre amour ! Si ma faute m'y faiſoit perdre mes droits.... Je ne le mérite que trop ; mais voudriez-vous me rendre la mort encore plus affreuſe ? Ah ! que je n'emporte pas dans ma tombe, l'image d'une mere courroucée ! Ouvrez votre ſein à mon repentir, à mes larmes ; recueillez-y mes derniers ſoupirs.

Que mon Hortenſe les partage. Quoi ! la quitter ! la perdre ! Idée cruelle qui met le comble à mon ſupplice : mais au moins c'eſt pour elle que je meurs. Ne lui devois-je pas le ſacrifice de ma vie ? Hélas ! pouvois-je croire que le Ciel l'exigeroit ſitôt ? L'inſtant en approche, les forces me manquent. Adieu ma mère, adieu Hortenſe.... Adieu pour toujours.

P. S. de la main de M. de LANSAL.

LA défaillance qui a ſuivi l'effort qu'il s'eſt fait en dictant cette lettre, a été longue, & ma livré aux plus vives allarmes. Revenu à lui, il a paru plus calme ; & ſi j'en crois le Chirurgien, cette criſe douloureuſe n'aura pas d'auſſi mauvaiſes ſuites que je l'appréhendois. Il n'eſt point encore tems de rien laiſſer entrevoir à Madame de Luzigny du malheur qui la menace. Je viens de recevoir une lettre d'elle, à laquelle je ne ferai aucune réponſe. J'aime mieux me taire que de la tromper, & il m'en coûteroit trop pour lui parler de toutes mes peines. Quant à vous qui êtes ſur les lieux, vous ſaiſirez bien plus facilement, Monſieur, l'occaſion de les lui dévoiler.

XXI.

Madame de SAINT-JUST *à ſon mari.*

De Paris, le 18 Mai.

OH ! mon cher ami, un des plaiſirs les plus vifs que j'aie eu de ma vie, celui de revoir ma fille après dix-huit mois d'abſence, a été troublé de la maniere la plus cruelle. Le Marquis en défendant ſon Hortenſe attaquée par des ſoupçons outrageans, s'eſt emporté ; il s'eſt battu & a ſuccombé. Il étoit mourant

au moment où M. de Lanſal écrivoit à M. de Lorme. Ce pauvre Luzigny, hélas ! il n'eſt peut-être plus. Que nous vous ſouhaiterions auprès de nous ! Nous nous déſolons : notre état feroit pitié à l'homme le plus indifférent. Ma couſine m'a propoſé de l'accompagner à Strasbourg : j'ai tenté de la détourner d'entreprendre ce voyage, ma réſiſtance n'a fait que lui déplaire, & malgré mes repréſentations, elle ordonne que tout ſoit préparé pour ſon départ.

La douleur d'Hortenſe ne peut s'exprimer. Je viens de la conduire dans mon cabinet. Elle a répandu de nouveau entre mes bras, un torrent de larmes. Ah ! ſi Luzigny voyoit ces larmes qu'il fait répandre, peut-être le conſoleroient-elles à ſa derniere heure. . . . Que dis-je ? Elles lui rendroient ce paſſage encore plus horrible. Renoncer à la vie lorſqu'on eſt ſi chéri, ſi regretté. Ah ! qu'il l'ignore le malheureux ſi nous devons le perdre.

M. de Priville ſort d'ici : il a abſolument voulu entrer. Madame de Luzigny n'a pu s'empêcher d'éclater en reproches en le voyant. Votre connoiſſance me coûte mon fils, lui a-t-elle dit avec dureté, elle qui eſt habituellement ſi douce. . . . L'adverſaire du Marquis en accuſant Hortenſe, a allégué des propos qu'il prétend tenir de Priville. Il eſt outré d'une telle calomnie. Il n'a rien épargné pour s'en laver : ſermens, inſtances ; mais le cœur d'une mere en pareille ſituation, eſt difficile

à toucher. Pour moi, je l'avoue, il m'a attendrie, il m'a convaincue de ſon innocence. Hortenſe qui a tant de peines d'ailleurs à déſobliger qui que ce ſoit, a eu la cruauté de lui reprocher le malheur de nos deux familles. Il eſt ſi mal-aiſé d'être raiſonnable dans l'excès de la douleur. Priville nous a quittées au déſeſpoir. Il m'a recommandé ſa cauſe les larmes aux yeux. Hélas! quelque intéreſſante qu'elle ſoit, tout diſparoît devant le funeſte événement qui nous accable.

XXII.

M. de LANSAL *à M. de* LORME.

14 Mai.

JE ne puis, Monſieur, vous donner que de bien foibles eſpérances. Les ſouffrances du bleſſé ſont toujours auſſi vives, & ne lui permettent que rarement de prendre dans le ſommeil, les forces néceſſaires pour les ſupporter: ſon corps s'affoiblit, mais ſa penſée n'en eſt pas moins active. A quels douloureux ſouvenirs il eſt livré quelquefois! Puiſſe la Religion qui cauſe ſes remords en adoucir l'amertume. Je n'ai point cherché à le flatter en lui déguiſant le danger de ſon état. Loin de moi cette coupable complaiſance. L'aimable enfant m'a ſu bon gré d'avoir eu le courage

de m'en défendre. Il a demandé lui-même à revoir M. de Verſol, & dans cette entrevue, l'un & l'autre ſe ſont conduits avec une nobleſſe & une loyauté qui me rendent Luzigny plus cher, & me font pardonner bien des torts à ſon adverſaire.

Tout-à-l'heure M. de Luzigny ſe rappelloit quelques-uns des paſſages de la lettre qu'il m'a dictée pour ſes parens, il me reprochoit de l'avoir fait partir; il auroit voulu y ajouter encore quelques lignes; il avoit dit ſi peu de choſes à ſa mere & à Mademoiſelle de Saint-Juſt, ſon cœur étoit ſi plein d'elles.... Elles verſeront des pleurs en apprenant ma mort, pourſuivoit-il. Cette idée lui a fait goûter un moment de conſolation: il s'eſt enſuite repris --- » Cruel que je ſuis! l'image d'une » mere au déſeſpoir flatte mon cœur barbare. » Je me plais à me figurer Hortenſe dans la » douleur! Le Ciel eſt juſte, il me l'enleve; » je ne la méritois pas. « Il a répandu à ces mots un torrent de larmes. Cette criſe a achevé de l'affoiblir. Les Médecins en redoutent une ſeconde; mais comment le diſtraire d'une idée ſi naturelle? Il mourra avec le nom de ſa mere & de Mademoiſelle de Saint-Juſt à la bouche, & ce dernier tribut de ſa tendreſſe rendra leur affliction plus vive. Ah! ſi du moins ſes yeux les entrevoyoient encore avant de ſe fermer à la lumiere.... Mais hélas! il eſt peut-être déja trop tard.

XXIII.

Mademoiſelle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

19 Mai.

PLUS d'eſpoir ! ma Lucie, plus d'eſpoir ! Toutes les lettres de M. de Lanſal nous préparent au cruel événement que j'ai prévu. Il veut affoiblir le coup qu'il va nous porter ; ſes ménagemens ſont inutiles : hélas ! je ſouffre tout ce que je puis ſouffrir ; mais au milieu des tourmens qu'il endure, mon cœur prend une nouvelle force ; je ne me connois plus, & toute entiere à l'amour, hélas ! lorſque je ſuis menacée de perdre mon amant, je ſens que j'aurai le courage de mourir ſi je le perds, ou du moins je ne vivrai plus que pour l'aimer. O ! mon amie, mon unique amie, plaignez Hortenſe, qu'elle vous ſoit toujours chere : ſi Luzigny ne vit plus, ne cherchez pas à la conſoler, mais chériſſez-la plus que jamais.

XXIV.

Madame de SAINT-JUST *à ſon mari.*

19 Mai.

UNE nouvelle lettre arrive de Strasbourg. Le danger augmente, & la douleur de ma couſine eſt à ſon comble. Je céde à ſes inſtances. Non, me diſoit-elle tout-à-l'heure, non, je ne ſaurois ſoutenir cette attente cruelle. Je partirai, je verrai mon fils, & s'il n'eſt plus, je mourrai du moins près de lui.... Madame, m'abandonnerez-vous à moi-même? Venez avec Hortenſe; vous partagez ſi vivement ma peine! me refuſerez-vous ce ſoulagement? Je n'ai pas héſité, ma fille reſtera; mais mon départ eſt réſolu: nos gens en ſont à la hâte les apprêts; dans quelques heures nous ſerons hors de Paris. Deux femmes éplorées entreprendre ſeules un auſſi long voyage! & pour quelle cauſe? Dieux! écartons cette image, j'ai beſoin de toute ma fermeté pour être de quelque reſſource à ma malheureuſe amie.

XXV.

Mademoiſelle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

20 Mai.

SI Luzigny exiſte encore, je le verrai, ma tendre amie, je le verrai. Ma mere & la ſienne partent à l'inſtant pour Strasbourg ; je les accompagne. Ma mere avoit de la peine à me permettre de la ſuivre : elle vouloit pendant ſon abſence, me remettre au couvent ; mais Lucie ne l'habite plus, hélas ! & Luzigny à cent lieues de moi expire, & c'eſt pour Hortenſe ! Affreuſe, déchirante idée. L'infortunée Marquiſe a fait changer le cruel projet de ma mere. Auſſi à plaindre que moi, Madame de Luzigny a été ſenſible à ma douleur ; elle a voulu l'adoucir, que je lui en ai d'obligations !... Je le verrai .... Inutile eſpoir, Luzigny ne vit plus ! Je verrai ſon tombeau, je mourrai en l'arroſant de mes larmes. Barbare que je ſuis, c'eſt moi qui l'ai conduit à la mort ! Pourquoi l'ai-je contraint à partir ? Pardonne, ô Luzigny ! pardonne : ſi le Ciel veille encore ſur tes jours, je ſuis auſſi à plaindre que toi ; ſi je te ſurvis, hélas ! je ſuis la plus infortunée.

XXVI.

M. *de* SAINT-JUST *à ſa femme.*

QUELLE fâcheuſe nouvelle ! ma chere amie. Quoi ! ce pauvre enfant eſt ſi mal ? ſon état eſt déſeſpéré ? Ah ! je le regrette de tout mon cœur. Un coup d'épée cependant eſt rarement mortel, & je connois des gens qui en ont reçu dans leur vie plus de dix ſans être dangereuſement incommodés. Peut-être Luzigny s'eſt-il battu au piſtolet ? Les coups de feu ſont à la vérité d'une toute autre importance, la cure en eſt ſouvent difficile, & toujours fort douloureuſe. Mais s'ils ſe ſont battus au piſtolet, il faut donc que leur quérelle ſoit encore plus grave que vous ne me le dites ? Auroient-ils oublié l'un & l'autre les égards que ſe doivent des hommes honnêtes, & avant de ſe combattre avec les armes des Chevaliers, ſe ſeroient-ils traités comme de crocheteurs ? Ils me paroîtroient alors bien coupables. Puiſque vous allez à Strasbourg, ne manquez pas de m'inſtruire de tous les détails de cette affaire : je ſerai bien aiſe qu'il n'y ait rien de louche ; car ma foi à préſent j'entends parler de tant de vilenies entre gens à qui on devroit ſuppoſer de l'honneur, qu'on ne ſait plus ſur qui compter. Il ne falloit pas emmener Hortenſe avec vous, vous avez mal fait de

céder aux inſtances de votre couſine. Je vous avoue que j'ai eu un peu d'humeur lorſque j'ai appris, par Madame de Villiers, que vous aviez changé de projet. Le voyage fatiguera ma fille ; elle eſt délicate, & ſi Luzigny eſt mort, cette mort l'accablera, j'en ſuis sûr. Pauvre Luzigny ! mes yeux ſe mouillent de larmes en penſant à ſa triſte fin. Il promettoit beaucoup. Un moment de vivacité, d'inconſéquence, nous le ravit à la fleur de ſon âge. Je le regrette ſincérement. Nous perdons comme cela bien des ſujets diſtingués. C'eſt certes un grand malheur ; mais qu'y faire, morbleu ? Tenez, Madame, je ne ſais plus où j'en ſuis. Mon cher Luzigny ! il avoit à peine vingt & un an, n'eſt-ce pas ? C'eſt mourir bien jeune. Sachez, de grace, mon amie, comment cette affaire s'eſt paſſée ; car tout vieux que je ſuis, je ne ſouffrirois pas qu'on ſe fût mal conduit avec un de vos parens. Adieu, ma chere femme, bien des reſpects à Madame de Luzigny : j'embraſſe Hortenſe ; engagez-la à me donner de vos nouvelles lorſque vous ne ſerez pas à même de m'écrire ; cherchez à la diſtraire, je crains que le chagrin ne prenne trop ſur ſa ſanté. Mon ami Molsheim vous recevra avec plaiſir : ne manquez pas de lui envoier faire vos complimens dès que vous ſerez arrivées ; c'eſt un galant homme, vous en ſerez contentes.

XXVII.

Madame de SAINT-JUST *à ſon mari.*

De Strashourg, le 25 Mai.

NOus arrivâmes hier, accablées de fatigue, de douleur & de ſommeil. Nous avons fait tout le trajet ſans un inſtant de repos : il nous eût été difficile d'en prendre ; mais il ne falloit pas moins que les ſentimens qui nous animent toutes trois, pour nous rendre capables d'un tel effort. Nous arrivâmes trop tard pour voir le malheureux jeune homme. On nous dit qu'il dormoit. Madame de Luzigny en conçut des ſoupçons qui augmenterent ſon déſeſpoir. Le cœur d'une bonne mere s'allarme ſi facilement. Il eſt mort, s'écrie-t-elle, & l'on veut me le cacher ! Qu'on me laiſſe entrer, qu'on me laiſſe l'arroſer de mes larmes ; que j'expire en le ſerrant dans mes bras ! Nous eûmes beaucoup de peine à calmer ſes tranſports & à la détromper. La perſonne qui le veilloit me jura qu'en effet il étoit aſſoupi ; qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à le réveiller ; que d'ailleurs le ſaiſiſſement lui ſeroit funeſte ; qu'il falloit le préparer à cette criſe, en charger M. de Lanſal dont elle ne put nous dire trop de bien. Nous nous rendîmes donc à une auberge qui étoit à portée, & nous envoyâmes chercher M. de Lanſal. Il parut avec un air conſterné qui me toucha infiniment : on eût dit que

c'étoit un fils qu'il alloit perdre. Il nous eût été tout-à-fait étranger, que j'aurois partagé ſon affection. C'étoient des propos ſans ſuite, de profonds ſoupirs qui peignoient le déſordre de ſon ame. A peine oſoit-il regarder Madame de Luzigny. Il s'approcha d'Hortenſe, voulut lui parler; ſa voix expira ſur ſes lévres, & quelques pleurs coulerent malgré lui de ſes yeux. Après ces premiers momens de violente agitation, nous nous concertions pour l'entrevue du lendemain, lorſqu'un de ſes camarades entra --- Ayez pitié de mon ami, nous dit-il, ſon attachement pour le jeune Marquis, porte viſiblement ſur ſa ſanté: voilà pluſieurs nuits qu'il paſſe à gémir près de lui. Forcez-le, de grace, à prendre du repos. Je me charge de le remplacer cette nuit. Ne me ſachez pas gré de l'effort, il ne coûte rien à mon cœur qui eſt dévoué à M. de Lanſal, & plein du plus tendre intérêt pour le Marquis. Ce procédé nous pénétra d'admiration, & ſuſpendit un inſtant notre douleur -- Luzigny n'eſt pas mort, reprit vivement Hortenſe en ſe jettant dans mes bras --- Il n'eſt donc pas déteſté de tout le monde, s'écria la pauvre Marquiſe; nos regrets ne ſeront pas les ſeuls qu'il emportera au tombeau. Je m'efforçois de porter ſes idées ſur d'autres objets. Que de pareils amis ſe font honneur mutuellement! lui diſois-je; comme ils aiment votre fils! Cette réflexion parut un peu la calmer. M. de Lanſal inſiſta pour veiller auprès de Luzigny,

Son ami lui diſputa vivement cette ſatisfaction. Le ſpectateur le plus indifférent eût été attendri de ce combat. M. de Lanſal fut contraint de céder, & nous quitta juſqu'au lendemain. Nous n'avions pas moins beſoin de repos; quelle nuit nous avons paſſée! Les ſens accablés de ma pauvre couſine, ſe ſont enfin aſſoupis. Que ce ſommeil étoit pénible!... L'infortunée; vingt fois ſes cris m'ont réveillée en ſurſaut; & ces cris c'étoient ceux d'une mere dont on égorge le fils en ſa préſence. Il ſembloit à ſon agitation, qu'elle fît des efforts impuiſſans pour arracher Luzigny à la rage des meurtriers. A peine le jour a-t-il paru, que nous nous ſommes habillées à la hâte: nous trouvions que M. de Lanſal tardoit à ſe faire annoncer; nous envoyions un de nos gens pour le chercher; lorſqu'il remonta l'inſtant d'après avec lui. Le galant homme étoit depuis une heure à nous attendre en bas. Il avoit craint de troubler notre repos: nous lui devions des excuſes, des remercimens; mais l'entrevue prochaine occupoit toutes nos facultés. Nous nous rendîmes tous quatre chez le Marquis. La femme qui le veilloit s'avança vers nous. Il eſt bien foible, nous dit-elle; mais il a un peu repoſé. Il vient de ſe réveiller. Il a déja parlé de ſa mere. Oh! il y penſe toujours. Il a auſſi nommé une Demoiſelle Hortenſe; il faût qu'il l'aime de tout ſon cœur; car il y ſonge bien ſouvent.... Que ſes mots ont attendri ma fille! Ses larmes

ont coulé en abondance. Ma mere, s'eſt-elle écriée en me ſerrant dans ſes bras, je ſuis tant aimée, & il va mourir ! Je ſuis tant aimée, a-t-elle repris d'une voix plus baſſe, & j'ai pu lui diſſimuler mes ſentimens ! mon cœur eſt tout entier à lui. O ! ma mere ! ma mere ! puis ſe tournant vers Madame de Luzigny : je l'aimerai toujours, oui, ma mere, toujours; ſes larmes ont recommencé à couler: ma couſine n'a pu retenir les ſiennes, & je les ai toutes deux tendrement embraſſées.

Cependant M. de Lanſal étoit entré chez le Marquis, & nous avoit laiſſées dans une piéce voiſine d'où nous pouvions tout entendre. Eh bien ! mon ami, lui a-t-il dit, comment vous trouvez-vous ? Un peu mieux, a répondu le Marquis d'une voix affoiblie qu'à peine nous avons pu diſtinguer. Ces paroles ont produit ſur Madame de Luzigny, l'impreſſion la plus vive: elle avoit douté juſqu'à cet inſtant, de ce qu'on lui avoit dit de ſon fils : il ſembloit qu'il reſſuſcitoit pour elle. Dans les tranſports de ſa joie, elle alloit entrer, le ſerrer dans ſes bras, ſans ſonger aux ſuites de cette violente ſurpriſe ; nous eûmes beaucoup de peine à la retenir. M. de Lanſal bien préparé pour ſon rôle, amena doucement la converſation ſur Madame de Luzigny. J'ai écrit enfin, lui dit-il, à Madame votre mere ; j'attends ſa réponſe --- Et moi je la crains beaucoup. Elle m'aime tant --- Oh ! oui, elle vous aime, j'en ai plus d'une

preuve ----- Quel chagrin mortel je lui ai cauſé ! --- Elle vous le pardonne, j'en ſuis sûr --- Je ſuis trop coupable, je n'oſe le croire --- Et moi j'en ſerois garant ; je parirois que s'il falloit faire le voyage de Strasbourg, elle n'héſiteroit point --- Il y a ſi loin d'ici à Paris --- Ah ! je ne mérite pas un tel effort : qu'il me ſeroit doux cependant de la voir encore une fois ! ſa préſence me rendroit à la vie --- Ce ſeroit bien là ſon eſpoir --- ou du moins je mourrois ſans regret après l'avoir embraſſée --- Voulez-vous qu'après l'avoir inſtruite de votre accident, je lui écrive de nouveau pour l'engager à ſe rendre ici ? --- Quel ſervice, mon cher ami ! vous m'en avez déja tant rendu ; puis-je encore eſpérer ? --- Dans l'inſtant, il ne faut que quelques lignes. Il eſt ſorti là-deſſus & eſt revenu nous trouver. Il a remarqué du changement dans les traits de la Marquiſe : un rayon de joie y paroiſſoit à travers le plus profond accablement ; elle ne ſavoit comment témoigner ſa reconnoiſſance à M. de Lanſal. Il nous a aſſuré que les yeux du Marquis s'étoient un peu ranimés par l'eſpoir qu'il venoit de lui donner. Le cœur de ma couſine palpitoit violemment ; ſon trouble ne peut ſe concevoir que par une mere ; je n'eſſairai pas même de vous le peindre. N'être qu'à quelques pas d'un fils chéri qu'on eſt près de perdre, & s'impoſer la loi cruelle de s'en tenir éloignée de peur d'augmenter ſon danger, quelle ſituation !

Comme ma pauvre amie étoit oppreſſée ! Il lui a fallu toute ſa raiſon pour ne point s'échapper de nos bras & voler dans ceux de Luzigny. Après quelques minutes M. de Lanſal eſt rentré. Je viens de faire partir ma lettre, lui a-t-il dit, êtes-vous ſatisfait ? J'en reſſens toute la joie que me permet mon état ; mais hélas ! peut-être ne lirai-je jamais la réponſe -- Raſſurez-vous, mon ami, je vous trouve beaucoup mieux : voyons dans combien de jours nous pouvons revoir cette tendre mere. Il en faut trois pour que la lettre lui parvienne. Avant que Madame de Luzigny ſoit arrivée, il en faut bien encore quatre ; ainſi, d'aujourd'hui en huit --- Quel terme ! Je mourrois d'impatience, quand ma bleſſure.... -- Tranquilliſez-vous, mon cher enfant --- Eh ! pourquoi n'avons-nous pas eu plutôt cette idée ? ... Je n'aurois jamais eu le courage de la concevoir ---- Pourquoi ? vous ne comptez donc pas ſur la tendreſſe de votre mere --- Oh ! beaucoup ; mais quand j'y ſonge, ſi nous avions écrit plutôt, elle ſeroit déja en route, & dans peu de jours..... Je ſuis né trop malheureux --- Elle a peut-être prévenu nos deſirs : je n'en crois rien cependant.... Elle ne voudroit pas nous ſurprendre ; cela vous feroit une trop forte impreſſion --- Mon ami, je m'attends de ſa part, à tout ce qui peut faire mon bonheur ---- Vous avez bien raiſon ; ſi nous allions apprendre ſon arrivée, que diriez-vous ? --- Ah ! ne nous arrêtons pas à

cette chimere : elle eſt ſi douce ! il ſeroit ſi cruel de s'en détacher ! --- Attachez-vous y ſans crainte, mon cher enfant ; elle ſe réaliſera tôt ou tard -- Helas ! dans huit jours -- Peut-être beaucoup plutôt. J'ai appris qu'elle étoit en route, & c'eſt dans la vue de ne vous pas cauſer une trop vive émotion --- Dois-je vous croire, mon tendre ami ? ... Oui, vous ne m'avez jamais trompé ..... Mais vous détournez les yeux, vous ſemblez embarraſſé : Ah ! je vous devine .... Ma mere eſt ici ; que je la voie, que je meure en l'embraſſant — Et auſſi-tôt nous ſommes entrées. Quel moment, Monſieur ! Le ſouvenir en ſera à jamais gravé dans mon cœur. Le Marquis a fait un effort pour tendre les bras & ſe lever ſur ſon ſéant ; mais en vain, ſes forces n'ont pu y ſuffire. La criſe quoique bien ménagée, étoit trop violente pour ſon état ; ſa défaillance a été longue. Revenant enfin à lui, & r'ouvrant les yeux à la lumiere, il nous a vues toutes trois dans une attitude où ſe peignoient à la fois la joie & la douleur. La Marquiſe étoit penchée ſur lui & le couvroit de baiſers ; Hortenſe & moi tenions ſes mains, que nous arroſions de nos larmes. Le ſaiſiſſement nous avoit ôté la parole à tous. Le Marquis a eu enfin la force d'interrompre ce ſilence touchant. Quel reveil, nous a-t-il dit en ſe ſoulevant un peu ! O ma mere ! ô ma couſine ! ô ma chere Hortenſe ! je vous revois, & dans quel moment ! Vous voulez donc que je meure de joie ! Que ce

ſupplice eſt doux ! --- Mon fils ! Luzigny, ta mere te voit, te ſerre dans ſes bras..... la mort peut la frapper à préſent --- Je n'oſe vous enviſager, ma mere ; que je ſuis coupable envers vous ! ---- Coupable, mon fils ! coupable ! Ah ! je m'apperçois ſeulement que tu m'es cher ; calmes-toi, je ne te quitterai pas que tu ne ſois parfaitement rétabli. Remercie donc Madame de Saint-Juſt ; elle m'accompagne, elle t'amene Hortenſe --- Mon ame ne ſuffit point à tant de ſentimens..... Madame, que ne vous dois-je pas ? Hortenſe, chere Hortenſe, comment jamais reconnoître ! --- Hortenſe n'a pu proférer que quelques paroles qui ont enchanté le pauvre malade. Il ſembloit que la voix de ma fille l'arrachoit des bras de la mort --- Il étoit deja beaucoup trop ému ; le Médecin nous l'a fait remarquer, & nous a priées de nous retirer pour quelques heures. Le Marquis ne pouvoit s'y réſoudre ; ce n'étoit que par nous qu'il tenoit à la vie..... Nous lui avons promis de revenir après-midi, & nous l'avons quitté. Le Médecin, honnête Allemand, qui, ſans avoir l'air manieré de nos élégans Docteurs, paroît plein de ſens & de lumieres, nous a dit des choſes conſolantes, & il m'a paru qu'il les penſoit. Il a beaucoup raſſuré mon amie. Je l'ai engagée à ſe jetter ſur ſon lit. Elle repoſe aſſez tranquillement ; & moi à peine j'ai été rentrée, que je me ſuis miſe à écrire cette lettre néceſſaire pour ſoulager mon cœur.

XXVIII.

Madame de SAINT-JUST à ſon mari.

27 Mai.

NOUS nous étions trop tôt flattées ; l'entrevue de jeudi a produit une ſi forte impreſſion ſur les ſens du malheureux Luzigny, qu'il éprouve depuis cet inſtant une fievre violente. Il peut nous être enlevé d'une heure à l'autre. Cette rechûte dont ma pauvre couſine ſe croit la cauſe, l'a miſe en un état qui feroit pitié à ſon plus cruel ennemi. Elle pleure amerement, elle ſe reproche ſa funeſte réſolution, elle me reproche de l'avoir ſecondée ; ſa douleur s'en prend à tous les objets qui l'environnent : elle brûle d'être auprès de ſon fils, & par une contrainte qui lui déchire le cœur, elle s'en éloigne dans la crainte que ſa préſence n'irrite le mal de l'infortuné jeune homme.

Hortenſe & moi tenons tour-à-tour compagnie à cette déplorable mere : nous voudrions la conſoler ; mais nous ne ſavons que mêler nos larmes aux ſiennes. M. de Lanſal & ſon digne camarade rendent à Luzigny les derniers devoirs de l'amitié ; ils ne le quittent guères. Le Chevalier de Verſol même, cet Officier qui lui a porté le coup fatal, paroît prendre à ſon ſort le plus vif intérêt. Il viſite le Marquis très-ſouvent, & ſur-tout depuis que ſon état a empiré & que ſa mere n'oſe plus venir. C'eſt

Luzigny qui le premier a demandé de le voir. Cette entrevue a été des plus touchantes. En mourant de votre main, a-t-il dit à ſon adverſaire, je ne vous accuſe point de ma mort. Je vous la pardonne, Chevalier, puiſſiez-vous me pardonner de même l'imprudence & la vivacité qui me l'ont méritée. A ces mots, M. de Verſol s'eſt précipité dans les bras du Marquis ; & d'un ton de voix attendri, a reconnu avec ſincérité, tous les torts qu'il avoit à ſon égard. Cette ſcène a fait une profonde impreſſion ſur M. de Verſol, & s'il étoit poſſible à ſon âge de changer ſon caractère, je ne doute pas qu'il ne devînt un des amis de Luzigny ; il ne pourra au moins lui refuſer ſon attachement & ſon eſtime.

Madame de Luzigny envoie toutes les demies-heures s'informer de ſon malheureux enfant. Un geſte, un ſoupir, un léger mouvement, tout intéreſſe ſon cœur, tout y fait luire un rayon d'eſpoir, ou lui porte un coup de poignard. Le dernier meſſage eſt des plus allarmans.

A minuit.

HIER au ſoir avant les ſix heures, l'Aumônier a été mandé, je l'ai rencontré ; le digne homme avoit les larmes aux yeux : j'aurois voulu cacher cette nouvelle à mon amie ; mais quelques temps après, le Cortége des Officiers, ſuivi du Clergé de l'Egliſe voiſine, a paſſé ſous nos fenêtres. Le ſon de

la cloche qui les précédoit, s'eſt fait entendre & a trahi le funeſte myſtère. Madame de Luzigny a couru au balcon de ſon apartement en jettant les hauts cris, peu s'en eſt fallu qu'elle ne ſe ſoit précipitée dans la rue. Nous l'avons arrachée à ce triſte ſpectacle, nous l'avons portée ſur ſon lit, où elle a été long-tems évanouie. Elle eſt enfin revenue à elle pourſuivie par l'image de ſon fils expirant, & le redemandant, d'une voix qu'étouffoient les ſanglots, à tous ceux qui l'entouroient. Maintenant, accablée par la douleur, elle eſt livrée à un ſommeil très-agité, ma fille veille à ſes côtés, la nuit eſt avancée; je vous quitte & vais prendre la place d'Hortenſe.

Le lendemain, à trois heures du ſoir.

Il a paſſé la plus mauvaiſe nuit, la nôtre n'a pas été moins cruelle. Encore quelques jours d'une douleur auſſi vive, auſſi continue, ma pauvre couſine y ſucomberoit: elle ne peut vivre ſi loin de ſon fils, elle veut du moins être à portée de recevoir ſon dernier ſoupir. Je viens en conſéquence de lui faire dreſſer un lit dans une chambre voiſine de celle du malade. Le malheureux n'ouvre la bouche que pour prononcer d'une voix mourante, le nom de ſa mere & celui d'Hortenſe. Il ne ſe rappelle que confuſément la fatale entrevue. Tout annonce la prochaine deſtruction de ſon être. Je tremblerai demain en me ré-

veillant, d'apprendre qu'il n'eſt plus. Quelque ſoit notre ſort, je vous écrirai : hélas ! tremblez à l'ouverture de ma premiere lettre.

XXIX.

Mademoiſelle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

Le 28 Mai.

A notre arrivée, ſon ſort n'étoit pas déſeſpéré ; mais il n'a pu ſoutenir la trop forte émotion que lui a cauſé notre vue. Il n'eſt plus, c'eſt en vain qu'on veut me le cacher, croient-ils tromper mon cœur ? Infortunée que je ſuis ! je le perds, & jamais il ne fut plus tendrement aimé. Que ne puis-je venger ſa mort ! ... Affreuſe penſée ; hélas ! en me vengeant je deviendrois coupable, & n'en ſerois pas moins à plaindre. O Lucie ! ma Lucie, aimez-moi toujours.

XXX.

Madame de SAINT-JUST à ſon mari.

31 Mai.

DOIS-JE me fier aux nouvelles eſpérances que l'on nous donne ? Eſt-ce par pitié qu'on nous a fait aſſurer que les ſymptômes allarmans avoient en partie diſparu ? Hortenſe a parlé au Médecin. Elle eſt venue nous répéter tous ces détails conſolans, d'une maniere qui m'a vivement attendrie. Elle cherche les expreſſions les plus propres à calmer la Marquiſe ; elle ſe déſeſpère quand elle voit qu'elle ne peut y réuſſir. Charmante enfant ! Mais ſurvivra-t-elle à la perte dont elle eſt menacée ? Et ſi elle y ſurvit, qui chargerons-nous déſormais du bonheur de ſa vie ? Luzigny lui convenoit tant, leurs cœurs étoient ſi bien d'intelligence !

On vient de m'appeller, c'eſt pour me communiquer le réſultat de la conſultation des quatre plus célébres Médecins de cette ville. Elle nous rend l'eſpérance. Madame de Luzigny a de la peine à les croire. Ce ſont des tranſports de joie, ſuivis tout-à-coup de nouveaux accès de déſeſpoir. On n'a pas d'idée de la violente agitationqu'elle éprouve. Ah ! oui, Monſieur,

Le chef-d'œuvre d'amour, eſt le cœur d'une mere.

Deux heures après ce qu'on vient de lire.

Nous ſortons de chez Luzigny, nous avons voulu juger par nos yeux de ce que l'on nous diſoit : je le trouve en effet plus tranquille. Il eſt encore bien foible, bien abattu ; mais nous pouvons r'ouvrir nos cœurs à l'eſpérance. Ce cher enfant nous deſiroit ardemment ; notre vue l'a ravi ſans lui cauſer une trop forte émotion. Enfin je vous revois, nous a-t-il dit de l'air le plus attendri. Ma mere, ma tendre mere ; & vous, Madame, & vous, ô ma chere Hortenſe, je vous revois ; je daterai ma convaleſcence de cet heureux inſtant —— Puiſque notre préſence ne lui eſt pas dangereuſe, nous allons ne plus le quitter.

XXXI.

Madame de SAINT-JUST *à ſon mari.*

Le 3 Juin.

ON ne nous a pas trompées, le Marquis n'a point été abuſé par un faux preſſentiment, ſa convaleſcence s'approche ; il prend un peu de nourriture, & s'eſt déja levé pendant une heure ou deux. Nous reſtons tout le jour auprès de lui. Hortenſe nous lit de tems en tems quelques bons livres. Au moindre paſſage attendriſſant, ſon cœur encore tourmenté par

la crainte, ſent r'ouvrir ſa plaie, des larmes roulent dans ſes yeux, elle héſite, les ſanglots l'interrompent, elle ſort pour cacher ſes pleurs au Marquis. Il s'en eſt apperçu, & nous l'a fait remarquer. Quelle ame, nous a-t-il dit! Oh! que la vie me devient chere! quel tréſor j'allois abandonner! Nos deux enfans s'obſervent mutuellement: ils n'oſent ſe rien dire; mais que le langage de leurs yeux eſt expreſſif & touchant! Les regards de Luzigny s'animent dès qu'ils rencontrent ceux de ſa couſine, il ſemble que ce ſoit la ſource où ſon ame va puiſer la vie. Nous ne voyons plus devant nous qu'un avenir conſolant; le Marquis nous eſt rendu. Ah! prenez donc part à la joie de trois perſonnes qui vous aiment infiniment & vous deſirent de même.

XXXII.

Duguê à M. de Lorme.

4 Juin.

Le Marquis vient de me faire appeller auprès de lui: ma vieille Guerre, m'a-t-il dit, M. de Lorme eſt ſans doute inquiet de ma ſanté & de celle de ces Dames, écris-lui de ma part, mon ami, & mande-lui que j'aurai beaucoup de plaiſir à l'embraſſer. Il me grondera quand nous nous retrouverons --- Ah! Monſieur le Marquis, ai-je répondu, il ne

ſongera qu'au bonheur de vous revoir. Croyez, mon cher Maître, que, bien sûr de la peine où votre accident a mis M. de Lorme, je n'ai pas été assez mal-aviſé pour ne pas lui donner de vos nouvelles: je lui ai écrit toutes les fois que j'en ai trouvé le tems en veillant auprès de vous. M. le Marquis m'a loué de cette attention, & m'a recommandé de continuer à vous faire passer le bulletin de sa maladie, comme je l'ai fait jusqu'ici; vous verrez par celui de ce matin, que le voilà en bon train de convaleſcence. De grace, Monſieur, ne différez donc pas plus long-tems à m'acquitter de mon vœu pour lui: vous ne m'avez point encore répondu à ce ſujet, & je vous le dirai naïvement, je n'en ſuis pas plus content. Je ſais bien que Dieu ne me doit rien; mais je le prie de ſi bon cœur pour mon jeune Maître, que je me flatte toujours de la penſée d'être exaucé.

Mademoiſelle de Saint-Juſt a eu hier un fort accès de fiévre. Cette aimable Demoiſelle a tant ſouffert depuis quelques tems, que, délicate comme elle l'eſt, je ne ſerois point étonné de la voir tomber malade. Oh! pour le coup, que deviendroit M. le Marquis! Il l'aime de tout ſon cœur, & il a bien raiſon. Mais ce n'eſt point à moi de faire ſon éloge, &, pour le préſent, n'ayant autre choſe à vous mander, je finirai en me diſant avec votre permiſſion, & très-reſpectueuſement, votre, &c.

XXXIII.

Mademoiſelle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

26 Juin.

IL ne mourra pas, il vivra pour être aimé d'Hortenſe & pour l'aimer. O ! ma Lucie, mon cœur ne peut ſuffire à ſa joie. Luzigny m'eſt rendu. Ma bonne amie, hier j'ai découvert un ſecret qu'il m'a tenu caché juſqu'ici ; il a mon portrait, je ne ſais quand il l'a fait faire : pourquoi ne me l'a-t-il pas demandé ? Eſt-ce qu'on le lui auroit refuſé ? Peut-être. Hélas ! les loix qu'on nous impoſe ſont ſi tyranniques ; je lui pardonne ſon larcin, il lui ſemble d'un ſi grand prix ! mais lorſqu'il m'a fait voir ce portrait, pourquoi ai-je refuſé de le reprendre de ſa main, & de lui dire, *je vous le donne* ? Il me le demandoit avec tant d'inſtances. O ! Luzigny, excuſe-moi, ce n'eſt pas un refus que tu as eſſuié, mon cœur le démentiroit ; j'étois interdite, je n'ai pu répondre ; l'ardeur avec laquelle tu ſollicitois cette légere faveur, augmentoit mon incertitude : prête à en triompher, nous avons entendu du bruit à la porte de la chambre où nous étions ſeuls. Il venoit de tomber à mes genoux, je me ſuis éloignée avec précipitation ;

il s'eſt relevé, a caché ce portrait dans ſon ſein, & a paru craindre qu'on ne découvrît qu'il le poſſéde. Cher Luzigny, j'ai ſenti ta peine, & je me repens d'en être la cauſe. Auprès de toi, ma timidité s'augmente, & quoique bien éloignée de déſirer de t'aimer moins, je regrette le tems où je pouvois reſter calme à tes côtés, & ſans aucune défiance. Mais que fais-je? C'eſt à Lucie que j'écris, & je ne l'entretiens que de moi. Aye pitié de mon trouble, ô! ma ſage amie, je te découvre mon cœur tout entier; l'amour qui y régne eſt pur, & l'amitié ne doit point en rougir.

XXXIV.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 7 Juin.

JE vous renvoie votre portrait, je me reproche vivement de ne m'être pas aſſuré de votre aveu pour vous faire peindre; mais je n'ai reconnu ce tort que depuis le refus cruel que j'ai eſſuié de votre part. Reprenez, Hortenſe, ce portrait; je ne veux point d'un bien que je ne puis vous devoir: inſtruiſez-moi au moins des motifs d'un refus qui m'afflige plus que vous ne penſez. Il vous ſera facile de me répondre ſans que votre lettre paſſe en d'autres mains que les miennes, & c'eſt une nouvelle grace que je vous demande.

XXXV.

HORTENSE à Madame de MONTALBIN.

10 Juin.

VOUS me plaignez, mon amie, & vous ne connoiſſez pas encore toutes mes peines. Il y a deux jours que Luzigny me renvoia mon portrait, & je fus déſolée en le recevant : je m'étois promis de le lui rendre, j'avois pris mes meſures pour qu'il n'en fût pas privé long-tems ; ma mere les dérangea en me menant à la campagne, chez la Baronne de Fleſck ..... J'en eus de l'humeur toute la journée ; on s'en apperçut, & les plaiſanteries ne me furent pas épargnées. De retour ici, je me retirai dans ma chambre pour écrire au Marquis ; ma mere vint m'y trouver, & je ne pus lui cacher la lettre de mon couſin. En la liſant, elle parut d'abord attendrie, enſuite elle reſta un moment en ſilence, & prenant un air ſérieux, elle me reprocha d'avoir oſé concevoir la penſée d'entretenir une pareille correſpondance, & à ſon inſu. Je veux, ajouta-t-elle, que vous me remettiez votre portrait, & je vous défends de répondre au jeune étourdi qui s'eſt permis de vous faire peindre ſans l'aveu de votre famille --- J'ai enté de l'excuſer. Je ſuis ſa parente, diſois-je

à ma mere, & il ne peut ignorer que vous avez toujours desiré de nous unir --- C'eſt là ce qui le rend encore plus coupable à mes yeux, me répondoit-elle : l'alliance qui exiſte entre vous, & nos vues ſur lui ; bien plus, votre habitation dans la même maiſon, tout lui faiſoit une loi d'être plus circonſpect. Je vous avois confiée à ma couſine, elle vous ſervoit de mere ; auſſi, je ſuis très-sûre que ſi elle étoit inſtruite de l'indiſcrétion du Marquis, elle en ſeroit plus fâchée que moi-même --- Alors j'ai prié à genoux, que Madame de Luzigny ne sût point la démarche de ſon fils. Ma mere m'a relevée avec bonté, & attendrie par les pleurs qu'elle me voyoit répandre, elle m'a embraſſée ; j'ai cru remarquer qu'elle avoit de la peine à ſe défendre de pleurer avec moi. Elle m'a promis de ne point révéler la faute de mon couſin, pourvu que je m'engageaſſe à ne décacheter aucune des lettres qu'il m'écriroit, à n'avoir aucun entretien particulier avec lui, & ſur-tout à ne pas lui laiſſer entrevoir que j'ai dévoilé ſon ſecret. J'ignore ſi je ſerai fidelle à remplir les conditions de ce traité ; mais je ſens combien il me ſera pénible de m'y ſoumettre. Nous avons été voir Luzigny ce matin. Il a mal paſſé la nuit. Je n'ai pu lui parler, maman m'obſervoit avec un ſoin extrême. Ah ! s'il a lu dans mes yeux, il ſait que je ſouffre autant que lui, de la contrainte où nous vivons l'un & l'autre -- Dugué m'apporte une lettre de ſa part ; ô Lucie ! Pourquoi

pourquoi ai-je promis de les remettre à ma mere ſans les décacheter ? ... Je tiendrai ma promeſſe. .... mais je ne me ſuis point engagée à ne pas ſerrer contre mon cœur, cette lettre que je ne dois pas lire .... Adieu, Lucie, je vole auprès de ma mere.

P. S. On m'a louée de ma docilité, mais d'une maniere ſi froide, que je ſuis tentée de m'en repentir. J'eſpérois qu'on me donneroit lecture de ce que m'écrivoit Luzigny, mon eſpérance a été trompée, on ſe cache de moi plus que jamais. Madame de Luzigny ne me traite guères mieux que ma mere: elles vont ſortir toutes deux, après avoir eu enſemble un entretien ſecret. Elles me laiſſent entre les mains de la Baronne de Fleſck .... qui m'attend.

La Marquiſe de LUZIGNY *à M. de* SAINT-JUST.

8 Juin.

JE renais à la joie, Monſieur, ſoyez le premier à la partager ; mon fils eſt convaleſcent : ſon Colonel a demandé pour lui un congé ; dès qu'il ſera expédié & que Luzigny ſera parfaitement rétabli, nous reviendrons à Paris : je deſirerois pouvoir vous y trouver ; j'ai des objets bien intéreſſans à traiter avec vous. Il s'agit du bonheur de votre fille &

de celui de mon fils. Je vous ai déja parlé pluſieurs fois de leur union, & vous ne m'avez pas paru éloigné d'y donner votre conſentement; je vous le demande aujourd'hui: j'ai celui de Madame de Saint-Juſt, je crois avoir celui de l'aimable Hortenſe, & pour conſommer cette alliance depuis long-tems projettée, il ne manque plus que le vôtre. Luzigny paſſera l'hiver avec nous, voyez, Monſieur, quelle époque vous voulez fixer pour ſon mariage: pourrez-vous venir à Paris? voulez-vous que nous allions à Moulins? Vous concevez quelle doit être l'impatience de mon fils, il aime éperdument, il s'eſt vu près d'être enlevé à l'objet de ſon amour.

Nous allons chez Madame la Baronne de Fleſck, c'eſt une de vos anciennes connoiſſances, & dès qu'elle a ſu Madame de Saint-Juſt à Strasbourg, elle nous a fait les inſtances les plus preſſantes pour que nous priſſions un logement dans ſon hôtel. Elle a cherché, ainſi que M. de Molsheim & le Comte de No... à rendre notre ſéjour en cette ville, auſſi agréable que les circonſtances le leur permettoient; mais pouvois-je goûter un plaiſir plus vif que celui de voir Luzigny arraché à la mort? Ce cher enfant me paroît avoir l'amitié de la plus ſaine partie de ſon Régiment; ſa malheureuſe avanture n'a point été l'effet de la haine du Chevalier de Verſol, c'eſt l'imprudence de cet Officier, c'eſt l'extrême vivacité de mon fils qui en ſont les

uniques cauſes. Toutes les perſonnes qui ont vu Mademoiſelle de Saint-Juſt, n'ont pas eu de peine à pardonner à Luzigny de s'être attiré cette fâcheuſe affaire. Quant à moi, j'en ai eu infiniment à recevoir la viſite du Chevalier de Verſol. Je ſuis mere, Monſieur, & il m'a fallu faire un grand effort ſur moi-même, pour voir celui qui a penſé me priver d'un enfant auſſi chéri. Mais le repentir de M. de Verſol, ſes ſoins, ſes attentions pour Luzigny pendant ſa maladie; enfin, les prieres de ce dernier, tout a contribué à me déſarmer. Aurois-je pu être inexorable? mon fils m'eſt rendu.

M. de Lanſal nous accompagne toujours, nous trouvons un charme infini dans ſa ſociété; vous ſeriez ravi de faire ſa connoiſſance. Si Luzigny s'eſt acquis l'amitié de ſes camarades, c'eſt à ce reſpectable Mentor qu'il en a l'obligation.

XXXVII.

Le Marquis à HORTENSE.

VOUS ne me répondez point, mes inſtances ſont vaines, & lorſque votre ſilence me déſeſpere, vous affectez devant nos parens, de me donner des témoignages d'amitié : vos refus de m'écrire, annoncent combien peu je vous ſuis cher, & tout, dans votre conduite extérieure, ſemble démentir les cruautés que vous exercez contre moi, & dont moi ſeul je ſuis inſtruit. Hortenſe, pourquoi feindre, ſi vous n'avez pour Luzigny, que ces froids ſentimens qu'on accorde à ſes proches? vous le ſavez, ce n'eſt pas ainſi qu'il vous aime.

Ma mere ſe croyant aſſurée de votre aveu, a écrit depuis quelques jours, à M. de Saint-Juſt, & lui demande ſon conſentement à notre mariage. Hâtez-vous de la déſabuſer, dévoilez-lui votre cœur; qu'elle ſache que ſon malheureux fils y a perdu tous ſes droits. Hélas! falloit-il échapper à la mort, pour voir combien peu je ſuis aimé?

XXXVIII.

HORTENSE à Madame de MONTALBIN.

QU'IL eſt cruel ce Luzigny! Il ignore tous mes tourmens & me déſeſpere par ſes lettres : j'en ai ſous les yeux une nouvelle qu'il m'a remis lui-même : ne nous arrêtons pas à la regarder. Maman eſt abſente, & je ſuis ſi tentée de manquer à la promeſſe qu'elle m'a arrachée.... Lucie, c'eſt en vain que je veux vous écrire ; je ne vois, je n'entends que Luzigny, la penſée de ſes peines m'occupe toute entiere.

Je reviens à vous, ma tendre amie, mon eſprit eſt plus calme quoique ma ſituation ne ſoit guères plus heureuſe. Quand ma mere eſt rentrée, j'étois prête à décacheter la lettre de mon couſin, & je ne le lui ai pas caché. En la lui préſentant, je me ſuis jettée à ſon cou pour la ſupplier de me laiſſer lire ce qu'il m'écrit, elle n'a pu réſiſter à mes inſtances. Que j'ai été touchée de ſes plaintes ! Se peut-il que maman n'en ſoit point attendrie ? J'ai oſé le lui reprocher. J'ai pitié de votre foibleſſe, m'a-t-elle répondu foiblement ; la paſſion vous rend injuſte, & je vous vois prête à manquer au reſpect que vous me devez. Le haſard m'a aſſez bien ſervie pour vous épargner la honte de vous engager dans une correſpondance

ſecrette & illicite avec un jeune homme qui n'a point encore l'agrément de votre pere : vous me ſavez mauvais gré, Hortenſe, de vous avoir préſervée de ce danger. Je n'ai point à reprocher à M. de Luzigny d'avoir, dans ſes lettres, oublié les règles de la bienſéance, il ne les bleſſe qu'en vous écrivant à mon inſçu. Je n'ai pas voulu lui en parler juſqu'ici ; & parce que je cherche à ménager ſon amour-propre, à couvrir aux yeux de ſa mere ſon étourderie, vous m'accuſez de cruauté : vos ſentimens pour votre couſin ſont purs ; mais plus ils ſont vifs, plus vous devez vous défier de vous-même --- En effet, mon amie, jamais je n'eus autant de beſoin de vigilance, & je ne veux point me diſſimuler le tort que j'ai d'avoir ſongé à répondre à Luzigny ſans la permiſſion de mes parens. Combien de jeunes perſonnes n'ont été guères plus imprudentes, & ſont devenues tout-à-fait coupables. Croyez-moi, me diſoit encore ma mere, ne vous abandonnez point avec trop peu de réſerve à cette ſenſibilité ſi exaltée par des écrits bien capables de vous ſéduire ; étudiez pour connoître vos devoirs, attachez-vous à l'Auteur qui vous les fait aimer. Que vos livres ſoient vos ſages conſeillers, & non de vils flatteurs ---- J'ai ſenti vivement ce dernier trait : je vous l'avouerai, depuis quelques jours je me ſuis permis des lectures que je m'étois interdites juſqu'à préſent. La peinture décente, mais animée, d'une paſſion que Lu-

zigny partage, & qui ne m'en eſt que plus chere, avoit pour moi un attrait bien puiſſant: je n'y ai point réſiſté. Lucie, je veux avoir plus de courage à l'avenir.

XXXIX.

Le Marquis à HORTENSE.

C'EN eſt donc fait, Mademoiſelle, vous ne m'aimez plus. Comment ai-je mérité mon malheur? Hortenſe, ô mon Hortenſe! qui peut vous avoir fait changer? Quels torts ai-je envers vous? Hélas! celui de vous adorer.... Non, Hortenſe n'eſt pas infidelle, non elle n'a pas oublié ſes promeſſes & mon amour. Vous m'aimez encore, je l'ai lu dans vos yeux, & vous gémiſſez autant que moi, du ſilence déſeſpérant dont je me plains. Cruelle, pourquoi ne pas le rompre & me rendre la paix que mon cœur a perdue?

XL.

HORTENSE à Madame de MONTALBIN.

19 Juin.

CE pauvre Luzigny ; hélas ! maman le laiſſera-t-elle long-tems dans la cruelle inquiétude qui nous tourmente l'un & l'autre ? Pourquoi ne pas lui reprocher à lui-même ſon indiſcrétion ? Pourquoi vouloir que je paroiſſe à ſes yeux injuſte ou capricieuſe ? Je ne conçois rien à cette conduite : j'ai tenté vainement de les en faire changer ; Madame de Luzigny, M. de Lanſal & ma mere ſont tous les trois conjurés contre nous.

Ce matin au déjeûné, Luzigny s'eſt approché de moi, & profitant d'un inſtant où on ne nous obſervoit pas, il m'a fait de vive voix, tous les reproches que contiennent ſes dernieres lettres. Je n'ai pu lui dire que quelques mots pour me diſculper ; ma mere nous a vu, elle m'a appellée en riant, pour me dire de raconter à Madame de Luzigny, je ne ſais quelle ridicule avanture de couvent, qu'elle ſait mieux que moi. Elle m'a forcée inhumainement de chanter enſuite une vieille Romance. Mon couſin eſt ſorti furieux. Le voyant partir, je n'ai plus été maîtreſſe de moi. Eſt-ce un ſi grand mal, ai-je dit, d'avoir fait faire mon

portrait à votre insçu, pour que nous soyons tourmentés aussi cruellement? Mon cousin a eu des torts, j'en ai aussi; mais on abuse de ma bonne foi: & malgré l'ordre que ma mere me donnoit de me taire, j'ai, en m'adressant à Madame de Luzigny, défendu ma cause de mon mieux. S'il faut que je renonce à l'espoir d'être unie à votre fils, hâtez-vous de nous séparer, faites notre malheur puisque vous en avez le droit; mais ayez la générosité de ne pas prolonger notre supplice ---- C'est contre mon gré, a repris Madame de Luzigny, j'en souffre autant que vous, mon enfant; mais prenez courage, vos peines & les miennes cesseront --- Peut-être, a interrompu ma mere. Tout ici dépend de l'obéissance de Mademoiselle. Vous voyez qu'elle a trahi sa promesse, & j'ai surpris quelques mots qu'elle a dit en secret à M. de Luzigny --- J'en suis convenue en rougissant. Ma mere a jetté sur moi un coup-d'œil sévère, les larmes m'ont gagnée, & en baisant sa main, je n'ai pu que lui dire: le serment que vous avez exigé de moi, est au-dessus de mes forces, je ne saurois supporter ses chagrins & les miens. Madame de Luzigny m'a embrassée, ma mere m'a regardée avec plus d'indulgence, & elle a entraîné Madame de Luzigny dans un cabinet voisin d'où je n'ai pu les entendre. M. de Lansal est venu quelque tems après; je suis restée à m'entretenir avec lui, & n'ai point craint de lui faire part de mes allarmes. Il m'a

plaint avec froideur, & n'a point voulu me promettre de parler au Marquis pour me juſtifier à ſes yeux. O ! ma Lucie, vous ſeule me reſtez ſur la terre : ne me refuſez pas les conſolations dont j'ai beſoin, prenez pitié de votre malheureuſe amie ; qu'elle ne ceſſe jamais de vous être chere.

XLI.

Le Marquis à HORTENSE.

20 Juin.

CE n'eſt point aſſez, Mademoiſelle, de me déſoler par le ſilence le plus opiniâtre, par la conduite la plus inconcevable, vous m'expoſez ſans ménagement à tous les reproches de ma mere & de ma couſine : je n'en doute plus, vous leur avez montré le portrait, peut-être même leur avez-vous donné mes lettres : je ne redoute nullement leurs regards ; mais ſi vous m'euſſiez aimé, vous auriez attaché plus de prix à ce que l'amour ſeul m'inſpira, vous auriez penſé que j'avois de bonnes raiſons pour vous prier de ne communiquer mes lettres à perſonne : enfin, ſi vous étiez forcée de commettre cette indiſcrétion, il falloit m'en avertir. Hortenſe ! .... Hortenſe ! ſi j'ai des torts, l'amour devoit les excuſer à vos yeux, ou ſi vous ne pouvez me

les pardonner, au moins, cruelle, pourquoi ne pas me les reprocher ? Vous évitez de vous trouver ſeule avec moi, de me parler en particulier ; depuis huit jours, vous ne m'avez pas adreſſé la parole, & vous avez toujours affecté de répondre à haute voix, même aux choſes indifférentes que je vous diſois tout-bas ; & cependant, pourquoi vos yeux ſe tournent-ils vers moi avec une expreſſion ſi touchante, lorſque Madame de Saint-Juſt ſourit malicieuſement aux larmes que vous me faites répandre, & que j'eſſaie en vain de vous cacher ? M. de Lanſal n'ecoute mes plaintes qu'avec indifférence, ma mere fuit les occaſions d'avoir avec moi une explication que je deſire & que je n'oſe commencer. Vous avez armé tous mes amis contre moi. Hier, Hortenſe, vous vouliez me parler ; qu'eſt-ce donc qui vous a retenue ? Que ſignifioit ce ſeul mot qui vous eſt échappé, non, Luzigny ? Il falloit ajouter, non, je ne vous aime plus ; c'eſt ce que vous penſiez, je l'ai deviné. Triomphez, Mademoiſelle, M. votre pere a répondu : on me cache ſa lettre, ſans doute elle contient un refus. Triomphez ; quelle heureuſe nouvelle, pour vous ! vous ne vous contraindrez plus,

XLII.

HORTENSE à Madame de MONTALBIN.

20 Juin.

QUELLE lettre il vient de m'écrire! Je vous l'envoie, ma tendre amie, ma mere me l'a remiſe ſans vouloir la décacheter. Quoique j'aie bien des reproches à vous faire, m'a-t-elle dit, ſur la ſcène que vous vous êtes permiſe hier, je dois cependant récompenſer la confiance que vous m'avez témoignée juſqu'ici. Elle m'a embraſſée, & eſt ſortie avec M. de Lanſal & ma couſine.

Qu'il eſt injuſte ce Luzigny! lorſque je ſouffre plus que lui, du ſilence que l'on m'impoſe, c'eſt moi ſeule qu'il en accuſe. Mais que prétend donc ma mere? Jouir de notre contrainte, de nos inquiétudes, ſe faire un barbare plaiſir de notre déſeſpoir..... Ma mere! Non, elle n'a pu concevoir cet affreux projet: cherche-t-elle à éprouver notre amour? Ah! l'épreuve eſt trop forte, je vais découvrir toute cette intrigue à Luzigny. Que veut dire encore cette lettre dont il me parle? On me la cache ainſi qu'à lui; dans quelle vue? Songent-ils à nous déſunir? Leurs efforts ſeront impuiſſans, la mort ſeule briſera nos nœuds. Hélas! pourrai-je déſobéir à mon pere?

Le 22 au ſoir.

Je voulois ce matin continuer à vous écrire ; ma mere eſt venue m'annoncer que nous ſortirions en voiture ; c'eſt la premiere fois qu'on le permet à Luzigny depuis ſa bleſſure. Nous nous ſommes rendus à une lieue de la ville, dans un endroit délicieux dont l'image ne ſortira pas ſi-tôt de ma mémoire. Le carroſſe s'eſt arrêté devant une maiſon de très-ſimple apparence, mais qui n'annonçoit point la pauvreté. M. de Lanſal qui nous précédoit à cheval, avec un de ſes amis, fort attaché ainſi que lui à mon couſin, a donné la main à ma mere, l'autre Officier l'a offert à ma tante, Luzigny m'a en tremblant préſenté la ſienne. Ses yeux ont rencontré les miens, & des larmes en ont coulé. J'ai été aſſez maîtreſſe de moi, pour lui cacher une partie de mon trouble. Hélas ! ma ſituation n'en étoit que plus cruelle. Nous avons ſuivi ces deux Dames, & ne ſommes entrés qu'après elles dans la maiſon. Quel a été notre raviſſement, lorſque nous avons reconnu ce malheureux, qui s'étant caſſé la jambe, n'a dû la vie qu'à la bienfaiſance de mon amant ! (que je ſuis fiere de lui donner ce nom !) Le bon payſan étoit entouré de toute ſa famille. A l'aſpect de Luzigny, ils ont voulu ſe précipiter à ſes genoux, il les a retenus, & s'eſt jetté dans les bras du vieillard. Le plus jeune des enfans,

auquel on avoit bien montré ſon rôle, fâché de ne pouvoir le remplir aſſez vite, s'eſt hâté de tirer Luzigny par le bas de ſon habit. L'impatience de cet enfant m'a ravie ; il tenoit un corbeille de roſes, & on lui avoit appris quelques mots qu'il devoit réciter en offrant ſa corbeille. Le pauvre petit les oublie, & ſon trouble eſt extrême. Luzigny pour le conſoler, le prend dans ſes bras, le careſſe, & fait ſigne à ſa mere de ne pas lui reprocher ſon manque de mémoire. L'enfant raſſuré par ces marques de bontés, écartoit avec ſa petite main les roſes de ſa corbeille. Monſieur, tenez, Monſieur, dit-il à Luzigny en lui montrant une boëte qu'il avoit enfin découvert, & qu'il ſavoit bien en être la plus belle partie. Luzigny la ſaiſit, lit un billet qu'il y trouve, rougit, conſidere de nouveau la boëte, la couvre de baiſers, remet l'enfant entre les bras du pere ; tombe à mes genoux, ſe releve, vole à ma mere qu'il embraſſe ; ſe jette au cou de ma tante, revient à moi, me montre la boëte..... Elle renfermoit mon portrait & nos chiffres enrichis de diamans. Le billet étoit de ma mere. Il ne contenoit que ces mots : *Hortenſe, de l'aveu de ſes parens, donne ſon portrait à l'amant que ſa famille & ſon cœur ont choiſi pour époux. Que ce préſent ſoit la récompenſe de l'humanité de Luzigny, & le gage de l'amour éternel qui doit l'unir à Hortenſe de Saint-Juſt.*

Alors ma mere s'approchant de nous : c'eſt

ainſi, lui dit-elle en riant, que je punis votre larcin & votre indiſcrétion. Ah! ah, Monſieur, vous voulez que ma fille vous écrive à mon inſçu ---- Pardonnez à l'amour, reprend-il, c'eſt lui ſeul --- Oui, ceſt lui ſeul qui a tort, n'eſt-ce pas? Voilà votre excuſe à tous. Mais mon pauvre enfant, vous avez bien expié votre faute, & ces huit jours -- Ah! Madame, qu'ils ont été cruels! ---- Je l'ai jugé; mais je voulois que le plaiſir fût auſſi vif que le chagrin que je vous cauſois. Il falloit préparer cette maiſon pour vos bons amis, en montrant le vieillard & ſes enfans. Il falloit terminer l'acquiſition de ce petit domaine dont Hortenſe & vous leur faites don. Liez cet acte. Vous penſez bien, mon ami, que tout cela a demandé du tems, les Notaires ſont ſi pareſſeux; vous le verrez par vous-mêmes, mes enfans, lorſque les articles de votre contrat de mariage, dont mon mari s'occupe, ſeront arrêtés. A ce mots, uniſſant ma main à celle de Luzigny, mes enfans, mes chers enfans, s'eſt-elle écriée, aimez-vous toujours! Des larmes ont inondé mes joues, je me ſuis cachée dans le ſein de ma mere qui ne pouvoit retenir les ſiennes, & lui, au comble de la joie, ne ſe contenant plus, s'eſt jetté dans les bras de ma tante. Oui, oui, aimez-vous toujours, répétoient le bon villageois & ſa femme. Soiez toujours heureux, vivez long-tems pour conſoler les pauvres, & être l'exemple des riches. Leurs enfans faiſoient

pour nous les mêmes vœux, & tous pleuroient de nous voir pleurer. Nous ne ſortîmes de cette ivreſſe délicieuſe qu'aux cris du plus jeune des enfans, de celui qui avoit offert la corbeille. *Eſt-ce que c'eſt moi, maman, qui leur ai fait de la peine*, diſoit-il en ſanglottant? *Pourquoi pleurent-ils donc?* Nous diſſipâmes bien-tôt ſes petites allarmes, & Madame de Luzigny un peu revenue de la vive émotion qu'elle avoit éprouvée pendant toute cette ſcène, redemanda à ſon fils mon portrait, & en me le remettant: je veux au moins, me dit-elle, que Luigny le tienne de vous, & ajouter par-là, s'il ſe peut, au plaiſir qu'il reſſent de poſſéder un don ſi précieux. Vous ſentez bien, ma bonne amie, que cette fois je ne balançai point à lui donner cette ſatisfaction. Hélas! il m'en avoit tant coûté de lui faire eſſuier un refus, & il en avoit tant ſouffert! Avouez donc, ajouta enſuite ma mere à Madame de Luzigny, qu'il vous a été au moins auſſi pénible qu'à Hortenſe, de ne pas trahir mon ſecret. Quelle inquiétude vous me cauſiez! Je vous voyois ſur le point de tout avouer, & je vous redoutois bien plus que ma fille: j'étois sûre de ſon obéiſſance, d'ailleurs elle ignoroit mes projets; mais vous, Madame, mais vous .... Vous ne valez rien pour les noirceurs. Ah! ſi j'ai encore quelque tour à leur jouer, vous ne ſerez jamais de moitié avec moi. Cependant le jour baiſſoit, nous en conſacrâmes la fin à viſiter

l'héritage dont ma mere a fait en notre nom, préſent à cette honnête famille. M. de Lanſal qui avoit préparé cette fête, s'entretenoit, pendant la promenade, avec la villageoiſe. J'entendois qu'elle lui diſoit : » Comment, il » n'eſt pas votre fils ? J'étois ſi aiſe de vous » appeller ſon pere, & je vous trouvois ſi » heureux d'avoir un tel enfant ! Ah ! Mon- » ſieur, combien nous avons ſouffert, lorſque » le Chirurgien qui venoit ſoigner mon mari, » nous apprit que ce bon jeune homme alloit » mourir d'un coup d'épée, combien nous » pleurions en ſongeant à votre chagrin ! » Que n'eſt-il permis de ſe venger ! comme » nous aurions traité celui qui l'a bleſſé ! Je » ſuis bien heureuſe de ne pas le connoître ; » ſi je l'avois vu, je lui aurois, je crois, dit » des injures ; mes enfans vouloient tuer » l'ennemi qui faiſoit mourir le bon Officier, » car c'eſt ainſi qu'ils appellent M. de Lu- » zigny. N'ayez pas peur que nous fuſſions » nous coucher, ſans avoir ſu de ſes nou- » velles pendant ſa bleſſure ; tous les jours, » à l'entrée de la nuit, un de mes enfans » paſſoit ſous ſes fenêtres, s'informoit de lui » aux voiſins, & revenoit nous faire part de » ce qu'il avoit appris ; ſi je m'en étois crue, » j'aurois été le voir, mais je n'ai pas oſé «. M. de Lanſal lui en a fait des reproches. Elle viendra nous viſiter avant notre départ.

A notre retour ici, Madame de Luzigny remit à ſon fils la lettre de mon pere, qui

l'avoit tant intrigué : elle contient ſon aveu formel à notre mariage. O ! ma Lucie, que je ſuis fortunée, & par l'amour & par l'amitié !

XLIII.

M. de SAINT-JUST à la Marquiſe.

13 Juin.

MOI refuſer, Madame & chere couſine, mon conſentement à une alliance qui me flattera autant qu'elle contribuera à mon bonheur, puiſqu'elle aſſurera celui de ma fille & de notre cher Marquis ! Votre derniere lettre m'a fait grand plaiſir. L'état de Luzigny m'inquiétoit. Mourir à vingt & un an, & pour une auſſi belle cauſe ! Ma foi, Meſdames, c'eſt votre Chevalier, c'eſt le défenſeur du beau ſexe, & vous êtes toutes intéreſſées à ſa conſervation.

Quant aux arrangemens dont vous me parlez, je vous en laiſſe la maîtreſſe. Je ſerois enchanté d'aſſiſter aux noces de ces enfans ; cette fête me rajeuniroit ; mais mon âge & ma goutte me rendent peu propre aux voyages. Vous faire venir à Moulins, ce ſeroit reculer encore le bonheur du Marquis : il ſeroit plus difficile de ſe procurer les bijoux, les diamans ; la fête ſeroit moins magnifique. Ne communiquez pas ces réflexions à Hortenſe ; je

connois ſon cœur, elles ne lui paroîtroient point aſſez graves, & elle voudroit venir ici. Conſultez-vous avec Madame de Saint-Juſt; je vais faire dreſſer les articles. Je ſuis expéditif en affaires.

Tout conſidéré, je tâcherai de me trouver à Paris. J'irai à petites journées, ma voiture eſt aſſez douce; oui, Madame, mandez-moi quand vous ſerez de retour, & je me mettrai en route. Il me tarde de voir ce mariage; encore un coup, ce ſpectacle me rajeunira.

Il faudra faire agir nos amis, pour obtenir l'agrément d'un Guidon de Gendarmerie, l'argent eſt prêt. Je préfere la Gendarmerie, parce que Luzigny a eu dans ce Corps, un oncle qui a fait la guerre avec diſtinction; mon frere aîné y avoit auſſi de l'emploi, il a été tué bien jeune; mais on ſe ſouvient encore de lui. Ce ſont de bonnes recommandations que de pareils ſervices. On aime à voir dans les Corps, les parens de ceux qui y ont eu autrefois quelque réputation. Adieu, Madame, je joins ici un billet pour mon neveu & j'embraſſe, avec votre permiſſion, ma femme & ma fille. Luzigny a dû être auſſi aiſe que flatté, Meſdames, de votre arrivée. Une pareille viſite eſt très-propre à rappeller à la vie; mais je babille éternellement, & vous ne pourrez lire mon griffonnage. Madame de Saint-Juſt voudra bien le déchiffrer, elle y eſt accoutumée.

XLIV.

Monſieur de SAINT-JUST *au Marquis.*

TUBLEU! Monſieur, il ne faut pas vous marcher deux fois ſur le pied, & vous n'entendez point raillerie. Je gage que le Chevalier de Verſol n'avoit nullement intention de t'offenſer. C'étoit vers la fin du repas qu'il a tenu les propos ſur leſquels tu as pris la mouche. Il étoit en gaieté, & c'eſt en plaiſantant qu'il te parloit d'Hortenſe. Cependant on dit que ce Monſieur-là eſt un peu hâbleur; peut-être a-t-il pouſſé les choſes trop loin, & puis quand on eſt bien amoureux! Ma foi je te pardonne. Je me ſuis trouvé en pareil cas, & je ſais qu'il eſt difficile de ſe contenir. Si j'écrivois plus facilement, je te raconterois mon avanture; elle eſt plaiſante, je te la réſerve pour le tems où j'aurai le plaiſir de t'embraſſer. Adieu, mon fils, car tu le ſeras ſous peu, & je donne de grand cœur, mon conſentement à ton mariage. Ménage ta ſanté; les rechûtes ſont dangereuſes. Adieu, conſerve quelque amitié pour ton vieux radoteur de beau-pere, qui t'aime de toute ſon ame.

XLV.

De Strasbourg, le 22 Juin.

Le Marquis à M. de SAINT-JUST.

MONSIEUR,

VOUS daignez consentir à mon bonheur! Vous m'honorez du doux nom de fils! Mon cœur ne peut suffire à la joie qui le remplit. Mon aimable cousine! je serois à elle pour toujours! être l'époux d'Hortense! O! mon pere, vous approuvez notre mariage, vous le desirez, vous voulez en être témoin, vous venez couronner l'amour le plus tendre, unir deux êtres qui ne seront distraits du soin de s'aimer, que par celui de vous plaire. O! mon pere, & combien il m'est doux de vous nommer ainsi! ô! mon pere, que ma grande jeunesse ne vous allarme point; toute la maturité qui me manque, je la trouverai dans mon Hortense; son cœur est l'asyle de toutes les vertus. Mon Hortense est la raison, sous les traits de la beauté la plus touchante. Quel présent vous avez fait au monde! Quel trésor vous me confiez! Adorable Saint-Just! ma bien-aimée, votre bonheur sera désormais ma plus douce, mon unique occupation. Je le jure au meilleur des peres, & dans peu, dans peu, j'en ferai l'inviolable serment aux pieds des Autels.

XLVI.

La Marquiſe à M. de LANSAL.

De Paris, le 15 Juillet.

LA ſanté de votre pupile, Monſieur, ſe raffermit chaque jour, & ſon amour ſemble augmenter à meſure qu'il approche du terme où il ſera couronné. Nous avons trouvé ici M. de Saint-Juſt, ce bon pere enchanté de mon fils, eſt preſqu'auſſi empreſſé que lui, de voir ſon mariage conclu. Il eſt vrai que celui-ci a bien fait tout ce qui dépendoit de lui, pour gagner l'amitié de ce reſpectable vieillard. Il l'écoute avec intérêt; il a pour lui les attentions les plus marquées & les plus flatteuſes. J'avoue que le pere d'Hortenſe a bien des droits ſur Luzigny. Mais en général, je m'apperçois que mon fils ſent mieux l'importance des obligations que nous impoſe la ſociété. Les événemens qui ſont ſemés de loin en loin, dans le cours de la vie des autres hommes, ſe ſont tous raſſemblés au commencement de la ſienne, & lui donnent une expérience que l'on a rarement avant trente ans. Ils l'ont rendu plus propre à la réflexion, ils ont hâté les progrès de ſa raiſon, que vos ſages conſeils avoient développée. Ses fautes même, lui ſeront profitables; vous lui avez appris à en

faire un bon uſage. Que nous vous devons de reconnoiſſance, Monſieur ! que nous deſirons ardemment de vous avoir pour témoin du mariage de mon fils ! Votre préſence eſt la ſeule choſe qui manque à ſon bonheur. Il me le répéte chaque jour, & je vous aſſure que s'il en eſt privé, il ſentira bien vivement cette privation. Venez, Monſieur, venez jouir de la félicité que vos ſoins ont préparé à deux familles qui vous réverent également.

Ce qui ſuit eſt de la main du Marquis.

Oui, Monſieur, oui, mon cher Mentor, il faut que vous ſoyiez témoin de mon bonheur. Il eſt votre ouvrage. Venez recevoir mes ſermens. Que l'amitié embelliſſe le triomphe de l'amour. Vous connoiſſez mon Hortenſe, vous êtes à même de réduire l'enthouſiaſme d'un amant à ſa juſte valeur, peut-on en éprouver un qu'elle ne juſtifie ? Auſſi mon ame s'abandonne ſans réſerve à l'eſpoir immanquable d'être heureux, de l'être long-tems, de l'être toujours. La violence de ma paſſion ne m'allarme point ſur ſa durée. Je pourrai m'accoutumer à ces attraits piquans qui diſtinguent Hortenſe, à cette taille pleine de graces & de nobleſſe, à ces grands yeux noirs dont le regard eſt ſi expreſſif, à cette fraîcheur, à tous les charmes qui cauſent ſur mes ſens une ſi forte émotion : mais cette belle ame, ce naturel doux & timide, ce cœur ſenſible,

qui relève le prix de tant d'appas, voilà ce qui éterniſera mon amour. Venez le voir couronner. Le terme eſt fixé au 12 Septembre. Vous ne ſerez pas encore libre, mais on peut obtenir une permiſſion. M. le Comte de No*** vous l'accordera: je vous attends, mon reſpectable ami, vous avez pris un intérêt ſi vif à mes jours, dans un moment où ils étoient menacés, vous avez verſé ſur mon ſort des larmes ſi vraies, ſi touchantes, ah! partagez ma joie, comme vous avez partagé mes ſouffrances. Rendez-vous, de grace, à nos deſirs. L'homme heureux n'a pas moins beſoin de témoins, que l'infortuné de conſolateurs.

XLVII.

M. de LANSAL *à la Marquiſe.*

Le 20 Juillet.

MADAME,

SI jamais je me ſuis plaint des devoirs que m'impoſe mon état, c'eſt dans cette circonſtance. Ils me privent du ſpectacle le plus intéreſſant pour une ame ſenſible. Je ne ſaurois quitter mon Corps & paroître à Paris avant le premier Octobre. D'ailleurs, des affaires de la derniere importance, m'appellent en Franche-Comté. J'irai dans les premiers jours de

de mon ſémeſtre, chez un frere qui m'attend avec la plus vive impatience. Le Marquis & vous, Madame, connoiſſez trop bien les loix de la tendreſſe, pour ne pas applaudir à ce projet, dont mes affaires me rendent l'exécution indiſpenſable. Mon imagination qui reprend la vivacité de la jeuneſſe, quand il s'agit de votre aimable fils, & de ce qui lui appartient; mon imagination me tranſporte au milieu de la fête, à laquelle je ne puis aſſiſter autrement. J'accompagnerai nos deux amans aux pieds des Autels, je recevrai leurs ſermens. Je ne vous perdrai point de vue dans ce jour de bonheur, ô! la meilleure, ô! la plus tendre des meres. Je joindrai mes vœux aux vôtres, pour aſſurer la félicité de nos enfans. Oui, Madame, l'amitié me donne des droits ſacrés ſur le couple fortuné que vous allez unir par les nœuds les plus ſaints.

Nota. L'Editeur a jugé à propos de ſupprimer pluſieurs autres lettres du Marquis à M. de Lanſal, & on s'eſt vu forcé de retrancher les réponſes de celui-ci.

XLVIII.

M. de LANSAL *au Marquis.*

De Strasbourg, le 6 Septembre.

QUE vos inſtances ſont touchantes! qu'il m'eſt dur de ne pouvoir m'y rendre! mais vous connoiſſez, mon ami, les loix qui m'enchaînent, & la difficulté d'en être diſpenſé, ſur-tout dans cette ſaiſon. Recevez donc mes excuſes, & faites-les valoir auprès de Madame la Marquiſe, en militaire qui eſt inſtruit de ſon devoir, & en fils tendre qui a le droit de tout perſuader à ſa mere. Plaignez-moi, mon jeune ami, d'être contraint de refuſer vos offres obligeantes. Moi, mon cher Luzigny, moi qui vous aime tant! moi, que le ſpectacle du bonheur enchante, & qui ne ſouhaite pas plus ardemment le mien que le vôtre. Voyez quelles privations je m'impoſe. Encore un coup, plaignez-moi. Qu'il me tarde de vous ſavoir uni à l'aimable Hortenſe! Adieu, ſoyez toujours heureux.

XLIX.

Le Marquis à M. de LANSAC.

Le 13 Septembre.

JE ſuis dans l'ivreſſe. Le *oui*, ce mot enchanteur, quand on aime comme j'aime Hortenſe, le *oui* fut prononcé hier. Le nœud qui nous unit m'impoſe de nouveaux devoirs, mais il n'a rien ajouté à mes ſentimens. Dès long-tems ils étoient auſſi vifs qu'ils pouvoient l'être. Reſpectable ami, croyez-en mon cœur, rien ne peut les affoiblir. Que le jour qui a précédé celui-ci a été beau! que ceux qui vont le ſuivre ſeront heureux!.... Pourquoi ne vous ai-je pas vu au milieu de ces parens chéris qui nous entouroient? . . . Dans ce moment où je paroiſſois n'avoir rien à deſirer, combien vous me manquiez, combien je vous deſirois! ah! n'oubliez pas votre promeſſe, terminez vos affaires, & venez jouir d'un bonheur dont je vous ſuis redevable.

L.

M. de Lanſal au Marquis.

De Strasbourg, le 18 Septembre.

Vous êtes heureux, mon ami, vous ſentez vivement votre bonheur; & ce qui me comble de joie, je vous en crois digne. Quel avenir je prévois pour vous! mon cher Luzigny, n'allez point démentir mes preſſentimens. Moderez, de grace, cette extrême vivacité qui nous a fait courir à tous de ſi grands dangers. Avec Hortenſe, elle n'expoſera pas votre vie, mais elle troubleroit votre tranquillité & la ſienne. Vous faut-il d'autres motifs pour vous en corriger? accoutumez-vous à combattre les idées ſombres par leſquelles je vous ai vu quelquefois tourmenté. Vous aimez la vertu, vous connoiſſez tous ſes charmes; mais ne vous déſeſperez point ſi vous n'avez pas toujours la force de lui faire les ſacrifices qu'elle exige. Cette vie eſt un combat perpétuel. Le plus ſage a ſouvent été terraſſé; mais ſe relever avec un nouveau courage, eſt la gloire réſervée au petit nombre d'hommes vraiment dignes de ce nom de ſage. Malheur à celui qu'une premiere chûte humilieroit trop; il ne ſe releveroit plus. Ayez pour vos propres défauts, une indulgence raiſon-

nable ; ayez-en une infinie pour les défauts d'autrui, Continuez, mon jeune ami, à cultiver les lettres & la ſaine philoſophie ; votre cœur ne peut qu'y gagner. Vous avez déja joui des reſſources délicieuſes qu'offre l'étude. Plus vous avancerez en âge, & mieux vous en apprécierez les avantages. Encore un coup, réprimez votre extrême vivacité ; prenez pour modèle la douceur de votre aimable compagne : à tous autres égards, reſtez tel que je vous ai connu. Quand à vingt ans on porte la vertu dans ſon ménage, on la conſerve juſqu'au terme de ſes jours. Tout ce que vous allez voir déſormais autour de vous en va nourrir le goût. Elle ajoutera au ſentiment de la nature, & vous rendra vos enfans encore plus chers. Leur éducation vous intéreſſera davantage, ils ne vous feront connoître que les douceurs de la tendreſſe paternelle, & vous en épargneront les allarmes. Que ne puis-je vivre aſſez pour être témoin du bonheur que tout vous promet. Mes yeux ſe fermeroient ſans regret, après vous avoir vu entouré d'enfans dignes de vous, leur prodiguant les ſoins d'un bon pere, & recevant leurs touchantes careſſes. Pourquoi faut-il que je n'aie connu cette félicité que dans les autres ? Elle a été juſqu'ici l'objet de tous mes vœux : j'en aurai moins à former dès que vous la goûterez. Je vous aime trop, mon cher Luzigny, pour envier votre bonheur, je vous aime aſſez pour qu'il me tienne lieu de celui qui me manque.

Permettez que Madame de Luzigny, que l'aimable Hortenſe reçoive l'hommage de mon reſpect. Elle vient d'acquérir un titre qui la rend encore plus intéreſſante à mes yeux, un titre qui doit augmenter le ſentiment de l'amour dans une ame telle que la vôtre. Jouiſſez long-tems des charmes d'une union ſi bien aſſortie.

L'Etat vous compte à préſent au nombre de ſes plus précieux Membres. Vous concevez toute l'étendue des devoirs que vous impoſent les qualités de Citoyen & de pere de famille, vous ne l'oublierez jamais. Vous êtes fils tendre & reſpectueux, ami délicat & ſolide, amant paſſionné: ſoyez époux conſtant, bon pere, inſtituteur éclairé & ſenſible des enfans qui vous devront le jour. Suivez avec zèle la carriere militaire. Que le véritable patriotiſme vous rende moins pénibles, les ſacrifices auxquels vous avez dû vous réſigner en y entrant. Mon aimable Eleve, ſoyez toujours la gloire & l'amour de votre Mentor. Méritez enfin, mon cher Luzigny, ce beau titre d'ami de la ſageſſe dont vous connoiſſez tout le prix. Qu'il me tarde d'être témoin de vos tranſports, de jouir avec vous de ceux de l'amitié la plus tendre! O! mes chers enfans, aimez toujours un ſecond pere, qui partagera toute ſa vie vos plaiſirs, comme il vous a prouvé qu'il ſavoit partager vos peines.

AVIS DE L'EDITEUR.

Dès que les affaires qui avoient appellé M. de Lanſal en Franche-Comté furent terminées, il ſe hâta de ſe rendre chez Madame de Luzigny, qu'il trouva à ſon Château de Limeuil avec toute ſa famille. Hortenſe inſtruite de ſon arrivée, voulut la célébrer par une fête dont M. de Lorme fit les préparatifs. Les jeunes gens du village s'empreſſerent de concourir à l'exécution de leurs projets. Ils parurent en armes, ayant à leur tête l'invalide Fribourg & ſon fils. Ils s'exercerent à tirer l'oiſeau, & M. de Saint-Juſt charmé de leur bonne contenance, voulut être juge du Camp. Les prix devoient être diſtribués par Madame de Luzigny: les vainqueurs étoient déſignés & s'avançoient vers elle au ſon des inſtrumens, lorſqu'une diſpute, que tous les ſpectateurs excepté M. de Lorme, jugerent fort ſérieuſe, s'éleva entre les deux premiers qu'elle devoit couronner. Ils ſe menacent, ſe défient, la troupe entiere ſe partage entre eux: ſourds à la voix de M. de Saint-Juſt, qui cherche à les appaiſer, ils marchent fierement les uns contre les autres; vous auriez cru qu'ils alloient en venir aux mains, & que la ſcène alloit être enſanglantée. Des jeunes filles ſortent d'un bois voiſin, ſe jettent au milieu d'eux. Tous les ſujets de querelle ſont oubliés, on dépoſe

les armes ; les deux rivaux s'embraſſent, & ſont ramenés aux pieds des Dames qui leur diſtribuent les prix. On ſe livre enſuite au plaiſir de la danſe : au moment où elle eſt le plus animée, on apporte à M. de Luzigny une lettre qu'on lui donne comme venant de la part de Madame de Villiers. Elle lui annonce qu'elle a entendu dire chez Madame la Maréchale de *** qu'il eſt nommé Colonel d'un Régiment qui a ordre de ſe rendre en l'Iſle de Corſe alors en armes contre la France : la jeune Marquiſe de Luzigny eſt auſſi ſurpriſe que lui de cette nouvelle, & ne peut cacher ſon trouble ; ſon pere en eſt allarmé, veut voir la lettre, la lit avec attention, & ne doute pas d'abord que ce qu'on mande à ſon gendre ne ſoit vrai ; mais ſe rappellant enſuite les queſtions que Madame de Saint-Juſt lui a a faites ſur la Corſe, & voyant ſa femme ſourire : mes enfans, s'écrie-t-il, c'eſt un tour qu'on vous joue, & j'en connois l'auteur : j'y aurois été pris comme vous.... Mais morbleu ſi vous liſiez la gazette, vous auriez vu que ce Régiment dont on gratifie Luzigny, eſt donné à un autre. Mon cher enfant, ton jour n'eſt pas encore venu, tu marcheras avec zèle quand on t'appellera, ne ſongeons aujourd'hui qu'au plaiſir d'être enſemble.

Le ſoir venu, les villageois ſont conduits dans un pavillon du parc, où un ſoupé ſimple mais abondant les attendoit. Ce pavillon étoit illuminé avec goût : on y voyoit le chiffre de

M. de Lanſal, avec des deviſes qui rappelloient que c'étoit l'amitié qui lui avoit préparé cette fête. Elle fut terminée par une comédie de M. de Lorme. Hortenſe lui avoit donné pour ſujet, *Mentor dans l'isle de Calipſo* : il préféra d'offrir aux jeunes époux, le tableau de l'union de Philémon & Beaucis. Cette bagatelle fut jugée avec indulgence, & on ne ſe diſſimule pas qu'elle en a beſoin.

JUPITER
CHEZ
PHILÉMON ET BEAUCIS;
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Acteurs. { JUPITER,
MERCURE,
PHILÉMON,
BEAUCIS,
DORILAS, Laboureur.
Troupe de Bergers & Bergeres.

La Scène eſt en Phrigie.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE, BEAUCIS.

Le Théâtre repréſente une Sîte ſauvage; la nuit vient de commencer.

BEAUCIS *entendant frapper à la porte de ſa chambre, & l'ouvrant.*

EST-CE vous, cher Philémon?

MERCURE.

Ce ſont deux étrangers qui vous demandent l'hoſpitalité.

BEAUCIS.

Elle vous eſt offerte de grand cœur. Mais j'attends mon mari ; j'ai cru que c'étoit lui qui venoit : je ſuis inquiéte de ne le point revoir. Ce païs eſt peuplé de brigands.

JUPITER.

Nous avons éprouvé toute leur inſolence. Votre maiſon eſt la ſeule où les Dieux ſoient reſpectés.

BEAUCIS.

C'eſt en leur nom que je vous reçois : entrez, je voudrois que mon mari pût lui-même vous rendre les honneurs qui vous ſont dûs : ſi vous me le permettez, je vais l'appeller. (Elle ſort & dit :) Philémon.... Philémon.

MERCURE.

Me ſerois-je trompé, Seigneur Jupiter ? C'eſt Philémon, qu'elle a nommé ſon époux. Voilà déja la moitié du couple que vous cherchez.

JUPITER.

Elle eſt bien vieille cette ſage Beaucis, mon chere Mercure.

MERCURE.

Quoi ! Seigneur, allant à la découverte d'un bon ménage, aviez-vous le galant projet d'en troubler la tranquillité ?

JUPITER.

Ne voilà-t-il pas de vos idées ? Non, non, je ſais reſpecter les nœuds du mariage.

MERCURE.

Oui, quand les femmes ſont vieilles & laides.

JUPITER.

Je conviens que celle-ci eſt bien âgée.

MERCURE.

Et bien pauvre. Le gîte ſera mauvais. Enfin vous êtes ſatisfait, & après tout, il vaut mieux coucher ici qu'en pleine campagne. Les gens de ce pays ſont ſi peu hoſpitaliers, que j'ignorois ſi je trouverois ce ſoir un aſyle. Votre logement eſt établi, mes craintes ſont diſſipées.

JUPITER.

Je ſerai vengé de l'inhumanité des habitans de ce canton, & je veux qu'un déluge affreux.....

MERCURE.

Attendez au moins que l'époux de Beaucis, ſoit rentté.

BEAUCIS (*revenant.*)

Philémon ne revient point, & la nuit eſt bien ſombre: notre voiſin Dorilas auroit-il encore eu beſoin de ſon ſecours?... Aſſeyez-vous donc, Seigneurs. Bénis ſoient les Dieux qui vous envoient. Je vais couronner de fleurs ceux qui préſident à notre humble foyer. Nous ſommes pauvres; mais jamais nous n'avons fermé notre porte aux voyageurs.

JUPITER.

Vous méritiez par votre bienfaiſance, d'obtenir un ſort plus heureux.

BEAUCIS.

Je ne me plains pas du mien. Plus riches, nous euſſions peut-être été moins compâtiſſans. Nous avons peu de choſe au-delà du

néceſſaire ; mais nos deſirs ſont auſſi bornés que notre fortune. Ce n'eſt que dans des momens pareils à celui-ci, que j'envierois l'opulence. Votre extérieur annonce aſſez que vous n'êtes point faits à la vie que nous menons au village ; vous allez y paſſer une mauvaiſe nuit : vous ſerez mal couchés, & nous n'avons que du lait & des œufs à vous offrir, ce ſont des mêts peu dignes de vous.

MERCURE.

Tout ſera très-bon, j'ai grand appétit.

BEAUCIS.

Ne pourrois-je ſavoir quel ſujet vous amene dans un païs auſſi ſauvage ?

JUPITER.

Nous ſommes partis avec le deſſein de nous inſtruire des mœurs & des uſages d'un peuple différent du nôtre.

MERCURE.

Peut-être cherchions-nous auſſi à diſſiper le chagrin que nous cauſe un mariage mal aſſorti.

BEAUCIS.

Vous n'êtes pas heureux en ménage ?

MERCURE.

Ce n'eſt pas moi, c'eſt mon confrere qui croit avoir à ſe plaindre de ſa femme. Quant à moi, je ſuis garçon, & je m'en trouve bien. Je vois tant d'époux mécontens de leur ſort.

BEAUCIS.

C'eſt que l'argent ſeul fait preſque tous les mariages, ou qu'on céde en aveugles à l'attrait de la beauté qui bien-tôt ſe flétrit.

MERCURE.

L'argent même en ménage ne gâte rien.

BEAUCIS.

Je conviens que, chargé du ſoin d'élever une famille, on peut deſirer une honnête aiſance; mais calculer avec avidité la dot de celle qu'on veut épouſer, mais oublier ſes défauts en faveur de ſa richeſſe, croire que les jouiſſances du luxe & de la vanité remplacent celles d'une ſolide amitié, c'eſt s'expoſer à des malheurs inévitables, & s'ôter tous les droits à la pitié des hommes vertueux.

MERCURE.

Si en ſe mariant vous voulez qu'on ne s'attache point à la richeſſe, exigez-vous auſſi qu'on ſoit inſenſible à la beauté?

BEAUCIS.

Non pas abſolument. Il faut ſavoir ſe défendre de ſes charmes trompeurs: un bon eſprit, une ame pure lui ſont bien préférables.

MERCURE.

A vous entendre, la ſageſſe ſeule devroit nous conduire aux Autels de l'hymen.

BEAUCIS.

La ſageſſe; oui, jeune homme, la ſageſſe & l'amour. Croyez-moi, deux époux qui s'aiment, & ſur-tout qui s'eſtiment ſincérement, ſupporteront la pauvreté avec courage, trouveront dans une ſage économie, les biens que la fortune leur refuſe, & s'ils ſervent les Dieux avec fidélité, les riches même leur porteront envie.

JUPITER.

Beaucis & Philémon offrent ſans doute une preuve de cette vérité.

BEAUCIS.

Je n'ai pas l'orgueil de croire mériter le bonheur dont je jouis; mais ſi quelques peines paſſageres l'ont troublé, ni mon mari ni moi, n'avons à nous repentir de nous les être attirées par notre faute, & chaque jour j'en rends grace au Ciel.

JUPITER.

Ma chere Beaucis, vous n'avez jamais eu à vous plaindre du mariage.

BEAUCIS.

Moi, jamais! jamais! & cependant voilà bien-tôt ſoixante ans que je vis avec Philémon; j'avois quinze ans lorſqu'il m'épouſa. Nous nous connoiſſions dès l'enfance. Il étoit à mes yeux le plus beau jeune homme du païs: chacun parloit de ſes vertus avec admiration. Il étoit aimé de tout le monde; je l'aimai auſſi. Ce que je ſentois pour lui, il l'éprouvoit pour moi. Nos parens communs conſentirent à notre union; & les Dieux l'ont bénie, quoiqu'ils m'aient refuſé le doux titre de mere.

JUPITER.

Vous n'avez point d'enfant!..... ſouvent les miens ont été la cauſe de mes querelles avec ma femme. Je les aime tous avec tendreſſe.

MERCURE.

Et vous ne leur donnez que de bons exemples!

JUPITER (*à Mercure.*)

Sans doute. Mais pourquoi m'interrompre ſans ceſſe ? Eh bien! Beaucis, vous croiez que Philémon vous fut toujours fidèle.

BEAUCIS.

Il le dit, & moi j'en jurerois. C'eſt un ſi honnête homme ! Mon cher Monſieur, c'eſt de cette mutuelle fidélité que dépend ſur-tout le bonheur du mariage : vous le ſavez bien, & je ſuppoſe que votre femme n'a jamais eu à ſe plaindre de vous.

MERCURE.

Oh ! preſque point, & c'eſt pour des vetilles qu'elle gronde. Vous voyez devant vous la perle des maris. Je ſuis ſon ami depuis long-tems : je puis répondre de ſa fidélité comme je répondrois de la mienne. Elle eſt parfaite

BEAUCIS.

Soit que votre confrere ait des torts ou non, ſon ſort eſt fâcheux, & il m'afflige. Mais écartons toutes ces penſées. Oubliez vos peines, délaſſez-vous de vos fatigues. Je vais tout préparer pour le bain & pour le ſoupé. Philémon cependant ne revient point : je ſuis bien inquiéte.

JUPITER.

Par quel côté doit-il revenir ? J'irai au-devant de lui, je lui donnerai le bras pour vous le ramener.

BEAUCIS.

Non, vous êtes trop fatigué.

JUPITER.

Moi, point du tout. Montrez-moi le chemin que je dois ſuivre pour rencontrer votre époux.

BEAUCIS.

Eh bien ! puiſque vous le voulez abſolument, vous me ferez grand plaiſir d'aller au-devant de lui : ſuivez le ſentier qui conduit au-bas de la colline ; mais arrivé au chemin, ne le paſſez pas, de crainte de vous égarer.

SCENE II.

MERCURE, BEAUCIS.

MERCURE.

Moi je reſte pour vous aider, ma chere Beaucis : vous pouvez m'emploier, je ſuis de tous métiers.

BEAUCIS.

Le principal eſt d'en avoir un bon.

MERCURE.

Auſſi j'en ai un auquel je m'attache. Il eſt aſſez plaiſant.

BEAUCIS.

Quel eſt-il ?

MERCURE.

Oh ! cette profeſſion n'eſt pas connue au village .... (*Il prend un vaſe*) Où faut-il porter cela ?

BEAUCIS.

Vous prenez trop de peines ; & vous dites que ce métier ſi bon conſiſte....

MERCURE.

(*Bas.*) Que lui dirai-je ? Il me vient une idée. (*Haut.*) Mon métier eſt tout Divin. J'ai fait une profonde étude de la nature, & j'ai découvert des remédes merveilleux. C'eſt peu de rendre la ſanté à ceux qui l'ont perdue : je conſerve la beauté des femmes, je la redonne à celles qui ne l'ont plus ; je répare tous les outrages que fait le tems impitoyable ; & ſi vous uſiez d'une certaine eau que je poſſéde, vous vous retrouveriez à l'âge où Philémon devint amoureux de vous. Le ſouvenir de ce tems-là vous plaît encore, n'eſt-ce pas ?

BEAUCIS.

Oui ſans doute ; mais hélas ! il eſt ſi éloigné !

MERCURE.

Il va renaître ſi vous prenez quelques gouttes de la liqueur que contient ce flacon.

BEAUCIS.

Que ne puis-je vous croire ! Mais, Seigneur, ſi vous avez un ſi beau ſecret que celui de rendre la jeuneſſe, comment voyagez-vous dans un ſi modeſte équipage ?

MERCURE.

Voilà toujours ce qu'on nous dit à nous autres gens à talens. On nous reproche ſans ceſſe notre amour pour la ſimplicité. On voudroit que nous fuſſions auſſi riches que des

Crefus. Je mépriſe le luxe, & n'affiche point l'opulence par amour de la Philoſophie. Je ſuis très-Philoſophe depuis quelque tems, & ſi je voyage à pied, c'eſt pour ma ſanté. Toute la nature m'eſt ſoumiſe : ſi je voulois vous me verriez porté ſur un nuage artiſtement deſſiné.

BEAUCIS.

Ah ! grand Dieu, voyager dans les airs ! Seriez-vons par haſard l'inventeur de ce char volant dont on parle tant à la ville prochaine ?

MERCURE.

Non ; mais j'ai aidé dans ſon travail, l'artiſte qui en a conçu l'idée ; & s'il vole, il m'en aura l'obligation.

BEAUCIS.

Que gagneront les hommes à cette belle invention ?

MERCURE.

Demandez-moi plutôt ce qu'y gagneront les femmes. Plus de ciôtures impénétrables, plus d'éloignement ſi grand qu'on ne s'en rapproche, les jaloux ſeront plus facilement trompés : c'eſt un grand bien. Veut-on fuir un tuteur avare & ſoupçonneux, un mari avec lequel on ne ſauroit vivre ? on part ſans laiſſer de traces ; le vent vous emporte & vous dépoſe dans les bras de l'amour.

BEAUCIS.

Vous m'avez bien l'air d'un de ces aimables ſauriens auxquels il eſt peu sûr de ſe fier.

MERCURE.

Ainſi donc vous ne prendriez pas de mon baume. Les Dieux n'ont point d'Ambroiſie plus parfaite; & pour vous prouver qu'on en peut faire uſage ſans crainte, j'en vais boire devant vous ; donnez-moi une coupe. (*Il avale quelques gouttes de la liqueur contenue dans le flacon.*)

BEAUCIS.

Vous m'aſſurez, Seigneur, que cette liqueur a le don de rendre les graces & la fraîcheur de la jeuneſſe..... Que Philémon ſeroit ſurpris de me revoir telle que j'étois le jour de notre mariage! .... Mais dites-moi, l'effet de cette liqueur eſt-il bien prompt ?

MERCURE.

Très-prompt, & ſi vous le voulez, tout-à-l'heure même vous allez en voir l'effet.

BEAUCIS.

Vous ſeriez fort attrapé ſi je vous prenois au mot. Donnez ce flacon : je crois ce qu'il renferme nullement efficace, cependant on peut s'en ſervir..... Non pour moi peut-être. Je ne ſonge plus à la beauté: il y a trop long-tems que j'ai perdu le peu que j'en eus ; mais il eſt tant de femmes à qui je vois regretter la jeuneſſe....& cette liqueur la conſerve, en retarde la fuite ? Quoi ! en buvant de cette eau, on revient à l'âge de quinze ans ? Oh ! je ne vous crois pas ; je ne vous crois .... Qu'importe, donnez toujours. (*Elle ſort.*)

MERCURE.

C'eſt-à-dire, que la bonne vieille ſeroit fâchée que mon ſecret ne fût pas meilleur que ceux de toutes eſpèces, dont en certains païs on vante l'efficacité avec un ton ſi modeſte, & après s'être aſſuré du ſuffrage de ſavans qui ne voient jamais que ce qu'on veut qu'ils voyent. C'eſt cependant du Nectar que je lui donne, & je lui livre généreuſement la petite proviſion que j'avois faite en quittant le banquet céleſte.

BEAUCIS (*revenant.*)

Mais dites-moi, Seigneur, n'y a-t-il point quelque précaution à prendre en faiſant uſage de cette liqueur ?

MERCURE.

Aucune. Il faut la boire, & l'effet ſuit immanquab ement. Mais quoi, en voudriez-vous boire ?

BEAUCIS.

Moi..... Oh ! non ; cependant.... en y goûtant on revient à l'âge de quinze ans.

MERCURE.

Je vous le jure ; & ne craignez rien : c'eſt de l'eau de la fontaine de Jouvence dont tout le monde parle tant. Un de mes amis qui avoit des yeux de linx, en avoit entrevu la ſource à plus de cent pied ſous terre ; & un ſourcier nouveau qui ne ſe trompe jamais, & qui au dire de quelques médecins, fait tourner la baguette divinatoire avec une grande dextérité, a enfin découvert cette précieuſe fontaine

Il ne lui a coûté pour cela, que deux ou trois petits friſſons de commande : ſon pouls n'a ſeulement pas été troublé.

BEAUCIS.

Vous allez me dire des choſes ſi merveilleuſes, qu'il me ſera impoſſible de vous croire.

MERCURE.

Rien n'eſt plus vrai : les gens intéreſſés le certifient. On a dreſſé procès-verbal de tous ces faits ; & un homme grave a compoſé un gros livre exprès pour en démontrer la poſſibilité.

BEAUCIS.

Moi, qui ne les nie point, je ne lirai pas ce livre.

MERCURE.

Et vous ferez bien.

BEAUCIS.

Je vous laiſſe ſeul un moment. Je veux prendre quelques ſoins pour mieux célébrer le bonheur que j'ai de vous poſſéder. (*A part.*) Ah ! ſi je pouvois revenir à quinze ans.

MERCURE (*ſeul.*)

Cette femme a dû être fort bien dans ſa jeuneſſe : ſi elle avale tout le flacon, je me fais une fête de la ſurpriſe du bon-homme Philémon, & ſur-tout de celle de Jupiter ; mais les voici tous deux.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, PHILÉMON.

PHILÉMON.

OUI, Seigneur étranger, ſans vous je tombois ſous les coups de ces ſcélérats dont j'ai moi-même hier délivré Dorilas, ce riche laboureur qui demeure à l'entrée de la plaine. Ils vouloient ſans doute ſe venger du bonheur que j'ai eu de leur enlever leur proie : car que peuvent-ils me dérober à moi ? Je ſuis ſi pauvre, que je n'ai rien à craindre des voleurs. Mais où eſt ma chere Beaucis ? Elle a dû être inquiéte de mon abſence.... (*Appercevant Mercure*) Ah ! c'eſt votre compagnon de voyage. Je vous ſalue, Seigneur : ſoyez les maîtres ici l'un & l'autre ; tout ce que je poſſéde eſt à vous, diſpoſez-en librement. Permettez-moi de veiller à votre ſureté, aux ſoins de votre réception, & d'aller raſſurer ma femme.

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

HEUREUX Epoux ! ſans ceſſe ils ſont occupés l'un de l'autre ; ils s'aiment depuis ſoixante ans comme le premier jour. Avec quel tranſport il me parloit de ſa femme !.. Ah ! Junon, Junon, que ne puis-je ainſi parler de vous !

MERCURE.

Ces époux libres dans leur choix, connoiſſoient quoique jeunes, tout le prix de la vertu. Ils s'eſtimoient l'un & l'autre avant de s'aimer. Nés d'égale condition, ni l'ambition ni l'avarice n'a préſidé à leur hymen.

JUPITER.

Junon n'eſt-elle pas d'un rang auſſi élevé que moi ? Penſe-tu qu'un autre ſentiment que celui de l'amour ait pu m'unir à elle ?

MERCURE.

Je me garde bien de comparer au Maître des Dieux ces obſcurs mortels ; mais en cherchant les cauſes de leur félicité, je me diſois à moi-même : élvés dans la médiocrité, ils ont vécu loin des diſtractions bruiantes que le riche appelle des plaiſirs. Ils étoient néceſſaires l'un à l'autre : le beſoin a rendu leur union plus durable. En quittant

quittant la maiſon paternelle pour paſſer dans celle de ſon époux, Beaucis ne crut pas être maîtreſſe de ſe conduire à ſa fantaiſie ou par les conſeils de quelque étourdie de ſon âge, & ſans avoir égard aux avis de ſes parens : ſon mari fut à ſes yeux quelque choſe de plus qu'un intendant de ſa maiſon. Elle ſavoit que le mariage lui impoſoit des devoirs, elle mit ſa gloire à les remplir : placée à la tête d'une fortune brillante, on ne l'auroit point vue perdre dans de vains plaiſirs ou des études frivoles, un tems deſtiné à faire le bonheur de ſa famille ; elle n'auroit point voulu être citée par les jeunes gens de Tyr ou de Sidon ; mais elle ſe ſeroit trouvée trop récompenſée ſi la mere ſage & vertueuſe l'eût donnée pour modèle à ſa fille.

Philémon de ſon côté ne ſe maria point uniquement, parce que l'orgueil lui faiſoit une loi de perpétuer ſa race, ou qu'il trouvoit dans la dot de ſa femme, une reſſource aſſurée contre ſes créanciers : je vous le répéte, Seigneur, il avoit pour Beaucis les ſentimens d'un amant & ceux d'un véritable ami. Et puis rappellez-vous ce qu'elle vous diſoit ; Philémon fut toujours fidèle.

JUPITER.

Oui, mais Beaucis ne fut accariatre ni vaine : elle auroit pardonné à ſon mari quelques foibleſſes. L'orgueilleuſe Junon ne pardonne rien, ſe croit diſpenſée de chercher à me plaire, & prétend que je dois toujours la trouver

aimable.... Chût, chût. A la lueur de cette lampe, que vois-je ici paroître ? Une jeune bergere, une Nymphe ; non, jamais plus raviſſant objet ne s'eſt offert à mes yeux : Europe étoit moins belle lorſque jouant avec ſes compagnes, elle fixa pour la premiere fois mes regards.

MERCURE.

Et que, fidèle comme Philémon, ... vous l'enlevâtes pour prouver votre conſtance à votre femme, qui nous fit tous enrager là haut, & d'une belle manière.

JUPITER.

Paix ! cette charmante perſonne s'avance vers nous.

MERCURE.

Mais c'eſt Beaucis.

JUPITER.

Qui ? cette vieille ; quelle idée !

SCENE V.

BEAUCIS, JUPITER, MERCURE.

BEAUCIS.

MOI-MÊME.

JUPTER.

Vous êtes ſa petite fille ; elle a cent ans peut-être : vous en avez quinze & toute la fraîcheur de ce bel âge.

BEAUCIS (*à part.*)

Moi, quinze ans! Le breuvage a operé, & mes yeux ne m'ont point trompée.

JUPITER.

Que faites-vous, aimable enfant, dans un lieu si désert? Vous devez vous y ennuyer à la mort. Vos grands parens s'aiment bien; mais leur vieil amour est peu gai: je vous plains à moins que vous n'ayez ici quelques jeunes bergers de votre âge, & s'il en est un qui mérite de vous plaire, que j'envie son sort!

MERCURE (*à part.*)

A merveille! Nouvelle preuve de fidélité!

JUPITER, *à Mercure*, (*bas.*)

Taisez-vous, ou craignez mon courroux!

MERCURE, *à Jupiter*, (*bas.*)

Tu te crois dans l'Olympe, & tu vas te trahir.

JUPITER, *à Beaucis.*

Charmant enfant, ah! si vous pouviez être flatté de l'hommage d'un cœur sincère, sur lequel un seul de vos regards a suffi pour vous assurer un empire éternel, je serois le plus fortuné des hommes. Que dis-je? les Dieux même seroient jaloux de ma félicité. (*Tombant aux genoux de Beaucis.*) Être aimé de vous, est un bonheur mille fois préférable à l'immortalité.

BEAUCIS.

Levez-vous donc, Seigneur, & finissez cette plaisanterie; souvenez-vous que vous êtes époux & pere. Certes si vous êtes toujours

d'une humeur auſſi galante, votre femme a quelques ſujets de ſe fâcher ; mais je ne conçois guères comment vous oſez vous plaindre d'elle. Je ſuis cette Beaucis ſi vieille ! ſi vieille ! Le changement que vous appercevez dans mes traits, eſt l'ouvrage de votre compagnon de voyage. (*A Mercure.*) Mettez le comble à vos bienfaits. Hélas ! j'ai douté de la vérité de vos promeſſes, j'ai craint que quelques gouttes de l'eau que vous m'aviez donnée ne fiſſent pas aſſez d'effet, je l'ai toute bue.

MERCURE.

Et vous en voudriez encore une doſe ; vous n'en avez pas beſoin.

BEAUCIS.

Non pas pour moi ſans doute : vous avez ſurpaſſé mes eſpérances ; mais que ferai-je de la jeuneſſe que vous me rendez, ſi Philémon reſte courbé ſous le poids des ans ? Ramenez-le auſſi à la fleur de ſon âge, & vous aurez plus fait pour moi que de me rendre ma beauté.

MERCURE.

Rajeûnir votre époux, eſt choſe peu facile.

BEAUCIS.

Eſt-il quelque choſe d'impoſſible pour vous ? Tous les ſecrets de la nature vous ſont dévoilés, & votre cœur généreux & ſenſible ne dédaigne pas la reconnoiſſance du pauvre.

MERCURE.

Si vous n'aviez pas bu tout ce que contenoit le flacon ....

BEAUCIS.

Ciel ! que je ſuis malheureuſe ! Vous n'avez plus de cette eau miraculeuſe, & Philémon ne pourra rajeûnir ?

JUPITER.

Ah ! c'eſt Beaucis ! On ne ſauroit s'y méprendre malgré le changement prodigieux qui s'eſt opéré en elle. On la reconnoît à ſa tendreſſe pour ſon mari.

SCENE VI.

JUPITER, MERCURE, BEAUCIS, PHILÉMON.

PHILÉMON.

Seigneurs étrangers, n'auriez-vous pas vu Beaucis ? Je la cherche en vain.... Ah ! c'eſt elle.... Non, quelle eſt ma ſurpriſe !

BEAUCIS (*triſtement.*)

Philémon ne me reconnoît pas.

PHILÉMON.

Plus je vous regarde.... Ce ſont-là les habits de Beaucis ; mais....

BEAUCIS (*en l'embraſſant.*)

Cher époux !

PHILÉMON.

Moi, votre époux ! quelle erreur eſt la vôtre ! Laiſſez-moi, laiſſez-moi, ces tendres careſſes ſiédent mal à mon âge, & le nom que vous me donnez, Beaucis ſeule peut le prononcer.

BEAUCIS.

C'eſt elle; c'eſt Beaucis qui te ſerre en ſes bras. Cher Philémon, vous ne me reconnoiſſez plus.... (*A Mercure.*) Ah! Seigneur, que je regrette à préſent de vous avoir cru! Pourquoi ai-je bu l'eau que vous m'avez donnée? Philémon ſe refuſe à mes embraſſemens! Rendez-moi tous les rides de la vieilleſſe, & que mon époux m'aime encore. Quoi! la ſource où vous avez puiſé eſt-elle tarie? Que Philémon revienne ainſi que moi à l'âge heureux où nos parens conſentirent à notre mariage; reprenez le bienfait ineſtimable que vous m'avez accordé. Je ne puis aimer que lui, & que faire de la jeuneſſe & de la vie, ſi Philémon me méconnoît, s'il ceſſe de m'aimer?

PHILÉMON.

Oui c'eſt ſa voix, ce ſont ſes traits.... En croirai-je mes yeux? Beaucis à l'âge de quinze ans..... Comment un tel prodige a-t-il pu s'opérer?

BEAUCIS, *en montrant Mercure.*

C'eſt ſon ouvrage. Ah! ſupplie avec moi cet homme ſi digne de notre admiration, de mettre le comble à ſes bienfaits, en te rendant comme à moi, la jeuneſſe, je ne veux point d'un bien que tu ne partagerois pas.

PHILÉMON.

Lui, un homme! C'eſt un Dieu, ſans doute.

MERCURE.

Beaucis me prenoit tantôt pour un imposteur ; j'ai réussi, vous me diviniſez.

PHILÉMON.

Vous vous cachez en vain, Seigneur, mon cœur vous devine. Conſervez à Beaucis la beauté que vous lui avez rendue, & ſi elle m'aime toujours, je ſuis trop heureux. Oui, que Beaucis m'aime encore ; je vous le demande à genoux.

MERCURE.

Que faites-vous ? nous ne ſommes que des mortels comme vous ; mais quel bruit viens-je d'entendre ?

(*Le tonnerre gronde & Jupiter paroît ſur ſon Trône, Mercure eſt à ſes pieds, Beaucis & Philémon ſe proſternent*).

JUPITER.

C'eſt trop vous laiſſer dans l'erreur. J'ai voulu m'aſſurer par moi-même de vos vertus. Elles ſont dignes des plus grandes récompenſes. Philémon, revenez à l'âge où Beaucis pour la premiere fois, vous nomma du doux nom d'amant & d'époux.

(*Des nuages deſcendent ſur Philémon, le couvrent pendant quelques inſtans ; il reparoît dans tout l'éclat de ſa jeuneſſe, & s'avance vers Beaucis qui tombe dans ſes bras en diſant* :)

Cher amant, vivons pour nous aimer.

PHILÉMON.

Ah ! toujours, toujours.

JUPITER.

Pour ajouter au bienfait que vous venez de recevoir, je veux que la cabane où vous m'avez reçu ſoit changée en un temple & qu'il me ſoit conſacré. Vous en ſerez les Miniſtres; votre encens me ſera toujours agréable. S'il vous reſte encore quelques vœux à former, faites-les moi connoître, je les exaucerai.

PHILÉMON.

Grand Dieu! pardonnez aux hommes qui vous ont offenſés, changez leurs cœurs, & rendez-les dignes de vous adorer.

BEAUCIS.

Malgré la jeuneſſe que vous nous rendez, un jour la mort viendra nous enlever au ſaint emploi que vous nous confiez. Que je ſerois à plaindre ſi je ſurvivois à mon cher Philémon! Dieu puiſſant, faites que le même jour, le même moment termine nos deſtinées, & qu'un ſeul tombeau nous raſſemble.

PHILÉMON, *embraſſe Beaucis, & dit:*

Si vous daignez bénir notre union, que, plus heureuſe déſormais, Beaucis ſoit honorée du nom de mere, & que je me voie revivre dans ma poſtérité.

BEAUCIS.

Que nos enfans lui reſſemblent; qu'ils vous ſervent avec fidélité; qu'ils aient en partage, non ces talens brillans que le vulgaire envie, mais les vertus qui vous ſont agréables; qu'ils ſachent ſupporter la pauvreté avec courage, ou n'uſer de la richeſſe qu'avec modération.

JUPITER.

Vos vœux ſont exaucés.

(*Les Dieux diſparoiſſent au milieu d'une Muſique guerriere.*)

BEAUCIS, PHILÉMON, DORILAS, BERGERS & BERGERES.

DORILAS.

CHER Philémon, que viens-je d'apprendre ? Quoi ! ces ſcélérats dont vous m'avez délivré ont attenté à votre vie. . . . Mais que vois-je ? Philémon & Beaucis ont recouvré la vigueur & les graces de la jeuneſſe. . . .

PHILÉMON.

Mes amis, prenez part à notre joie. Cher Dorilas, apprenez que Mercure & le Maître des Dieux ont daigné viſiter notre chaumiere. Le prodige que vous admirez eſt un de leurs bienfaits.

DORILAS.

Je les bénis ces Dieux. Ils ont récompenſé la vertu.

PHILÉMON.

Vous allez voir l'accompliſſement des promeſſes qu'ils nous ont faites. Cette chaumiere doit être changée en un Temple conſacré à Jupiter.

(*Une ſymphonie majeſtueuſe ſe fait entendre ; la cabane diſparoît, un Temple magnifique s'éleve ; Philémon en fait la Dédicace.*)

AVIS DE L'ÉDITEUR.

NOUS aurions deſiré donner au Public les Lettres que le Marquis de Luzigny écrivit à ſa mere & à ſa femme pendant ſon ſejour en Amérique. On y auroit vu ce jeune Militaire ſoutenant généreuſement & avec courage la cauſe de la liberté ; apprendre aux Anglois par ſon exemple, à reſpecter au milieu de la guerre, les droits de l'humanité. On l'auroit vu, toujours fidèle aux ſages préceptes de M. de Lanſal, mériter l'eſtime des deux peuples rivaux, & acquérir de nouveaux titres à la reconnoiſſance de ſes concitoyens. Des circonſtances particulieres ne nous permettent pas encore de publier cette partie de la Correſpondance. Nous nous bornerons à faire imprimer la Déclaration ſuivante, parce qu'elle peut intéreſſer dans la conjoncture préſente, & qu'elle contient l'expreſſion des ſentimens d'une ame vraiment noble.

Déclaration du Marquis de LUZIGNY, *faite dans l'Aſſemblée des trois Ordres du Bailliage de* ***.

Si les hommes vouloient jouir pleinement de leurs droits & les exercer à la rigueur, il n'exiſteroit entre eux que des aſſociations paſſageres promptement détruites par les

paſſions auxquelles nous ſommes livrés dans l'Etat de ſauvage, comme dans celui de la civiliſation, qui lui eſt inconteſtablement préférable.

En confiant à une autorité légitime, une portion de ma liberté, je m'aſſure la paiſible poſſeſſion de celle que je dois conſerver, & que l'intérêt commun autant que le mien propre, me défend d'aliéner. Ce ſacrifice, je le renouvelle avec tranſport en cette importante circonſtance; ſoumis par le vœu de mon cœur, au Gouvernement qu'ont adopté nos Ancêtres, je réunirai mes foibles efforts à ceux de mes généreux Concitoyens, pour affermir la gloire du Roi & le bonheur de la Nation entiere.

Je reconnois que dans la ſociété il n'y a qu'un ſeul Ordre, celui des hommes libres. Lorſque la Loi de la propriété eſt établie depuis long-tems, les profeſſions deviennent très-diſtinctes; elles s'exercent ſéparément, & l'opinion publique fixe leur rang ſuivant le degré d'utilité qu'elle leur attribue. Parmi-nous, les Miniſtres de la Religion, ſous la dénomination de Clergé, occupent depuis pluſieurs ſiècles, la premiere place. La ſeconde eſt aſſignée à une partie des Guerriers & des Magiſtrats, ou à leurs deſcendans, quand bien même ceux-ci ne ſeroient revêtus d'aucunes charges dans l'Armée ou les Tribunaux. Cette claſſe privilégiée eſt connue ſous le nom de Nobleſſe. Le reſte des Citoyens compoſe

la derniere diviſion, & s'appelle les gens du Tiers-Etat. Mais le Clergé, la Nobleſſe & le Tiers-Etat, ne ſont que les parties d'un ſeul Corps, & depuis l'affranchiſſement des Communes, leurs droits ſont eſſentiellement les mêmes.

Il ſembleroit d'abord que les diſtinctions ne devroient jamais être héréditaires, & il en eſt ainſi de celles que nous accordons aux Membres du Clergé. Cependant dès que la premiere Charge de l'Etat, la Royauté, n'eſt plus élective, & que la Loi en aſſure irrévocablement la propriété à une famille, il eſt bon qu'il ſe forme une claſſe qui ait des priviléges ſupérieurs à ceux des autres Citoyens. Il eſt néceſſaire que ces priviléges reconnus par la Nation, ſoient indépendans de la volonté du Souverain, & que celui qui les poſſéde n'en puiſſe être privé que pour forfaiture & par jugement rendu en connoiſſance de cauſe. Cette claſſe doit être en proportion avec le reſte des Citoyens. Trop en trop peu nombreuſe, elle ſeroit également nuiſible. Il ſera avantageux d'établir des rangs entre ceux qui la compoſent; mais ces rangs ne ſeront point ſéparés par des barrieres inſurmontables. L'uſage plutôt que des Loix ſéveres, preſcrira les égards & les déférences qu'on devra aux dignités, & ſur-tout à l'âge.

Pluſieurs cauſes tendant à diminuer le nombre des Nobles, c'eſt au Souverain qu'appartient la prérogative de remplacer les fa-

milles de cet Ordre qui s'éteignent ; & l'intérêt de tous, eſt que ſon choix ne tombe que ſur des ſujets vraiment dignes d'être diſtingués. C'eſt d'après ces principes qu'a dû s'établir, & qu'on doit conſerver parmi-nous la Nobleſſe héréditaire. Les avantages qui en réſultent ne peuvent être mis en doute : auſſi Monteſquieu, que Mirabeau acccuſe avec raiſon d'avoir conſidéré les Monarchies dans un état de maladie plutôt que dans leur conſtitution naturelle, a dit cependant à bon droit : point de nobleſſe, point de Monarque ; mais on a un Deſpote.

Les Citoyens dont nous acceptons ou réclamons les ſervices, peuvent juſtement prétendre à être indemniſés des ſacrifices qu'ils font à l'Etat en abandonnant le ſoin de leurs propres affaires pour s'occuper des nôtres. Ce ne peut être que dans la vue d'acquitter cette dette, que la Nation accorda au Clergé & à la Nobleſſe, l'exemption d'une partie des impôts, lorſqu'elle s'eſt déterminée à conſentir qu'il en fût levé pendant un long terme. L'expérience a démontré que de toutes les manieres de récompenſer les ſervices rendus au public, la plus défectueuſe eſt de donner des exemptions, parce qu'il eſt impoſſible d'en calculer l'effet avec préciſion, & qu'il eſt trop facile d'en abuſer.

Dans l'origine de la Monarchie, ſe recommander pour avoir l'inveſtiture d'un fief ou bénéfice militaire, obtenir une compoſition

plus forte que tous les autres Citoyens lorſqu'on avoit reçu un outrage & qu'on en exigeoit la réparation ; être jugé par le Roi, s'attacher à lui par un ſerment que l'honneur rendoit inviolable, marcher à la guerre ſous ſes ordres, le défendre, mourir à ſes côtés, ou vainqueur de ſes ennemis, partager avec lui les fruits de la conquête, la gloire des triomphes & les douceurs de la paix : tels étoient les priviléges des plus illuſtres d'entre les Francs. Quel eſt le Noble François qui en demanderoit d'autres ?

Nous avons conſervé le mot de fief, la choſe n'exiſte plus dans ſon entier ; mais les emplois civils ou militaires auxquels ſont attachés des appointemens, & ſur-tout des honneurs, ſont les véritables fiefs que le Gentilhomme doit s'efforcer de mériter. L'intérêt de l'Etat eſt que ces emplois ſoient donnés, non au plus illuſtre, mais au plus digne. Eh bien ! qu'ils ne ſoient point le prix de l'argent ou de la faveur. Qu'exigez-vous de celui qui en ſera pourvu ? Des vertus & des talens. Examinez ſévérement les candidats qui ſe préſentent. Je ne réclame, à mérite égal, que la préférence pour les Nobles. Des diſtinctions ou priviléges dont je jouis en cette qualité, je proteſte ne vouloir conſerver que ceux qui loin de nuir au Tiers-Etat, ſeront jugés néceſſaires pour exciter dans tous & chacun de ſes Membres, une ſalutaire émulation.

Loin de nous cet eſprit de défiance, qui, jaloux de prévenir nos maux, ne feroit que

les agraver. Nous avons à nous plaindre de quelques abus, cherchons à les corriger & non à en punir les auteurs. Donnons peu d'entraves au pouvoir exécutif. Que la Loi le dirige dans toutes les grandes opérations d'où peuvent dépendre le ſalut & la liberté de la Nation; mais que dans tout ce qui n'eſt pas d'une importance majeure, il agiſſe avec facilité; qu'il décide ſans être arrêté par les lenteurs d'un Conſeil trop nombreux, & compoſé de Membres preſque étrangers les uns aux autres. Heureux le peuple qui aſſuré de l'amour de ſon Roi, ſe repoſe ſur lui des ſoins de ſon bonheur! Heureux le Roi qui ne trahit point cette confiance magnanime, & qui ſe défiant de ſes propres lumieres, préfere les conſeils de ſes ſujets aux déciſions de ſes Miniſtres! Tels furent Charles le Sage & Louis XII; tel eſt Louis XVI: auſſi je ne vois qu'à regret, qu'on penſe à donner à vos Députés des pouvoirs limités. Choiſiſſons avec impartialité ceux à qui nous allons confier nos intérêts. Ne point briguer nos ſuffrages, ne point intriguer contre ceux qui les briguent, ne chercher à mériter le vœu général que par ſes lumieres & par ſes vertus, voilà ce que ceux qui aſpirent à être élus doivent ſe preſcrire. Un honnête homme auroit trop à rougir d'être le jouët de la vanité ou l'inſtrument des vengeances d'un Chef de parti. Il s'éloigneroit de vos aſſemblées en gémiſſant, & vous livreroit par ſa retraite, à des maux que vous ne pourriez réparer.

Puiſſent les Ordres de l'Etat réunis par les liens d'une douce fraternité, concourir unanimement au bien général; & que le Roi au milieu de l'auguſte Aſſemblée qui va ſe former auprès du Trône, voie avec attendriſſement, qu'il eſt pour tous les François un bon Pere, & que, cher à ſes enfans, il trouve toujours en eux de véritables amis.

FIN.

TABLE

Des Lettres & Matieres contenues dans le ſecond Volume.

IIIe PARTIE.

LETTRE premiere. *M. de Lanſal à la Marquiſe de Luzigny,*
Retour de M. ſon fils à Strasbourg, page 1
II. *Le Marquis à ſa mere,* 6
III. *Le Marquis à Hortenſe de Saint-Juſt,* 8
IV. *Madame de Saint-Juſt à la Marquiſe de Luzigny,* 10
V. *La Marquiſe à ſon fils,* 13
VI. *La même à M. de Lanſal;* 15
VII. *La même à Madame de Saint-Juſt,* 16
VIII. *M. de Saint-Juſt à ſa femme,* 20
IX. *Madame de Saint-Juſt à la Marquiſe,* 25
X. *La Marquiſe à Madame de Saint-Juſt,* 29
XI. *Hortenſe au Marquis,* 31
XII. *Réponſe de M. de Luzigny à ſa couſine,* 32
XIII. *Le Marquis à ſa mere,* 34
XIV. *M. de Saint-Juſt à ſa fille,* 36
XV. *Le Marquis à M. de Lanſal,* 37
Conſidération ſur l'Etat militaire en France.
XVI. *Réponſe de M. de Lanſal,* 43
XVII. *Le Marquis à M. de Lanſal,*

Continuation du même ſujet, 47
XVIII. Réponſe de M. de Lanſal, 53
XIX. Le Marquis à Hortenſe, 62
XX. M. de Lanſal au Marquis, 64
XXI. M. de Luzigny à ſa mere,
XXII. M. de Lanſal à Madame de Luzigny, 69
XXIII. La Marquiſe à ſon fils, 74
XXIV. M. de Saint-Juſt à ſa fille, 77
XXV. La Marquiſe à M. de Saint-Juſt, 78
XXVI. M. de Luzigny à ſa mere, 79
XXVII. Réponſe, 84
XXVIII. Le Marquis à ſa mere, 89
XXIX. Hortenſe à ſon couſin, 93
XXX. Réponſe, 95
XXXI. La Marquiſe à ſon fils, 97
XXXII. La même à M. de Saint-Juſt, 101
Avis de l'Editeur,
XXXIII. M. de Saint-Juſt à la Marquiſe, 104
XXXIV. Le même à Hortenſe, 108
XXXV. La Marquiſe à M. de Saint-Juſt, 109
XXXVI. M. de Lanſal au Marquis, 113
XXXVII. Le même à la Marquiſe, 114
XXXVIII. Le Marquis à ſa mere, 120
XXXIX. La Marquiſe à M. de Lanſal, 122
XL. Madame de Villiers au Marquis, 124
XLI. M. de Lanſal à Mad. de Luzigny, 127
XLII. Mlle des Roches à la même, 130
XLIII. M. de Lanſal à la même, 134
XLIV. Mlle des Roches à la même, 137
XLV. Mad. de Saint-Juſt à la Marquiſe, 138

IVe PARTIE.

LETTRE premiere. *La Marquiſe de Luzigny à ſon fils, en lui envoyant les inſtructions du Comte de Bloſſage à ſes enfans*, page 1
II. *Mademoiſelle des Roches à la Marquiſe de Luzigny*, 29
III. *Le Marquis à ſa mere*, 30
IV. *La Marquiſe de Luzigny à Madame de Saint-Juſt*, 32
V. *Madame de Villiers à la même*, 36
VI. *M. de Lanſal à la Marquiſe*, 37
VII. *M. de Saint-Juſt à la Marquiſe*, 42
VIII. *Madame de Saint-Juſt à la même*, 47
IX. *Le Marquis à ſa mere*, 50
Avis de l'Éditeur, 51
X. *Le Marquis à Hortenſe*, 55
XI. *Hortenſe au Marquis*, 57
XII. *La Marquiſe à ſon fils*, 58
XIII. *La même à M. de Lanſal*, 59
Avis de l'Editeur, 60
XIV. *M. de Lanſal à M. de Lorme*, 61
XV. *Le même au même*, 62
XVI. *La Marquiſe à M. de Lanſal*, 63
XVII. *Mademoiſelle de Saint-Juſt à Madame de Montalbin, Abbeſſe de Rai****, 64
XVIII. *La Marquiſe à M. de Lorme*, 65
XIX. *M. de Lanſal au même*, 66
XX. *Le Marquis mourant, à ſa mere*, 67
XXI. *Madame de Saint-Juſt à ſon mari*, 68
XXII. *M. de Lanſal à M. de Lorme*, 70

XXIII. *Mademoiſelle de Saint-Juſt à Madame de Montalbin*, 72
XXIV. *Madame de Saint-Juſt à ſon mari*, 73
XXV. *Mademoiſelle de Saint-Juſt à Madame de Montalbin*, 74
XXVI. *M. de Saint-Juſt à ſa femme*, 76
XXVII. *Mad. de Saint-Juſt à ſon mari*, 77
XXVIII. *La même à la même*, 85
XXIX. *Mademoiſelle de Saint-Juſt à Madame de Montalbin*, 88
XXX. *Madame de Saint-Juſt à ſon mari*, 89
XXXI. *La même à la même*, 90
XXXII. *Dugué à M. de Lorme*, 91
XXXIII. *Mademoiſelle de Saint-Juſt à Madame de Montalbin*, 93
XXXIV. *Le Marquis à Hortenſe*, 94
XXXV. *Hortenſe à Mad. de Montalbin*, 96
XXXVI. *La Marquiſe de Luzigny à M. de Saint-Juſt*, 97
XXXVII. *Le Marquis à Hortenſe*, 100
XXXVIII. *Hortenſe à Madame de Montalbin*, 101
XXXIX. *Le Marquis à Hortenſe*, 103
XL. *Hortenſe à Madame de Montalbin*, 104
XLI. *Le Marquis à Hortenſe*, 106
XLII. *Hortenſe à Mad. de Montalbin*, 108
XLIII. *M. de Saint-Juſt à la Marquiſe*, 114
XLIV. *Le même à M. de Luzigny*, 116
XLV. *Réponſe*, 117
XLVI. *La Marquiſe à M. de Lanſal*, 118
XLVII. *M. de Lanſal à la Marquiſe*, 120
XLVIII. *M. de Lanſal au Marquis*, 123

XLIX. *Le Marquis à M. de Lanſal*, 125.
L. *M. de Lanſal au Marquis*, 124
Avis de l'Editeur, 127
Jupiter chez Philémon & Beaucis, Comédie, 130
Avis de l'Éditeur, Déclaration du Marquis de Luzigny faite dans l'Aſſemblée des trois Ordres du Bailliage de ***

Fin de la Table.

ERRATA.

IIe VOLUME, IIIe PARTIE.

Pag.

7, éprouvé, *liſez* éprouvées.
17, cauſé, cauſée.
49, vu, vues.
55 ligne 30, depuis, *liſez* avant.
87, ligne 2, la Nobleſſe de tous les aſpirans, *liſez* la conditon de tous les aſpirans ; les Gentilshommes fuſſent-ils, &c. ligne 4, ils ſeront, *effacez* ils.
65, précédé, *liſez* précédées.
68, ligne 22, *effacez* d'entre eux.
101, ligne 6, dès qu'elle, *liſez* dès que cette Dame & après le Comte de More, *ajoutez* elle.
102, craigneis *liſez* craignois.
108, préparés, *liſez* préparé.
110, un homme, *liſez* un Gentilhomme.
124, ligne 13, donnés, *liſez* donné.
133, ligne 18, marque, *liſez* morgue.

IVe PARTIE.

Pag.

64, *ajoutez* XVII en tête de la Lettre.
65, *ajoutez* XVIII en tête de la Lettre.
97, *ajoutez* XXXVI en tête de la Lettre.

SUPPLÉMENT A L'ERRATA.

IVe PARTIE.

Pag.	lig.	
2,	22,	procés, *liſez* procès.
6,	17,	ame, arme.
Id.	30,	*effacez* d'armes.
7,	9,	connoître, contracter.
9,	14,	*après* offerts *mettez un point.*
Id.	15,	*après* aſſiduités, *au lieu des deux points, mettez une virgule.*
Id.	29,	*après* amitié, *au lieu d'une virgule, mettez un point & une virgule.*
Id.	30,	*après* convenance, *une virgule.*
13,	22,	cauſoient, *liſez* cauſoient.
16,	30,	*après* diſpoſé, *mettez un point.*
18,	31,	des, *liſez* les.
24,	26,	impoſe, impoſent.
26,	14,	qu'il, qui l'.
30,	9,	aimé, aîné.
36,	18,	q'uon, qu'on.
51,	24,	l'encourageoient, *liſez* l'encouragerent.
55,	20,	qui ait, qui ai.
64,	11,	me l'annonce, me le dit.
78,	3,	affection, affliction.
81,	7,	*après* Paris, *effacez le trait, & liſez la phraſe de ſuite.*
82,	18,	*après* idée? *ajoutez ce mot,* ſeul, je n'aurois, &c.

86, 23, avant, *lisez* vers.
91, *au commencement de la Lettre XXXII, au lieu de ces mots*, le Marquis; *lisez* M. le Marquis de Luzigny.
95, *à la fin*, enté, *lisez* tenté.
101, 22, foiblement, *lisez* froidement.
131, 18, chere, cher.
132, je conviens, conviens.
Id. 12, rentté, rentré.
139, 21, avce, avec.
141, 15, immanquabement, immanquablement.
Id. 23, pied, pieds.
150, 8, *après ces mots*, m'aime encore, *lisez ainsi la phrase qui suit*: mais la source où avez puisé n'est point tarie. Philémon peut, par votre moyen, revenir, ainsi que moi, à l'âge heureux où nos parens consentirent à notre mariage. Si cette espérance est vaine, ou plutôt si vous dédaignez mes vœux, reprenez le bienfait inestimable que j'ai reçu de vous.
150, 17, troirai-je, *lisez* croirai-je.
153, *ajoutez en tête de la Scène, ces mots*: Scène VIII & derniere.
254, *après ces mots*, du Bailliage de *** *ajoutez* le 16 Mars 1789.
156, 22, en, *lisez* ou.
157, 23, *après ces mots*, un long terme, *ajoutez* mais.
158, 28, nuir, *lisez* nuire.

VAI 1.526.206